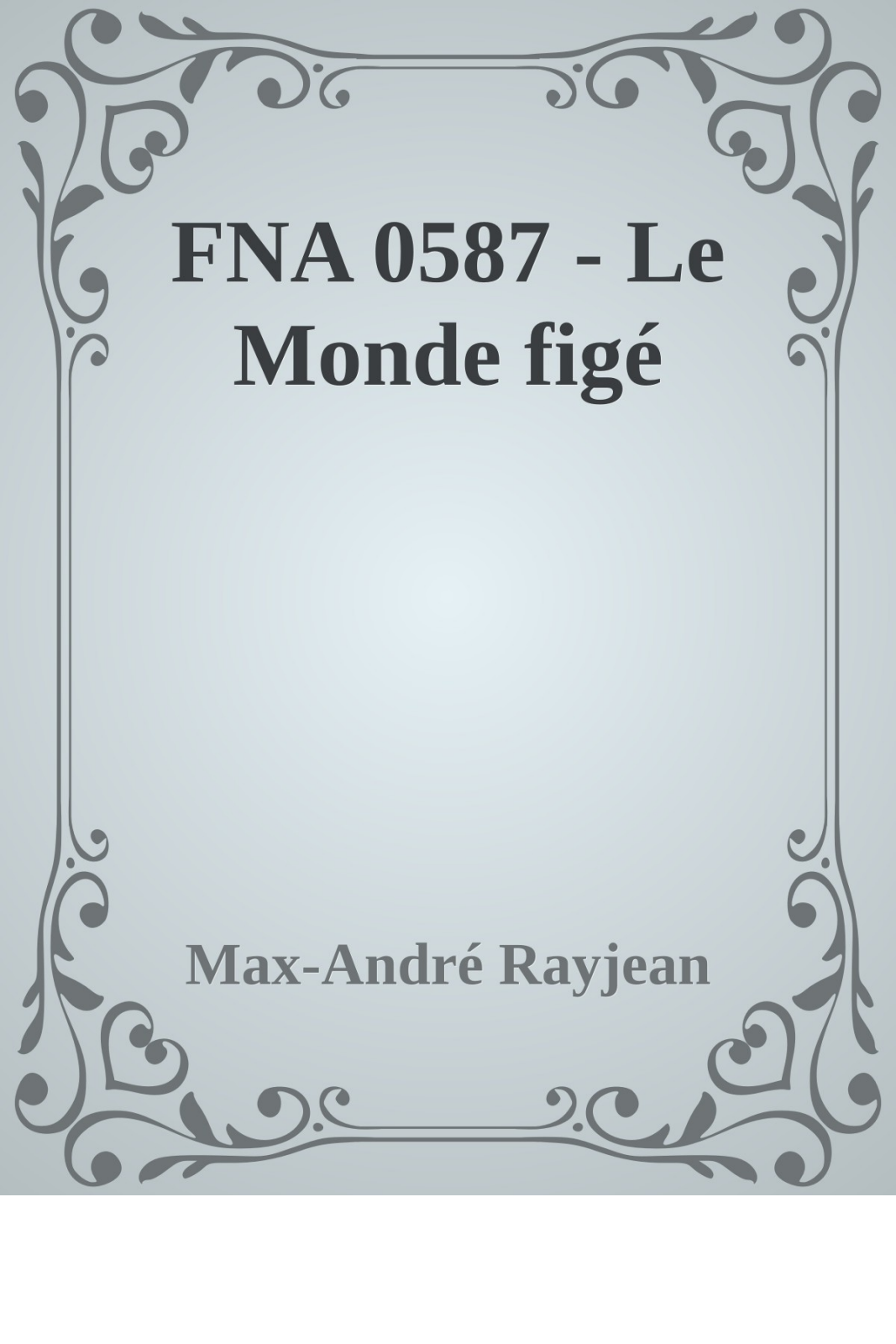


A decorative border with symmetrical floral and scrollwork patterns in a dark gray color, framing the central text.

FNA 0587 - Le Monde figé

Max-André Rayjean

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

ANTICIPATION



FICTION

M.-A. RAYJEAN

LE MONDE FIGÉ



MAX-ANDRÉ RAYJEAN

LE MONDE FIGÉ

**COLLECTION
« ANTICIPATION »**

**ÉDITIONS FLEUVE NOIR
69, Boulevard Saint-Marcel, PARIS – XIII^e**

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article 41, d'une part, que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1^{er} de l'Article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code Pénal.

© 1973 « Éditions Fleuve Noir », Paris. Reproduction et traduction, même partielles, interdites. Tous droits réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S. et les pays Scandinaves.

CHAPITRE PREMIER

À New York, dans l'immense stadium souterrain de cent mille places, plein à craquer, le brouhaha augmente lorsque les quatre « vedettes » de la soirée montent sur le podium.

Les applaudissements crépitent. Mais quelques sifflets fusent aussi de la foule compacte car tout projet possède ses détracteurs, ses sceptiques, ses contestataires. Ils sont là uniquement pour semer le trouble, la confusion.

À vrai dire, ce soir-là, ils ne font pas le poids face à la grande masse des enthousiastes. Leurs protestations s'étouffent bien vite sous les acclamations frénétiques.

— Vive Edward Tood !

— Vive Véra ! Vive Bob Bévan !

— Vive Mikel !

Les supporters sont très nombreux et ils manifestent leur joie, leur confiance. Ils tapent des pieds, battent des mains, scandent les noms de leurs héros.

Le stadium devient une arène bruyante. Il paraît encore trop petit pour contenir ce public venu des quatre coins du globe. Des milliers de journalistes, américains et étrangers, de reporters de radio et de télévision se pressent au coude à coude.

Un discret service d'ordre canalise cette meute déchaînée. Chacune des personnes présentes a reçu une invitation particulière. De cette façon, la police filtre avec rigueur les entrées et refoule irrémédiablement les inévitables resquilleurs.

L'invitation s'adressait surtout à la presse, bien sûr. Mais la réunion de ce soir visait un auditoire beaucoup plus large. Des amis, et tout ce que le monde compte d'éminences scientifiques, se sont également associés à la manifestation.

Une atmosphère surchauffée embrase le stadium et inquiète un peu les organisateurs. Ceux-ci voulaient donner à la conférence un cachet solennel et ils y ont renoncé devant l'affluence record. Mais ils n'auront pas raté l'impact sur le grand public.

Le professeur Edward Tood, spécialiste en cryobiologie, présente ses compagnons. Des micros traduisent ses paroles en plusieurs langues.

Véra Tood. Sa propre fille. Vingt-quatre ans. Blonde, avec des yeux bleus. Elle s'occupe de physiologie. Ce soir, devant cet océan de têtes mouvantes, elle paraît émue, gênée. Elle préfère sûrement le calme d'un laboratoire.

Bob Bévan. Un médecin de trente-deux ans. Ami de Tood et

volontaire de la première heure pour cette expérience unique d'hibernation à long terme.

Il réagit avec indifférence aux acclamations de la foule. Ses traits expriment un calme profond. Il n'aime pas s'exposer comme une bête curieuse et il souhaiterait moins d'éclat à cette soirée. Il conçoit une certaine irritation, voire un certain mépris, pour tous ces journalistes agglutinés sous la coupole du stadium souterrain.

Dan Mikel, enfin. Commandant de vol spatial. Il a déjà effectué plusieurs missions de courte durée dans l'espace, en vie ralentie. Donc un récidiviste du genre.

Les honneurs ne lui déplaisent pas. Il distribue avec générosité de larges sourires autour de lui. Il croise les mains au-dessus de sa tête et les serre comme un boxeur victorieux après le match ou un politicien acclamé dans une réunion électorale.

Sa haute silhouette domine celle de ses compagnons. Carré d'épaules, il pratique toutes sortes de sports. Ses grands yeux noirs brillent d'énergie. La trentaine lui donne le charme d'un homme mûr, en pleine possession de ses moyens physiques et intellectuels.

Le professeur Tood parle d'une voix forte. Il impose vite sa personnalité. On le dirait en train de faire son cours à l'université.

— Mesdames, messieurs... Je vous demande un peu de silence, s'il vous plaît. Sinon, il me sera impossible de vous répondre dans un pareil tumulte.

Le brouhaha s'atténue. La conférence de presse commence. Des assistants passent dans la foule, un micro à la main. N'importe qui a le droit de poser des questions.

L'envoyé spécial d'un journal de Londres ouvre le feu.

— Professeur, pourquoi vous hibernez-vous pendant un siècle ?

— Parce qu'il faut bien que quelqu'un se dévoue !

Des rires amusés secouent l'assistance. Tood ne manque pas d'humour et si ses cheveux sont déjà gris, son visage reste très jeune. Est-on vieux à cinquante-trois ans ?

Il explique :

— Nous serons quatre à contempler le monde futur. N'est-ce pas prodigieux ?

— Vous vous dérobez à la société actuelle, professeur ! crie un contestataire américain. Voilà le motif réel de votre expérience.

Le détracteur est bousculé, hué, malmené. Il faut l'intervention de la police pour le soustraire à la furie des partisans de Tood.

Un correspondant allemand, rédacteur d'une revue scientifique, lui arrache finalement le micro.

— Vous ne regretterez pas le temps présents ?

— Je suis veuf. Ma fille Véra m'accompagne. J'emmène donc ce que je possède de plus cher au monde. D'ailleurs, je dois vous rappeler que

nous sommes tous les quatre des volontaires. Nous n'agissons pas sous une quelconque pression. Nous aimons le risque et le jeu. Car nous jouons gros. Supposez que la société de l'an 2113 nous déçoive ? Nous ne pourrions pas revenir en arrière. Nous serons désaxés au moment de notre réveil. Imaginez-vous un homme de 1913 brusquement plongé à notre époque ? Je suis pourtant persuadé que notre corps se réchauffera, dans un siècle. Nos fonctions vitales se rétabliront et nous n'aurons pas sensiblement vieilli. Mais nous adapterons-nous ? C'est justement ce que nous voudrions démontrer et cela sera utile aux générations suivantes.

Après traduction, l'Allemand pose une seconde question :

— Je m'adresse à Dan Mikel. Pourquoi êtes-vous volontaire ?

— Vous voulez vraiment le savoir ?

Le commandant se tourne vers Véra et il devine qu'elle rougit profondément. Mais il n'en poursuit pas moins :

— Véra et moi sommes fiancés. Enfin presque. Comment pourrions-nous nous séparer ?

— Voilà une bien jolie preuve d'affection ! glousse un Chinois.

De nouveaux applaudissements saluent la déclaration de Mikel. Au fond, les hommes restent tous très sentimentaux et se sensibilisent sur des histoires d'amour.

— Et le docteur Bévan, pourquoi s'associe-t-il à cette tentative ?

— Oh ! C'est très simple, répond Bévan. Je suis affreusement curieux de nature et je me suis toujours demandé comment nos descendants vivront dans cent ans !

Des flashes crépitent. Des caméras ronronnent. Les quatre vedettes de la soirée acquièrent en ce moment une notoriété mondiale. Elles sont photographiées, filmées sur toutes les coutures, et demain leurs portraits paraîtront en première page de tous les journaux.

Quelle publicité !

La plupart des télévisions terrestres, de l'Est comme de l'Ouest, retransmettent en direct la conférence de presse. Il est à prévoir qu'une polémique s'engagera sur cette expérience unique.

Doit-on la tenter ? Doit-on risquer la vie de quatre volontaires ? Car enfin, les risques existent. Il suffit d'un incident technique dans le déroulement de l'opération.

Cent ans. Un siècle !

Ceux qui ouvriront la porte du caisson étanche, réfrigéré, ne seront pas les mêmes que ceux qui l'obtureront. Trois hommes et une femme déportés dans le futur... Est-ce raisonnable et surtout bien utile ?

Le feu roulant des questions se succède d'une façon ininterrompue. Edward Tood, toujours d'un calme imperturbable, ne s'énervé pas une seule fois. Il répond à tous, ne rejetant pas les questions indiscretes, absurdes ou perfides. Il donne ses explications comme s'il les avait

déjà choisies, sélectionnées, faisant preuve d'une décontraction admirable.

Malgré l'air conditionné, il fait une chaleur mortelle dans le stade. Dans la foule, des femmes s'évanouissent. L'engouement du début s'éteint progressivement, au fil des heures.

Les journalistes, pourtant réputés infatigables, sont vaincus par la verve intarissable du professeur dont la résistance physique étonne tout le monde. Leurs questions épuisées, ils nourrissent l'espoir de trouver des rafraîchissements pour éteindre leurs gosiers en feu.

Tood met un point final à la réunion et trouve encore le moyen de plaisanter :

— Eh bien ! mesdames, messieurs, je vous remercie de votre présence, et je vous donne rendez-vous en 2113, si Dieu le veut, évidemment. C'est-à-dire dans cent ans. J'espère que d'ici là les progrès de la gérontologie auront allongé votre vie...

Les derniers applaudissements couvrent le bruit des invités qui gagnent les sorties. Quand, enfin, le stade déserté retombe dans le silence. Dan Mikel pousse un énorme soupir de soulagement.

— Quelle mémorable soirée, professeur !

— Oui, acquiesce le savant en hochant la tête. Je me demande si, au siècle prochain, les conférences de presse seront encore à la mode.

Il essuie son front couvert de sueur. Il boit un jus de fruit que lui tend un assistant et jette un ultime coup d'œil sur le stade vide, inondé par les projecteurs. Sans doute savoure-t-il le dernier contact avec la civilisation de 2013.

Il remercie encore tous les organisateurs de ce meeting, serre des mains, puis il sort par une porte dérobée, craignant les manifestations de sympathie comme les démonstrations hostiles.

Avec ses compagnons, il s'engouffre dans une voiture à turbine et gagne directement son hôtel.

La fatigue, enfin, alourdit ses paupières.

*
* *

9 février 2013.

L'animation grandit à Georjua, petite localité-champignon à deux cents kilomètres au nord-est de Fairbanks, en Alaska.

Le Yukon, gelé en cette période de l'année, s'ourle d'une énorme muraille de glace. Il déploie ses méandres immobiles autour de la cité polaire.

Georjua est le type même de la ville scientifique, créée par l'homme uniquement pour ses expériences. Des chercheurs s'y sont installés, malgré la rigueur de la température. Des laboratoires fleurissent un peu partout et amènent des activités annexes.

Mille cinq cents habitants s'entassent dans des baraquements préfabriqués, à l'abri du froid, nantis de tout le confort moderne, reliés à Fairbanks par une voie ferrée et un aéroport.

Celui-ci, d'ailleurs, ne cesse de se développer car les liaisons aériennes restent les seules valables dans l'Arctique, et les plus rapides.

En quittant New York, Edward Tood et ses compagnons sont venus directement à Georjua. Ils ont dit adieu à la civilisation de ce siècle et ils se préparent activement pour l'expérience.

Son objectif, le cryobiologiste compte bien l'atteindre. Il a lui-même méticuleusement mis au point tous les détails de la fantastique odyssée.

À vingt mètres, sous la terre glacée, il a fait construire un caisson parfaitement étanche. Une minuscule centrale nucléaire alimente le blockhaus en électricité. La moindre défaillance en énergie aurait des conséquences dramatiques pour les hibernés.

Ce matin du 9 février, jour J, une intense activité règne dans le local de réfrigération. Les techniciens vérifient une dernière fois les appareils. Les cerveaux électroniques refont les calculs.

Dans des labos contigus, les volontaires du futur subissent leur ultime examen médical. Ils ont déjà reçu une première injection de sympathicolytique, substance qui entrave le mécanisme de la thermorégulation en bloquant le système neurovégétatif.

John Zimmer, l'assistant de Tood, responsable des hibernés, sait qu'une tâche importante et délicate l'attend. Mais son engouement rejoint celui de son patron.

Il manifeste une grande sérénité en contemplant les quatre volontaires, équipés de combinaisons spéciales. Son cœur bat paisiblement et il aurait aimé accompagner Tood dans le futur.

Il dit encore ses regrets.

— Ce n'est pas moi qui vous ouvrirai la porte, dans cent ans. Quel dommage !

Mikel hoche la tête. Il plaisante :

— Mon vieux, vous serez mort depuis longtemps. J'espère seulement que vous aurez passé les consignes à l'équipe suivante. Celui qui nous délivrera n'est même pas encore né !

— C'est vrai, reconnaît Zimmer, ému. Mais toutes les précautions seront prises. Nous avons assez fait de bruit autour de cette expérience pour qu'elle ne s'oublie pas.

— Elle s'oublierait, John, si vous n'y veillez pas, assure le professeur. Je compte sur vous pour transmettre le flambeau aux générations futures. Vous savez, les hommes oublient vite, même leurs héros.

Un assistant en blouse blanche attend, une seringue à la main. Il

s'excuse :

— Votre seconde injection, rappelle-t-il.

Bévan retrousse le premier sa manche.

— Allez-y.

La piqûre, assez douloureuse, lui arrache une petite grimace. Il suit sur un circuit T.V. La progression du liquide dans ses veines. Il note une certaine somnolence et un raidissement des muscles.

Allongé sur une couchette, il étouffe un bâillement.

— Je crois que je vais bien dormir !

— Cent ans de sommeil, en vie ralentie, ça vous suffira, toubib ? sourit Mikel, relevant à son tour sa manche.

Bévan paraît décontracté. D'ailleurs, le sympathicolytique le plonge dans un état d'insouciance. Il voit l'avenir en rose et ne subit aucune appréhension.

Ses paupières s'alourdissent considérablement.

— Nous nous enlisons dans une sorte d'hypnose voluptueuse.

Il décrit ses symptômes avec précision, comme un opéré parle avant qu'il soit totalement endormi.

Zimmer se penche sur son patron.

— Vous pouvez encore renoncer, professeur, suggère-t-il avec l'émotion dans la gorge.

— Vous vous foutez de moi, John ? proteste Tood. J'ai pris mes responsabilités. Je ne voudrais plus y revenir. Une bonne fois pour toutes, considérez-nous comme des créatures mortes.

— C'est justement, avoue Zimmer. Cela me chiffonne. Nous avons passé dix ans ensemble, à mettre au point cette expérience. Et maintenant que le moment est arrivé...

— Ne soyez pas stupide. Je ne pouvais pas congeler tous mes assistants, uniquement par sympathie pour eux. Et puis savez-vous qu'en restant de l'autre côté de la barrière, vous assurez la réussite de notre projet ?

Le cryobiologiste insiste, manche relevée :

— Allez, John. J'ai horreur des tergiversations.

Pendant que l'aiguille pénètre lentement dans la veine, au pli du coude, il s'efforce de ne penser à rien. Cela lui est difficile. Tout son passé défile à une allure rapide. Il redoutait cette période transitoire précédant l'hibernation parce qu'il n'existe pas un seul homme qui, au seuil de sa mort, ne fait pas un retour sur lui-même.

C'est humain, sentimental, instinctif. Or, n'est-ce pas la barrière entre la vie et la mort que vont franchir les quatre volontaires ?

Enfin, tout au moins, ils seront comme morts. Seules leurs fonctions vitales se maintiendront pour que, le moment venu, elles reprennent leurs pleines activités.

Ils seront plongés dans une sorte de coma, de catalepsie. Ils n'en

émergeront que par la volonté de l'équipe de surveillance. Ils sont donc tributaires de leurs assistants.

Ils le savent. Ils ont accepté les risques. Mais comment la science pourrait-elle progresser sans cobayes ?

Tood sent qu'un invincible sommeil le terrasse. Il tend sa volonté et malgré tout une lente inconscience l'engourdit. Cette sensation d'impuissance se transforme vite en angoisse et en inquiétude.

Il est trop tard.

Des visages connus dansent devant lui, deviennent flous. Sa pensée se fige. Des voix bourdonnent, incompréhensibles.

Il balbutie avec effort, le regard tourné vers la couchette voisine de la sienne :

— Vé... Véra !

Puis il s'endort comme une masse. La dernière, Véra Tood ferme les yeux sur le monde de 2013.

*

* *

Les assistants emmènent les volontaires inanimés sur des chariots roulants. Ils traversent des couloirs puis accèdent au blockhaus.

Celui-ci n'est qu'un grand caisson étanche, exigu, muni d'épais hublots. Quatre couchettes superposées occupent un angle. Les autres parois sont couvertes d'appareils.

Les couchettes ressemblent à des cercueils. En réalité, il s'agit de containers à couvercles transparents. Un circuit T.V. interne surveille l'opération.

Tood et ses compagnons sont installés dans les containers. On dirait déjà des cadavres. Leurs visages décolorés prouvent que leur sang ne circule qu'à l'extrême ralenti dans leurs veines.

Quand Zimmer en personne referme les couvercles, une grande émotion noue sa gorge. Il vérifie le branchement de tous les appareils. Les hibernés sont reliés à l'extérieur par un cordon ombilical. Truffés d'électrodes, ils restent constamment placés sous surveillance.

Des sondes contrôlent en permanence leur cœur, leur cerveau, leurs poumons, leurs sécrétions. Des ordinateurs fournissent immédiatement le résultat des analyses.

Au besoin, si la vie des quatre volontaire était menacée, Zimmer pourrait interrompre l'expérience. Ces consignes, il les passera à son successeur quand l'âge l'obligera à prendre sa retraite.

Par 50° sous zéro, ou par 50 au-dessus, la température du corps reste la même. C'est tout simplement prodigieux. Cette homéothermie est une des acquisitions biologiques les plus significatives.

Par exemple, le vulgaire moineau peut maintenir sa température sous un froid de moins 30, et même au-delà. Le pigeon résiste sans

fléchissement à moins 85. L'oie domestique à moins 100 !

Il s'agit donc de bloquer l'homéothermie par des substances appropriées. Cette première mesure amène immédiatement une baisse de température dans l'organisme. Si celle-ci descend au-dessous de 20°, le cobaye n'accuse plus de tendance à se réchauffer.

Ses fonctions organiques se ralentissent. Ses mouvements respiratoires s'espacent. Son cœur bat très lentement et sa consommation d'oxygène tombe à moins de 10% de la normale. Il entre en vie « suspendue ».

Il lui suffit de glycogène, par sonde intraveineuse, pour assurer ses besoins. Et encore en quantité très faible et périodique.

Zimmer obture lui-même la lourde porte du caisson étanche. La congélation commence alors aussitôt, progressive. Les parois du blockhaus produisent un froid de plus en plus intense.

Les assistants, anxieux, suivent la chute du thermomètre. Moins 18... Moins 24...

Devant un pupitre de commandes et de contrôle où sont centralisées toutes les informations, John reste vigilant. Un écran de télévision montre les quatre hibernés à l'intérieur du caisson.

Il s'informe :

— Température rectale ?

— Encore 35°.

— Pouls ?

— Soixante-sept pulsations-minute.

— Respiration ?

— Treize.

— Bon, acquiesce Zimmer. Correct pour Bévan. Passons à Mikel.

Quelques heures plus tard, un froid de moins 32 règne à l'intérieur du caisson. Les cryobiologistes formés par les soins de Tood injectent de nouvelles substances aux hibernés pour entraver le mécanisme homéothermique.

Une nouvelle gamme d'informations apprend que les cobayes se rapprochent de l'état de poikilothermie indispensable au succès de l'expérience.

— Cœur ?

— 32.

— Poumons ?

— 9.

— Température ?

— 28.

— Taux de glycogène ?

— Normal.

Les tracés électriques, sur les graphiques, indiquent un lent et progressif ralentissement des activités vitales. Le processus de

congélation se poursuit selon le rythme établi.

Chez Zimmer et ses assistants, l'angoisse desserre son étau. Ils ont pourtant déjà réalisé de nombreuses expériences sur des humains, mais jamais ils n'ont tenté une hibernation aussi prolongée. Leur record se situe à quelques mois. Jamais une année complète.

Tood a travaillé pour les besoins des vols dans l'espace. Seule, en effet, l'hibernation permet des vols de plusieurs années vers les planètes lointaines. Une congélation de cent ans permettrait à l'homme d'atteindre les étoiles, compte tenu des progrès établis dans la vitesse des engins spatiaux, vitesse conditionnée par de nouvelles sources d'énergie et de propulsion.

Devenu le grand patron désormais, John se sent écrasé par une lourde responsabilité. La gorge sèche, il boit un jus de fruit.

Il n'a pas dormi depuis deux jours. Les yeux rougis de fatigue, il ne prendra vraiment de repos que lorsque la température rectale des hibernés aura atteint le point critique, c'est-à-dire 16°...

Un jeune assistant s'approche de lui et lui tape familièrement sur l'épaule.

— *Ils* sont « partis », patron. Ils nous échappent. Un peu comme des cosmonautes qui viennent de décoller avec leur fusée. Je comprends votre émotion.

Le regard de John se fixe sur l'écran T.V. où apparaissent les quatre cercueils au couvercle transparent.

— Tood et moi, nous étions comme deux frères.

Là-bas, dans le caisson étanche devenu un véritable vaisseau du futur, Tood, Véra, Bévan et Mikel ont définitivement quitté le monde d'aujourd'hui.

Un siècle de long sommeil les attend.

CHAPITRE II

Chose étrange. Les hommes, ne paraissent pas avoir changé. Ils sont vêtus de façon identique. À croire qu'en cent ans, le monde n'a pas évolué.

Depuis trois jours, la température remonte progressivement à l'intérieur du caisson étanche. Les corps des quatre hibernés se réchauffent.

Leur cœur s'accélère. Leur sang inonde davantage leurs organes. Les tracés électriques montrent que l'activité cellulaire se rapproche lentement de la normale.

Leur réveil ne pose aucun problème. Le processus réglé depuis longtemps se déroule sans anomalie. Quand, enfin, la porte étanche du blockhaus s'ouvre, une page d'histoire de la science est tournée.

Tood et ses compagnons, encore inanimés, sont conduits dans la chambre 19. Un froid légèrement supérieur à zéro règne dans la pièce. Les assistants sont habillés de chaudes combinaisons.

Ils parlent toujours la même langue.

— Température rectale ?

— 31°.

— Pouls ?

— 63.

— Poumons ?

— 11.

Le tracé encéphalographique indique une activité croissante du cerveau. Tous les contrôles s'avèrent excellents.

Les combinaisons climatisées des quatre congelés fonctionnent parfaitement. Il semble que l'expérience a réussi au-delà de toutes les espérances.

Il paraît trop tôt pour en tirer les conséquences, mais il est prouvé que l'homme peut vivre un siècle en vie ralentie. Évidemment, un plus large recul permettra de confirmer cette victoire. L'organisme n'est pas à l'abri de séquelles.

La chambre de translation se réchauffe à son tour et le thermomètre grimpe à 20°. Les assistants mettent des vêtements plus légers.

Le premier, Tood ouvre les yeux sur le monde de 2113. Comme un opéré qui se réveille après une anesthésie, il reprend ses esprits avec difficulté. Il regarde de tous ses yeux les choses qui l'entourent et, comme rien n'a changé, il ne réalise pas immédiatement sa performance.

Son visage se colore peu à peu. Sa pâleur morbide s'atténue. De

grands frissons parcourent son corps. Il remue sa langue difficilement.

Il se souvient d'un nom et bégaye :

— Zimmer...

L'assistant penché sur lui hoche la tête. Il ne ressemble pas à John mais il porte les mêmes vêtements blancs.

Il sourit, accueillant :

— Je suis Charles Hoss, de l'équipe 3.

Tood ne comprend pas et l'autre répète :

— L'équipe 3. Zimmer appartenait à l'équipe 1. Il est mort.

Le passé revient à la mémoire du professeur. Il revoit son ami lui injectant un sympathicolytique. Il croit rêver.

Il se tâte, se pince, s'assure qu'il est bien réveillé. Il a de la peine à imaginer la vérité.

— En quelle année sommes-nous ?

— Nous sommes le 13 février 2113. Il y a cent ans que vous dormez.

— Pourtant, remarque Tood, le labo n'a pas changé.

— Le labo, oui, explique Hoss. C'est Zimmer qui a transmis ces consignes impératives. L'équipe 2, puis l'équipe 3, les ont rigoureusement respectées. Zimmer voulait que vous reveniez à la vie dans le même cadre que celui de 2013. Question d'adaptation, sans doute.

— Brave John ! soupire le cryobiologiste.

Il s'inquiète :

— Véra, Bévan, Mikel...

Il aperçoit ses compagnons allongés sur les couchettes voisines. Aucun d'eux n'a encore repris connaissance. Leur immobilité les compare à des cadavres.

— Tout marche bien ?

— Oui, acquiesce Hoss. Mais si nous vous avons tiré le premier de votre léthargie, professeur, c'est encore à cause de Zimmer. Il l'avait consigné.

L'émotion fait presque briller des larmes dans les yeux de Tood. Il se mord les lèvres, essaie de quitter la couchette. Un vertige le saisit. Il retombe mollement sur l'oreiller.

— Ne présumez pas de vos forces, suggère le responsable de l'équipe 3. Vous êtes encore faible. Il faudra d'abord vous alimenter.

— En un siècle, le genre d'alimentation a dû varier.

Hoss hésite :

— Oui. Mais vous aurez de la nourriture de 2013.

— Comment est le monde cent ans après ?

— Bah ! soupire l'assistant.

— Dites-moi au moins ce qui a changé.

— Vous trouverez Georjua comme vous l'avez laissée.

Tood sursaute, étonné. Il croit à une plaisanterie.

— Est-ce encore une initiative de Zimmer ?

— En quelque sorte.

— John était donc bien influent. Mais le reste du monde ?

— Je ne peux pas vous répondre, professeur.

— Pourquoi ?

— Parce que Georjua est isolée, comme une oasis sur la Terre. Nous vivons une période trouble et nous ne voudrions pas que vous en supportiez les conséquences.

Tood ne pose plus de questions. Il réfléchit. Il comprend surtout que Hoss a reçu des consignes impératives. Que s'est-il donc passé en un siècle et que signifie l'isolement de Georjua ?

Un doute s'infiltre chez le savant.

— Ont-ils fait fondre les glaces du pôle et Georjua serait-elle une île ?

— Non. Le Yukon est toujours gelé.

— M'expliquerez-vous, alors ?

— Je regrette, professeur. Je n'ai pas à vous répondre pour le moment.

Mikel et Bévan émergent du sommeil. Puis Véra, enfin. Ils ont l'impression d'avoir dormi longtemps mais, en fait, ils gardent gravé dans leur mémoire les derniers événements de l'an 2013.

Ils revoient le stade géant, à New York, écrasé par la foule. Ils se souviennent de cette nuit mouvementée, prélude à leur longue catalepsie. Ils se rappellent très bien le visage de John Zimmer. Un peu comme si tous ces événements s'étaient passés hier.

Ils n'auraient pas cru que, après cent ans d'immobilité absolue, leurs facultés intellectuelles reviennent aussi vite. Ils éprouvent, certes, quelques raideurs dans les muscles, mais une merveilleuse lucidité traverse leur cerveau.

Dan s'amuse à quelques exercices d'assouplissement. Il plie les jarrets, se relève, recommence.

— Ça fait du bien de se dégourdir les jambes ! plaisante-t-il.

Bévan observe les tracés électriques sur un dernier relevé. Il note avec satisfaction un retour à la normale de toutes leurs fonctions vitales.

— C'est une réussite éclatante, traduit-il.

Tood se montre plus sombre. Sourcil froncé, il remarque :

— Je ne conteste pas le succès de l'expérience. Mais il s'avère qu'il se passe quelque chose de louche.

— Tu dramatises, père, dit Véra.

— Non, ma fille. Hoss ne paraît pas tellement bavard.

Le savant explique que le premier échange de paroles avec le responsable de l'équipe 3 n'était pas tellement enthousiaste.

— Je décèle des anomalies, poursuit-il.

— Par exemple ? grimace Mikel.

— Voyez vous-mêmes. Les labos n'ont pas changé depuis cent ans. Hoss prétend que Zimmer a laissé des consignes très strictes, stipulant qu'il était préférable que notre réveil se situe dans un cadre analogue à celui de 2013. Or, je n'ai jamais rien suggéré de pareil à Zimmer.

— Vous oubliez, observe Bévan, que John a pris la direction des labos au moment où nous nous endormions. Il avait la charge de veiller sur nous. Ses décisions futures n'engageaient que sa responsabilité.

— Exact, convient Tood. Mais il aurait pu m'en parler. Or, il ne m'a jamais touché un mot de cette suggestion.

Dan fait le tour de la pièce. Il essaie d'ouvrir la porte et constate qu'elle est fermée.

— Nous boucle-t-on comme des phénomènes ?

— Hoss a promis qu'il reviendrait, dit Tood.

Mikel pousse une exclamation de surprise. Il s'immobilise face au mur, nez levé au-dessus d'un pupitre commandant plusieurs appareils.

Véra se rapproche de son fiancé et lui prend le bras.

— Eh bien !

— Il y a cent ans, le clavier était bien là ?

— Oui. Tu as une excellente mémoire.

— Au mur, il y avait aussi un calendrier électronique.

— Exact, confirme Bévan. Je m'en souviens.

— Comment expliquez-vous qu'il a disparu ?

Ce simple détail soulève une foule d'observations. Ils cherchent en vain un autre calendrier dans le labo.

— Ils ne l'ont donc pas changé de place, déduit Dan. Ils l'ont carrément supprimé. Pourquoi ?

Le cryobiologiste se caresse le menton. Le regard brillant, il acquiert une certitude.

— C'est encore une idée de John, probablement. Il avait le souci de ne pas nous choquer, à notre réveil. Or, le calendrier devrait marquer la date de 2113.

À ce moment, la porte s'ouvre. Hoss entre. Il voit les quatre hibernés face au mur, le nez levé.

— Quelque chose vous intrigue ? Mikel se retourne d'un bloc.

— Oui. Il y avait un calendrier électronique ici.

Il désigne du doigt un emplacement bien précis. Hoss hoche la tête, hésite et répond :

— De votre temps, peut-être. En tout cas, je n'en ai jamais vu.

Un doute s'infiltre chez le commandant.

— Vous êtes sûr que nous sommes en 2113 ?

— Évidemment, dit le chef de l'équipe 3. Sinon vous seriez encore dans le caisson étanche.

Il propose :

— Vous voulez monter en surface ?

— Volontiers, accepte Tood. Nous avons été enterrés cent ans.

Hoss distribue de grosses lunettes noires.

— Mettez ça. Sinon la lumière du jour vous brûlerait la rétine.

Ils adaptent les lunettes sur leurs yeux. Puis ils suivent le responsable de l'équipe 3. Celui-ci ne se montre guère bavard.

Les hibernés reconnaissent tous les corridors qu'ils empruntent. Ils ont la conviction que rien n'a changé en un siècle, tout au moins autour des lieux mêmes de l'expérience.

Ils empruntent le même ascenseur qu'il y a cent ans et l'émotion se lit sur leurs visages.

Quand ils émergent à l'air libre, la réverbération les éblouit. Un pâle soleil inonde les immenses étendues glacées. Au loin, le Yukon déroule ses mêmes méandres gelés.

Ils se réhabituent au paysage. Leurs combinaisons climatisées les protègent du froid car Hoss apprend qu'une température de moins 23 règne en cette saison.

Mikel plaisante :

— Il faisait encore bien plus froid dans notre caisson !

Ils montent dans un véhicule à chenilles, de même type que ceux qu'ils ont connus. Leur étonnement s'accroît.

— Vous n'avez accompli aucun progrès dans le mode de propulsion ? s'informe Dan. Les fusées fonctionnent-elles toujours à l'énergie atomique ?

Hoss reste vague.

— Des progrès ont permis à la science d'avancer. Mais vous n'en verrez aucune application pour le moment.

Il s'installe aux commandes du véhicule. À travers la steppe glacée, il se dirige vers la ville proche.

Georjua apparaît telle qu'elle était en 2013. La cité n'a pas évolué. Elle reste composée de baraquements préfabriqués, alignés de chaque côté des rues.

Quelques véhicules à chenilles et des engins individuels montés sur skis sillonnent les avenues. Le froid réduit l'activité. Personne ne sort par plaisir, malgré les vêtements climatisés.

Georjua ressemble en cette saison hivernale à une cité pétrifiée. Pourtant, des hommes travaillent dans les laboratoires. Aurait-on abandonné les recherches sur l'hibernation ?

Cela expliquerait pourquoi la ville n'a pas évolué.

Tood pose la question.

— Non, répond Hoss. Aucune recherche n'a été abandonnée. Vous le voyez, rien n'a changé. Je vous avais prévenu.

— Si je vous demandais de me conduire à New York, le feriez-vous ?

— J'ai reçu des ordres pour vous garder au « silo ».

— C'est gai ! grogne Mikel. De qui recevez-vous ces ordres ?

L'homme de 2113 reste muet. Il fait pour ses hôtes un dernier tour de ville, comme un retour aux sources.

Pourtant, en passant sur la place centrale recouverte de glace, Véra marque un mouvement de surprise. Elle désigne le grand monument commémoratif, inauguré par le président des États-Unis, en 1992. C'est à partir de cette date que les premiers baraquements poussèrent à Georjua, promue à un avenir purement scientifique.

La fille de Tood serre la main de son fiancé.

— Dan... Tu as vu ?

— Quoi ?

— Le monument.

Mikel regarde de tous ses yeux à travers les hublots du véhicule. Il hausse les épaules.

— Il n'a pas changé.

— Le cadran, au sommet..., précise Véra.

— Oh ! oui. Il y avait un cadran. Il marquait l'heure et la date.

— Je crois, souffle la physiologiste à l'oreille de Dan, qu'ils ont ôté tous les calendriers de la ville.

— Mince ! Pourquoi ?

Il agrippe avec force le bras de Charles Hoss. Sa voix se durcit :

— Écoutez, Hoss, expliquez-moi toutes ces cachotteries.

L'autre se dégage en grognant :

— Ne posez pas tant de questions. N'oubliez pas. Vous venez du passé et vous arrivez dans une société tout à fait différente.

— Différente ! répète Edward Tood. On ne le dirait pas.

— Vous verrez, prévient le chef de l'équipe 3. Si l'environnement est le même, la mentalité des hommes s'est modifiée. Nous aurions pu vous laisser encore cent ans dans votre caisson.

Le cryobiologiste sursaute.

— Nous aurions dormi deux siècles sans danger ?

— Vous auriez pu, répète Hoss.

— Ce n'était pas convenu avec Zimmer.

— Ne parlez plus de Zimmer. Il est mort.

— Je sais. N'empêche, pourquoi nous avez-vous réveillé alors, si notre présence vous gêne ?

— Vous ne nous gênez pas, au contraire. Le test que vous nous fournissez est extrêmement précieux.

— Quel test ? demande Bévan, inquiet.

Le pilote du véhicule se replonge dans un mutisme volontaire et il ne desserre plus les dents jusqu'au retour au silo. Il enferme les quatre rescapés de 2013 dans une pièce sommairement meublée en leur enjoignant d'attendre une décision sur leur sort.

Cette incarcération plonge nos amis dans le désarroi. Ils s'attendaient à un meilleur accueil dès leur sortie du caisson.

— Je pensais qu'ils nous applaudiraient, soupire Tood, comme ils nous ont ovationnés au stadium de New York. Les hommes ne reconnaîtraient-ils plus les mérites des volontaires que nous sommes ? Car enfin, nous avons fait cette expérience dans un but de progrès pour la science.

Bévan s'assoit sur un siège. Il réfléchit profondément.

— Vous voulez mon avis ? Notre tentative a échoué. Nous avons été « réchauffés » bien avant la date prévue. Et ils ne veulent pas nous le dire.

— J'admettrais l'échec, convient Tood. Car j'avais demandé à Zimmer qu'il interrompe notre hibernation si quelque chose clochait. John n'aurait jamais joué avec nos vies.

— Pourtant, remarque Mikel avec justesse, nous avons partiellement réussi. Hoss prétend appartenir à l'équipe 3, donc celle qui, normalement, aurait dû mettre un terme à notre catalepsie. Cela signifie que nous sommes au moins restés soixante-dix ans en vie ralentie.

Véra met un doute dans les paroles de son fiancé.

— Si Hoss ment ? S'il n'appartient pas à l'équipe 3 ?

— À quelle équipe appartiendrait-il, alors ? À la 2 ?

La fille de Tood hausse les épaules.

— C'est ce qu'il faudrait savoir. Car j'ai l'impression qu'on nous traite comme des sous-ordres, alors que nous devrions récolter les honneurs.

Dan se met en colère. Il tambourine contre la porte jusqu'à ce que celle-ci s'ouvre. Mais au lieu de Hoss, un garde armé s'encadre sur le seuil. Il porte le costume des policiers de 2013 et il pointe son fusil à rayons sur le commandant.

Il a reçu des ordres très stricts.

— Inutile de taper comme un sourd. Vous ne sortirez pas.

Mikel étouffe sa rage. Il n'a pas l'habitude qu'on lui monte sur les pieds et son caractère impulsif prend vite le dessus. Seulement la vue de l'arme braquée sur lui tempère ses initiatives. Il ne tient pas à se retrouver brûlé.

— Doit-on se considérer comme prisonniers ?

— Oui, répond sèchement le garde.

Il ferme la porte au nez de Dan et enclenche le système électrique de verrouillage.

Bévan soupire.

— Eh bien ! nous avons raté notre entrée dans le monde de 2113. Mais je me demande pourquoi ces gens nous en veulent. Après tout, nous n'avons fait de mal à personne.

Tood résume peut-être l'opinion de ses compagnons :

— Je crois qu'ils nous en veulent parce que nous venons du passé. Parce que nous avons un siècle de retard sur eux. Qui sait si les hommes ne sont pas sous la tutelle des machines ?

Isolés, extirpés de leur époque, tous quatre pensent sombrement à leur avenir.

CHAPITRE III

William Farwell est habillé comme les hommes de 2013. Il porte une combinaison bleu pâle fermée sur le devant avec des agrafes magnétiques. Une sorte de serre-tête de même couleur lui entoure le front et emprisonne son abondante chevelure.

La mode est aux cheveux longs. Ce n'est pas nouveau. Cette manie revient périodiquement tous les demi-siècles.

Farwell n'a pas plus de quarante ans. Grand, carré d'épaules, le regard brillant, il impose par sa prestance. Il ne sourit jamais et prend des allures sévères.

Il a réuni ses principaux collaborateurs dans un amphithéâtre du silo. À vingt mètres sous terre, il fait le point de la situation.

Celle-ci apparaît claire, nette.

— Messieurs..., dit-il sèchement. Je ne vous ferai pas de longs discours. Ce n'est pas mon habitude. Mais je vous annonce la réussite complète de notre opération.

Une dizaine d'hommes, assis aux premiers bancs, écoutent l'orateur avec attention. Ils sont vêtus également de combinaisons bleues taillées d'une seule pièce. Cette uniformité dans l'habillement engendre la monotonie.

Ils se moquent de la mode. Ils sont réunis pour parler sérieusement et ils boivent littéralement les paroles de Farwell, comme si ce dernier était un personnage important.

L'un des collaborateurs pose une question :

— Sur quoi vous référez-vous pour annoncer la victoire ?

De la tribune, Farwell jette un œil hargneux à son auditoire.

— Sur un test. Un test sur lequel nous comptons absolument et qui serait décisif. Je parle de Tood et de ses compagnons.

— Les hommes du passé ?

— Oui. Mieux que nous, Hoss les connaît. Il les a côtoyés. Hoss, voulez-vous exposer votre point de vue ?

Le chef de l'équipe 3 se lève. Il devient le point de mire de ses collègues. Il explique :

— Tood, sa fille, Bévan et Mikel sont persuadés qu'ils découvrent un monde identique à celui qu'ils ont quitté. Pour eux, rien n'a changé, absolument rien. Ils ont été fascinés par la ressemblance des choses.

— Vous les avez emmenés à Georjua ?

— Oui. Ils ont visité la ville. Ils ont dit qu'elle était la même qu'en 2013.

— Bref, tranche Farwell, ils n'ont rien soupçonné ?

Hoss hésite :

— Si. Ils croient que nous ne sommes pas en 2113 et que, en conséquence, ils n'ont pas dormi cent ans.

Il ajoute après un temps de silence :

— Ils sont étonnés par l'absence de calendriers.

— Vous leur avez expliqué que cette initiative revenait à Zimmer ?

— Oui.

— Ils l'ont cru ?

— Je le pense.

— Bien, résume Farwell, satisfait. Grâce à eux, nous savons que notre adaptation s'opère parfaitement. Il faut donc se féliciter que, en 2013, des hommes aient eu l'idée de se faire hiberner pour un siècle. Ils ignoraient évidemment, à cette époque, qu'ils travaillaient déjà pour nous.

Pat Cheker, le bras droit de Farwell, hoche la tête. Il n'est pas tellement convaincu que la présence de Tood facilite les choses.

— Si les quatre volontaires de cette expérience d'hibernation n'avaient pas été là, qu'est-ce que cela aurait changé ?

— Nous n'aurions jamais su avec certitude si notre adaptation était parfaite. Tandis que, avec le test imposé à Tood, nous sommes certains du résultat.

Chargé de la garde des rescapés de l'an 2013, Hoss s'inquiète :

— Ils chercheront à savoir.

— Vous les en empêcherez, Hoss, ordonne Farwell, impératif. De toute façon, nous les gardons en réserve pour d'autres tests éventuels. Il semble évident que, à longue échéance, ils ne pourront cohabiter avec nous. Dans ce cas, nous les éliminerons.

Le chef de l'équipe 3 expose un autre problème. La garde de quatre personnes issues du passé ne va pas sans difficulté.

— Ils ont demandé à voir New York.

— Vous avez refusé ?

— Oui. Mais ils se posent des questions. Or, il est néfaste que des prisonniers s'interrogent sur leur avenir.

— Que suggérez-vous ?

— Nous pourrions les hiberner pour une nouvelle période.

Farwell réfléchit, soucieux. Il n'envisageait pas cette solution.

— Merci, Hoss. J'étudierai votre proposition. N'oubliez pas, il est important que Tood et ses compagnons ne quittent pas Georjua. S'ils apprenaient la vérité...

Il s'interrompt, hausse les épaules et achève :

— Bah ! Ils n'iraient pas loin. Ils seraient congelés immédiatement.

— S'ils savaient que le froid...

— Taisez-vous, Hoss ! intime sèchement Farwell. Je ne veux pas que ce mot sorte de votre bouche pour des raisons de sécurité. Nous

préparons la phase 2 et après le test probant auquel nous venons d'assister, nous espérons accélérer notre programme.

Cheker marque un grand intérêt pour le projet. Mais il voit des dangers dans le « réveil » de Tood et de ses compagnons. Il serait plutôt partisan de rejeter ces hommes dans l'hibernation, rejoignant ainsi les idées de Hoss.

— Nous avons quatre ennemis, dit-il.

— Quatre ennemis ? répète Farwell.

— Les hommes du passé chercheront à nous nuire.

— Ils ne le pourront pas. Parce que nous les en empêcherons. Le rapport des forces est disproportionné. Ne soyez pas pessimiste.

— Je vous mettais seulement en garde, Farwell.

Celui-ci se dresse. Il domine son auditoire et la crispation de son visage prouve qu'il n'aime pas être constamment interrompu. Il tape du point sur le pupitre placé en face de lui.

— Messieurs... Des nouvelles du Point Zéro m'apprennent que tout est parfaitement conforme à nos prévisions. D'ailleurs, notre incontestable supériorité nous assure une victoire facile. La phase 2 du programme débutera dès que nous aurons reçu le prochain contingent.

— Il est annoncé ?

— Oui. Il va quitter Ulg.

La séance s'achève et les collaborateurs de Farwell regagnent leurs labos. Dans un couloir, Hoss tire Cheker à part.

— Tu veux franchement mon avis, Pat ? Farwell ne prend pas les hibernés assez au sérieux.

— Tu parles de Tood ?

— Ce n'est pas précisément à lui que je pense, mais à Mikel. Il ne se résignera pas à un rôle passif.

— Que redoutes-tu ?

— Si Mikel découvre la vérité, il risque de ficher tout notre plan par terre.

Pat éclate de rire. Il tape sur l'épaule de Hoss.

— Ne dramatise pas, Charlie. Mikel n'a aucun moyen.

— Apparemment. En réalité, il revient dans un monde qu'il connaît bien, puisque l'environnement n'a pas changé autour de lui. Les choses sont telles qu'elles étaient en 2013. Enfin presque. Il trouve de plus en plus bizarre que rien n'ait évolué en cent ans.

— Arrête donc de broyer du noir. Que te faudrait-il pour te rassurer ?

Hoss soupire :

— Personnellement, je n'ai rien contre Tood et ses compagnons. Mais je préférerais les voir congelés.

Cheker cligne des yeux, complice.

— À ta place, Charlie, je ferais comme tu l'entends.

— Si je recongèle Tood et les autres, je désobéis à Farwell et j'encours des sanctions.

Pat hausse les épaules.

— Il est regrettable que Farwell ne te laisse pas plus de libertés, d'initiatives. À force de tout superviser, il s'apercevra un jour ou l'autre qu'une chose lui a échappé. Or, il sera trop tard.

Il suggère :

— Veux-tu que je lui parle de tes problèmes ? Mon influence le persuadera peut-être. Il m'écoute parfois car je suis son bras droit.

Hoss refuse l'aide de son ami.

— Non. Je ne tiens pas à faire du zèle. Mais je surveillerai étroitement Mikel.

Les deux hommes se serrent la main. Ils s'éloignent chacun d'un côté.

Charlie regagne son poste, au silo. Sur le mur de son bureau, il observe un écran. Il contemple ses quatre prisonniers qui semblent dormir.

N'exagère-t-il pas ses craintes ?

*

* *

À la rigueur, Mikel accepte de passer pour un phénomène. Il comprend que son arrivée dans le monde de 2113 se compare à une intrusion.

Mais il ne tolère pas qu'on le mette en cage.

Aussi il suggère à Bévan :

— Docteur, voudriez-vous m'aider ?

— À quoi ?

— À sortir d'ici.

— Vous n'y pensez pas. Dan. Les alentours du silo pullulent probablement de gardes.

Le commandant serre les poings. Il rugit :

— Vous acceptez donc votre sort ?

Bévan fait confiance en l'avenir. Il croit que les hommes reconnaîtront la performance qu'il a accomplie avec ses compagnons et qu'ils s'excuseront.

— Vous savez, Dan, il n'y a pas grand-chose à faire.

— Si, insiste Mikel. Au contraire. Tout d'abord, êtes-vous convaincu que nous sommes en 2113 ?

Le médecin hoche la tête.

— Hoss prétend appartenir à l'équipe 3.

Le commandant désigne les reliefs d'un repas que des gardes leur ont apporté.

— La nourriture est la même qu'en 2013. Pensez-vous qu'en cent

ans le mode d'alimentation n'aurait pas changé ?

— Hoss dit que Zimmer avait laissé des consignes.

— Vous croyez donc tout ce que raconte Hoss ! Je constate qu'ils ont supprimé ce qui pourrait nous renseigner sur l'époque actuelle. Rien n'affirme donc, sinon Hoss, que nous sommes en 2113.

Bévan soupire. Il se laisse convaincre lentement car au fond n'était-il pas volontaire par curiosité ?

— Bon. Admettons que nous n'ayons pas dormi cent ans...

— Je n'ai pas dit ça, rectifie Dan. Nous avons peut-être dormi davantage.

— Admettons, répète Bob. Qu'attendez-vous de moi ?

— Je voudrais que vous m'aidiez à tirer les choses au clair. Trop de détails clochent. Vous ne trouvez pas ?

— Si. Mais depuis 2013, date de notre hibernation, le monde a sûrement évolué.

Mikel parle à voix basse et explique son plan au docteur. Celui-ci n'est pas partisan de la violence et il n'accepte pas volontiers.

Dan le décide tout à fait.

— Nous attendons une problématique libération. Elle viendra ou elle ne viendra pas. Qui sait si un tribunal ne nous condamnera pas ? Notre arrivée dans le futur ne plaît pas à tout le monde. Et vous savez pourquoi ?

Bévan hausse les épaules.

— Non.

— Parce que nous avons la mentalité des hommes de 2013. Nous n'avons aucune concordance avec la mentalité d'aujourd'hui. En définitive, nous sommes tellement vieux jeu que nous apparaissions comme des révolutionnaires. Nous avons l'esprit d'arrière-garde !

Le commandant s'adresse à Tood et à sa fille :

— Vous allez sagement rester ici pendant notre escapade.

Véra se précipite dans les bras de son fiancé, l'air inquiet.

— Dan... Ne fais pas l'idiot !

— Voyons, Véra, je n'ai pas le temps d'attendre notre réhabilitation. Je voudrais montrer aux gars d'aujourd'hui que les hommes de 2013 n'avaient pas froid aux yeux.

— À quoi servira ton idée insensée ?

— Je saurai si le monde a changé en bien ou en mal.

Tood pose sa main sur l'épaule de son futur gendre. Sa voix devient grave.

— Dan... Je vous estime beaucoup. Non seulement parce que vous êtes fiancé à ma fille mais parce que vos missions courageuses ne se comptent plus. Combien de fois avez-vous été volontaire pour des expériences d'hibernation ?

— Bah ! Je n'en sais rien.

— Cela prouve votre désintéressement. Et si vous nous avez suivis dans le futur c'est encore à cause...

— Non, je vous arrête, professeur, tranche Mikel. Cette fois, c'est à cause de Véra. J'étais plutôt intéressé.

Tood sourit.

— D'accord. Mais je vous en conjure, ne provoquez pas la fureur des gardes. Ils pourraient vous abattre.

— Écoutez, dit le commandant, sérieux. Quand nous reviendrons avec Bévan, nous aurons résolu une question importante.

S'il en juge par l'horaire du repas apporté par les gardiens, il doit être 10 ou 11 heures du soir. En tout cas, il fait sûrement nuit dehors.

Le bon moment approche. Quand il le juge opportun, Mikel se met à tambouriner contre la porte. Il ne ménage pas le bruit.

Au bout de quelques minutes, le panneau coulisse et le policier en faction surgit, furieux, l'insulte à la bouche :

— Avez-vous fini de faire autant de boucan ?

Plié en deux, Dan se roule par terre. Il se tient le ventre à pleines mains et gémit, en grimaçant :

— Vous nous avez empoisonnés ! hurle-t-il.

Stupéfait, le garde observe le prisonnier se contorsionnant sur le sol. Il ignore évidemment qu'il s'agit d'une simulation, tant Mikel est parfait comédien.

Il s'agenouille, ennuyé.

— Ça va. Je vais chercher un médecin. Il n'a pas le temps de dire autre chose.

Dan se relève brusquement et, du plat de la main, il frappe le garde à hauteur de la pomme d'Adam.

L'homme en uniforme s'écroule, peut-être mort, en tout cas mal en point. Il reste étendu, immobile.

Le commandant bondit sur le fusil à rayons.

— Ça marche à tous les coups cette vieille ruse.

— Vous l'avez sonné, diagnostique Bévan, penché sur le policier.

— Aidez-moi à le tirer dans le couloir.

Ils transportent le garde dans le corridor. Puis ils ferment la porte électriquement.

— Vous l'avez tué, insiste le médecin. Cela risque de nous attirer des ennuis.

Dan ne se formalise pas pour la mort d'un agent de police. Il est libre et c'est le principal. D'autre part, comme ses vêtements ne se différencient pas de ceux d'aujourd'hui, il ne se remarquerait pas dans une foule.

Il dissimule le fusil à rayons sous sa combinaison et note que les couloirs sont déserts.

Il s'oriente parfaitement dans le silo car rien n'a changé depuis le jour où Zimmer les a hibernés. Il ne croise personne jusqu'à la sortie.

Bévan le suit comme son ombre, prêt à riposter en cas d'attaque. Il a fait du judo et la bagarre ne l'effraie pas. C'est bien pour ça que Dan compte sur son compagnon. Et puis il a une autre idée en tête qui mettra à contribution les connaissances médicales de Bob.

Pour l'instant, l'ascenseur tubulaire les hisse au sommet du silo. Ils débarquent sur la plate-forme supérieure. En 2013, il n'y avait aucun poste de garde.

Aujourd'hui, deux factionnaires font les cent pas devant la lourde porte qui ouvre sur l'extérieur. Au-dehors règne un froid de moins 17.

Dan et Bob s'approchent en silence derrière les policiers. Ils préparent leur attaque, chacun choisissant son homme.

— Hep ! crie le commandant, attirant l'attention des gardes.

Ceux-ci se retournent. Ils n'ont probablement jamais fait de judo car ils sont surpris par la rapidité des assaillants.

Mikel et Bévan, un moment ramassés sur eux-mêmes, se détendent comme des ressorts. Ils projettent leurs pieds en avant et ils viennent coincer le cou de leurs adversaires entre leurs jambes. Ils pivotent comme des toupies. Les quatre combattants roulent pêle-mêle sur le sol.

Les armes des policiers s'échappent de leurs mains. D'un coup de talon, Dan les expédie à plusieurs mètres, définitivement hors de portée. Le combat se limite donc à un échange de coups de poings et de manchettes. La victoire revient au plus souple, au plus rapide.

Assommés avant d'avoir poussé le moindre cri d'appel, les deux gardes gisent inanimés devant la porte. Il fait déplacer leurs corps pour accéder au mécanisme d'ouverture.

Dan a trouvé des combinaisons climatisées dans une armoire. Il en donne une à Bévan.

— Enfilez ça. Il fait moins 17 dehors.

Ils s'équipent. Puis ils ouvrent la porte.

Un air glacial les suffoque et ils restent un moment à reprendre haleine.

Une nuit noire et froide entoure le silo. Des lumières trouent l'obscurité au loin et dessinent une clarté.

— Georjua, dit Mikel.

Sur la plate-forme extérieure, deux véhicules à chenilles stationnent. Dan s'installe aux commandes, allume les phares.

Il connaît le pilotage de ces engins. Pendant qu'ils font route vers la ville proche, le médecin s'inquiète :

— Bon. Nous nous sommes évadés du silo. Mais quand l'alerte sera donnée, une meute de gardes se lancera sur nos traces. Vous ne comptez quand même pas leur échapper !

Le commandant serre les dents dans un rictus. Il suit la piste glacée et balisée qui conduit à Georjua. Il s'imagine en 2013. Et comment ne pourrait-il pas évoquer cette époque puisque rien n'a été modifié ?

Vraiment, John Zimmer était-il si influent pour faire de Georjua un musée du passé, une sorte de lieu saint protégé ? Pourquoi la vague de modernisme n'a-t-elle pas atteint la ville ?

Dan serait curieux de voir Fairbanks ou New York.

— Vous êtes pessimiste, Bob ?

— Pas exagérément, dit Bévan.

— Si vous pensez à notre équipée, évidemment, elle nous réserve des déboires. On ne fait pas d'omelettes sans casser des œufs. Mais, avant d'être repris, nous espérons bien avoir situé dans le temps l'époque actuelle.

— Vous êtes toujours persuadé que nous ne sommes pas en 2113 !

— Plus que jamais.

— Cela vous fait peur ?

— Non. Comme vous, j'étais volontaire pour vivre au XXII^e siècle. Le futur ne m'effraie pas. Mais je doute que nous soyons dans un futur très éloigné.

La chenillette pénètre dans la ville endormie et déserte. De chaque côté des rues, les lampadaires brillent dans la nuit glaciale. Quelques labos sont éclairés et trahissent une activité.

D'ailleurs, une cité scientifique n'est jamais au repos. Des savants travaillent sans cesse par équipes, et se relaient.

Mikel abandonne son véhicule sur un parking. Il descend, se dirige à pied vers un long bâtiment dont une aile rutille de lumière.

Bévan halète, sur les talons de son camarade.

— Je reconnais les labos. Ce sont ceux de biologie.

— Exact. Nous allons pénétrer à l'intérieur. Je sais que pendant la nuit, une équipe réduite travaille. Cela facilitera notre besogne.

Dan se retourne vers Bob et sourit. Le froid pose du givre sur sa combinaison.

— Docteur... C'est maintenant que vous allez être utile.

— Vraiment ?

— Ne ratons pas notre entrée. Je crois que nous ferons du chambardement mais c'est nécessaire. Vous êtes prêt ?

Le médecin acquiesce. Alors, Mikel sort le fusil à rayons de dessous son vêtement. Il entre carrément dans le hall accédant à tous les labos.

Une secrétaire tape à la machine, derrière une cloison de verre. Elle aperçoit les deux hommes dont l'un braque un fusil.

Elle pousse un cri de frayeur.

Le commandant dégrafe sa combinaison. Il menace la fille, une jolie brune aux yeux noirs.

— Venez avec moi, ordonne-t-il, impératif. Et il ne vous arrivera

rien.

La secrétaire obéit, peureuse. Elle croyait que les gangsters n'existaient plus. Elle lève les mains au-dessus de sa tête et dit, tremblante :

— Il n'y a pas d'argent, ici.

Mikel précise son objectif :

— On se fout de l'argent. Accompagnez-nous au premier étage.

L'employée comprend que l'homme au fusil ne plaisante pas. Il a un air résolu.

Elle conduit les deux étranges visiteurs vers l'un des labos. Elle s'arrête devant une porte numérotée. Avant qu'elle ne frappe, Dan se précipite et lui détourne le bras.

— Non ! Nous allons au 14.

— Au 14 ? Il n'y a personne pendant la nuit.

— Je sais, approuve le fiancé de Véra. C'est justement.

La secrétaire ne cherche pas trop à savoir ce que veulent ces deux intrus. Elle s'en moque. Au fond, elle souhaite simplement qu'il n'y aura pas d'histoire.

Elle marche jusqu'au bout du corridor éclairé. Elle prend un ascenseur. Les gangsters la suivent comme son ombre. Car elle s'imagine toujours que ces deux hommes viennent pour voler.

Au premier étage, elle stoppe l'ascenseur. Le couloir plongé dans l'obscurité s'illumine d'un seul coup quand elle sort de la cage. Elle fait encore quelques pas et s'immobilise devant le labo 14.

Dan grogne de satisfaction, il ouvre la porte, cherche le commutateur. Il est déjà venu plusieurs fois ici et il connaît les labos de biologie comme sa poche. Comme rien n'a changé, sinon les employés, il ne s'égare pas.

Il verrouille le battant derrière lui.

— Nous serons tranquilles, dit-il.

Il se tourne vers la fille.

— Relevez votre manche.

La secrétaire roule des yeux effarés. Elle se demande si les deux hommes ne l'ont pas emmenée ici pour la violer. En réfléchissant bien, elle trouve son raisonnement idiot.

D'ailleurs, Mikel apaise ses craintes.

— Rassurez-vous. Nous n'en voulons pas à votre vertu. Nous voulons simplement vous faire une prise de sang.

Elle s'assoit et retrousse la manche de sa blouse blanche. Un grand étonnement s'inscrit sur son visage.

— Pourquoi m'avez-vous choisie ?

— Le hasard vous a placée sur notre route.

Dan tend une seringue à Bévan.

— Vous êtes toubib, Bob. Allez-y. Moi, j'aurais trop peur d'abîmer ce

joli bras.

Le médecin hoche la tête. Il nettoie le pli du coude de la fille avec un coton imbibé d'alcool.

— Une analyse ?

— Oui. Grouillez-vous. Quelqu'un peut venir et nous aurions des embêtements.

— Croyez-vous que nous n'en aurons pas de toute façon ?

Bévan ne veut pas contrarier son compagnon. Mais si Mikel s'est échappé du silo uniquement pour se livrer à un test sanguin sur une employée des labos de biologie, il trouve que le jeu n'en vaut pas la chandelle.

Il plante l'aiguille creuse dans la veine apparente pendant que Dan serre très fort le bras de la secrétaire.

Celle-ci pousse un petit cri de douleur. Calée dans un fauteuil, elle voit un peu de son sang qui passe dans la seringue.

Bob opère un prélèvement minime. Il retire l'aiguille, applique un coton sur la minuscule piqûre et replie le bras de la patiente.

— Restez comme ça quelques minutes, conseille-t-il.

— Vous êtes vraiment médecin ? doute la fille.

Mikel pousse Bob vers le fond du labo.

— Vous avez tout ce qu'il faut pour une analyse.

Bévan injecte quelques gouttes de sang sous une plaquette. Il place cette dernière sous l'oculaire d'un microscope.

Il opère un réglage. Aussitôt, une grande image en couleur se matérialise sur un écran de contrôle. Démesurément grossie, la goutte montre des hématies et des leucocytes.

Mais un détail frappe le docteur. Il s'exclame :

— Nom d'un chien ! Est-ce possible ?

— Vous avez découvert quelque chose, Bob ?

— Observez les hématies. Elles ne sont pas biconcaves mais biconvexes.

— Vous trouvez encore des anomalies ?

— Oui. Les leucocytes. Leurs noyaux diffèrent de la forme habituelle. On dirait des filaments.

— Qu'en concluez-vous ?

Bévan s'agite et son excitation atteint son paroxysme. Il découvre une grande énigme et comme il ne peut la résoudre, il est navré.

— Dan..., dit-il, haletant. Vous aviez une idée derrière la tête en venant ici.

— Oui. Si notre environnement n'avait pas changé, en un siècle, j'ai pensé que c'était les hommes qui avaient changé.

Bob lève les bras au ciel et ses désespère.

— La modification d'une mentalité, d'une psychologie, n'affecte pas pour autant des lois biologiques rigoureusement établies. Je n'explique

pas pourquoi cette femme possède des hématies biconvexes au lieu de biconcaves.

— Moi je l'explique, assure Mikel. En cent ans, les progrès de la biologie ont eu le temps de former des surhommes, et cela a perturbé la forme des globules rouges. D'ailleurs, si on se livrait à une analyse plus approfondie, il est probable que la composition du sang se révélerait également modifiée.

Il revient vers la fille toujours allongée sur le fauteuil.

— Comment vous appelez-vous ?

— Joan Graiss.

— Il y a longtemps que vous êtes secrétaire, ici ?

L'employée hésite.

— Quelque temps.

Dan se fâche. Il tord le poignet de la femme sans respect pour son sexe.

— Dites-moi franchement : quelle date sommes-nous ?

— Je n'en sais rien, pleurniche Joan Graiss.

— Vous vous foutez de moi ! gronde Mikel.

— Non. Nous vivons sans la moindre idée de l'époque où nous sommes, avoue la fille avec sincérité. Mais je vous assure, nous nous y adaptons très bien.

— Vous savez au moins ce qui se passe sur le reste de la Terre ?

— Non. Et je ne cherche pas à le savoir. Je m'en moque.

Le commandant, stupéfait, met ses poings sur les hanches.

— Vous l'entendez, Bob ! « Ils » ont complètement saboté le découpage du temps. Ils ont aboli le calendrier. Ils ont créé une race qui croit qu'elle ne vieillit pas ! Comment font-ils pour structurer leurs heures de travail et pour étaler leurs programmes dans l'avenir ? À quoi se réfèrent-ils, si les dates sont prosrites de tous les agendas ?

Bévan contemple la fille complètement effondrée sur son siège. Il hausse les épaules.

— Dan... Vous appelez ça des surhommes ? Et les gardes que nous avons gagnés de vitesse, au judo ? Ils semblaient plutôt manquer d'entraînement physique.

— Nous voyons une face de la médaille seulement. La mauvaise, constituée par des genres d'esclaves obéissants. Et puis l'autre, le summum, formée par les dirigeants. L'exploitation systématique du faible par le plus fort se poursuit de plus belle, avec même une grave accentuation. Un groupuscule gouverne la majorité.

— Ça n'explique pas pourquoi ils ont des hématies biconvexes, rappelle le médecin.

Mikel poursuit son idée.

— « Ils » ont mis longtemps pour parvenir à ce résultat. Mais ils y sont arrivés, après de nombreuses expériences. Ils ont abâtardi

l'homme. Peut-être celui-ci est-il dirigé par des machines, effectivement. La nouvelle race obéit, résignée, bridée, parce que toute réaction de liberté a été éteinte en elle, précautionneusement. Et voyez-vous, Bob, je vais plus loin. Ils ne nous ont pas réveillés en 2113, mais beaucoup plus tard, deux ou trois cents ans plus tard.

Cette perspective effraie Bévan.

— L'environnement aurait changé.

— Non. Les dirigeants l'ont voulu ainsi. On laisse dans la stagnation un peuple qu'on veut dominer. C'est une méthode trop connue pour que les hommes actuels ne l'emploient pas. Ils n'ont évolué qu'à la tête. La Terre traverse probablement une crise très grave dont nous n'avons qu'un pâle reflet, à Georjua, cité perdue dans l'Arctique.

— Bon, accepte le docteur. Vous imaginez une poignée d'hommes dominant les autres. Et, pour asseoir leur autorité, ils ont modifié la forme des hématies. C'est idiot.

— La modification des globules rouges et blancs du sang, rectifie Mikel, n'est que le terme d'une longue transformation biochimique de l'individu...

À ce moment, un certain remue-ménage se produit dans le couloir. Dan sursaute, bondit sur le fusil à rayons, braque l'arme. Il attend avec anxiété l'ouverture de la porte.

— Ils sont là ! dit une voix, à l'extérieur.

Puis un ordre gicle, impératif :

— Bévan... Mikel... Nous savons que vous êtes ici, avec Joan Graiss. Ouvrez. Sinon nous entrons de force.

Bob se dirige vers le mécanisme d'ouverture. Il se tourne vers son compagnon, navré.

— Ils sont plusieurs contre nous, solidement armés. Notre résistance serait inutile. Je pense que vous le comprenez.

Le commandant acquiesce en soupirant. Il jette son fusil sur le sol et dit, la rage au cœur :

— Ouvrez, Bob. Notre mort ne servirait à rien, en effet.

Une demi-douzaine de gardes, casqués et armés, protégés par des boucliers anti-r, font irruption dans le labo. Ils encerclent immédiatement les deux évadés.

Un officier s'adresse aux prisonniers :

— Vous avez tué trois policiers. Vous êtes passibles des tribunaux. Je crois que vous refusez l'intégration dans notre société. En vous tirant de l'hibernation, nos dirigeants prévoyaient des difficultés. Ils avaient raison.

Un garde s'affaire autour de l'employée.

— Joan Graiss, que vous ont fait ces individus ?

Épouvantée, la femme recule et se blottit dans un coin. Elle se mord les lèvres.

— Oh ! Il s'agit des hommes de 2013...

— Oui. Que vous ont-ils fait ? répète l'agent en uniforme.

— Ils savent que j'ai des hématies biconvexes. Ils ont examiné une goutte de mon sang au microscope.

— Hum ! tousse l'officier, sourcils froncé. C'est plus grave que je pensais. Nous devons absolument les isoler des autres.

Les gardes passent à nos amis des menottes magnétiques. Puis ils les emmènent jusqu'à un grand véhicule à chenilles stationné devant les labos de biologie.

L'engin prend alors le chemin du silo, dans la nuit glaciale fouettée par le blizzard.

CHAPITRE IV

Ils érigent un tribunal dans une salle du silo hâtivement aménagée.

Ils dressent une tribune avec trois fauteuils. Ils installent des bancs pour les jurés, à droite de l'estrade. En face, un box recevra les accusés.

Ils sont deux. Mikel et Bévan. Ce matin-là, trois jours après leur arrestation à Georgjua, ils sont conduits sous bonne escorte dans l'enceinte d'un palais de justice provisoire décoré aux couleurs américaines.

La profusion de lumières les éblouit. Ils clignent des yeux. Personne ne leur a dit qu'ils allaient être jugés mais quand ils pénètrent dans cette salle soigneusement imitée, ils comprennent que la parodie commence.

Ils savent qu'ils sont traduits devant des juges pour la forme. En réalité, les dirigeants actuels se frottent les mains de satisfaction car les intéressés leur ont fourni le moyen de se débarrasser d'eux d'une façon légale.

Qui pourra les contredire ?

Les gardes ôtent les menottes magnétiques aux prisonniers. Ceux-ci sont invités à s'asseoir dans le box et deux policiers armés les encadrent.

Mikel et Bévan estiment que leur jugement est bien expéditif. Il n'y a même pas eu enquête, ni le moindre interrogatoire. Possèdent-ils seulement un moyen de se défendre ?

Oui.

On leur a choisi un avocat d'office : Mark Roy. C'est un homme jeune, d'une trentaine d'années, sympathique, au visage clair, au regard expressif.

Il a vu ses clients cinq minutes dans leur cellule. Il leur a avoué qu'il ne pouvait rien pour eux mais qu'il les défendrait avec toute sa fougue.

Aujourd'hui, Roy affiche un visage grave. Il serre avec effusion la main de ses clients comme s'il prenait définitivement congé d'eux. En fait, ne les abandonne-t-il pas à leur triste sort ?

Est-ce sa faute si la loi est mal faite et ne permet pas de défendre les accusés ? Il n'est qu'un fonctionnaire de l'administration judiciaire, appointé au mois.

Le tribunal siège à huis clos. Exceptionnellement, l'assistance n'est pas admise dans l'enceinte. Les bancs réservés au public restent donc vides.

Cette séance revêt un caractère militaire. La haute cour prononcera sa sentence et celle-ci sera entérinée par les jurés. Il n'y aura pas appel.

C'est donc plutôt une cour martiale. La sanction suivra le jugement de quelques jours, même de quelques heures, et sera appliquée dans toute sa rigueur, sans circonstances atténuantes.

Six agents fédéraux, casqués et armés, s'alignent debout devant la tribune, figurant une garde d'honneur. Leurs tenues d'apparat rehaussent leur prestance. Ils rejettent la tête en arrière et demeurent d'une immobilité absolue.

Quand le juge et ses deux assesseurs entrent par la porte du fond, les six Fédés présentent les armes dans un garde-à-vous impeccable. Ils ont dû répéter leur rôle Jusqu'à la perfection.

Les trois magistrats de la cour, en combinaisons rouges, sans attribut particulier, s'assoient et déclarent la séance ouverte.

Il est assez surprenant de noter que sous la personnalité du juge se cache William Farwell. Ses deux assesseurs ne sont autres que ses collaborateurs, Cheker et Hoss.

En somme, un tribunal de guignols, bien décidé à se débarrasser des deux hommes venus du passé.

Debout, Cheker lit l'acte d'accusation. Ses yeux parcourent un papier qu'il tient à la main :

— Nous, juges de la Cour Suprême des États-Unis, province intégrante de la Grande Confédération américaine, déclarons les accusés ici présents coupables d'insubordination et de meurtre sur la personne de trois agents fédéraux dans l'exercice de leurs fonctions, plus tentative de violence et séquestration sur une employée des laboratoires de biologie, à Georjua (Alaska).

» Attendu que la loi punit tout criminel par préméditation,

» Attendu que les familles des victimes portent plainte et que les accusés ne bénéficient d'aucune circonstance atténuante,

» Exigeons la plus stricte rigueur dans l'application de la loi. »

L'accusation tombe déjà comme un couperet de guillotine par la voix grave de Cheker.

Celui-ci se rassoit. Il sait qu'il ne s'agit pas d'un tribunal ordinaire mais les accusés, ignorant à quelle époque ils sont, ne peuvent pas connaître les lois en vigueur. En conséquence, la cour peut très bien se substituer à l'avocat général sans que la séance perde pour autant son caractère cérémonial et solennel.

Farwell succède à son lieutenant. Son visage demeure hermétique, glacial. Il montre qu'il ne possède aucune sensibilité et qu'une vie humaine compte peu pour lui. L'essentiel est qu'il conserve ses privilèges, tout en restant dans la légalité.

Il offre un atout illusoire aux prévenus.

— Roy, vous avez la parole.

L'avocat de la défense, malgré son rôle figuratif et réduit à une simple diatribe, a consciencieusement préparé sa plaidoirie. Il parle avec hargne, conviction, et s'il continue sur ce ton amer, il risque tout simplement l'expulsion.

Il ne se rend pas compte qu'il critique sa propre société. Tourné vers les dix membres du jury, désignés hâtivement, il demande la clémence pour ses clients.

— Messieurs... Je fais appel à votre civisme, à votre bonté d'hommes de la Terre, à ces hommes dont vous avez toujours vanté les mérites. Vous les admiriez. Maintenant, les renieriez-vous ? Vous leur ressemblez tellement que vous êtes obligés d'avoir les mêmes sentiments qu'eux.

» Imaginez le contraire. Imaginez que quatre d'entre nous se réveillent un siècle plus tard, grâce à l'hibernation. Comment croyez-vous qu'ils raisonneraient ? En individus de leur époque. Or, c'est justement en individus de leur époque que nous avons à juger Bévan et Mikel. Pouvons-nous comparer le monde de 2013 avec celui où nous vivons ? Oh ! Certes, j'aurais beaucoup à dire. Je me tais, parce que je connais d'avance la réaction des dirigeants actuels. Ils étouffent toute liberté individuelle. Ils font une politique rétrograde, absurde. Ils... »

À la tribune, Farwell donne un grand coup de poing sur la table et vocifère, un index pointé vers l'avocat.

— Roy, êtes-vous des nôtres ou des leurs ? tranche-t-il sèchement.

— Je me pose la question, dit Mark avec courage.

— Eh bien ! tâchez de vous situer dans un camp ou dans l'autre, très rapidement, car chez nous, les traîtres sont punis avec une grande sévérité. Vous vous élevez tout simplement contre un pouvoir légal car vous êtes ici parce que vous avez été volontaire.

— D'accord, reconnaît Roy, faisant le procès d'une société qu'il n'approuve pas. Mais vous appelez volontariat une formule qui consiste à perdre tous ses droits si vous refusez de quitter Ulg.

— Roy ! insiste Farwell, furibond. Une dernière fois, je vous demande de limiter votre plaidoirie à l'affaire qui nous occupe. Je sais que nous ne sommes pas d'accord sur tous les points. Mais si vous jouez les perturbateurs, vous risquez de vous retrouver en cellule. Encore un grief contre la société et je vous fais expulser.

L'avocat devine que les gardes n'attendent qu'un ordre pour obéir. Aussi il rectifie sa ligne de tir. Il s'était laissé emporter par sa faconde, sa verve, et aussi par son irritation. Il était bon, utile, que les dirigeants sachent que la masse ne fait pas forcément bloc derrière eux, comme ils le pensent généralement.

Il désigne Bévan et Mikel, assis dans leur box, indifférents, résignés,

méprisants.

— Regardez ces hommes, messieurs. Ils ne se défendent même pas. Et de quoi les accuse-t-on ? D'avoir cherché à connaître la vérité. Oui, messieurs, la vérité. Car en arrivant du passé, ils ignorent que la Terre a profondément changé. Nous les laissons volontairement dans l'ignorance parce que nous avons honte de leur apprendre l'avenir. Nous les considérons comme des individus non engagés, parce qu'ils ont vécu dans un temps où l'homme dirigeait sa propre destinée. Ils croient. Ils imaginent et ils se trompent. Abusés, bafoués, ridiculisés, n'ont-ils pas droit à la vérité avant d'être condamnés ? Si, pour des raisons de principe, vous restez muet, monsieur le président, je puis moi-même informer les accusés...

Farwell fait un signe discret aux gardes. Ceux-ci comprennent immédiatement. Ils rompent leur immobilité et se jettent sur Mark Roy. Ils l'entraînent hors de la salle, malgré ses protestations.

— Un contestataire, apprend le président de séance, sarcastique. Il est navrant qu'une intelligence comme Roy compromette nos ambitions. Nous avons beaucoup mieux à faire que de régler le sort de deux hommes extraits du passé.

Il s'adresse aux jurés :

— Messieurs, excusez l'avocat. Il n'a pas l'habitude. Ses paroles dépassent sa pensée. Nous savons tous que Mark Roy est un fidèle défenseur des traditions.

Tous les membres du jury se mettent au garde-à-vous. Ils crient spontanément :

— Vive Ulg !

Les Fédéraux, revenus dans la salle d'audience, clament à leur tour :

— Vive Ulg !

Un long silence succède puis Farwell accélère les débats. Ceux-ci ne l'enthousiasment pas. Cheker et Hoss lui lancent un coup d'œil complice. Les deux assesseurs pensent qu'ils ont le vent en poupe. Leurs suggestions triomphent, malgré la ridicule exhibition de Roy.

Le juge se tourne vers les jurés.

— Messieurs, retirez-vous et délibérez. Nous attendons votre verdict.

Les dix membres du jury ne restent pas longtemps absents. Ils pénètrent de nouveau dans la salle d'audience, les visages graves, et leur président remet un papier à Farwell.

Celui-ci se lève. Toute l'assistance, c'est-à-dire les jurés, les gardes fédéraux et les accusés, restent debout.

— À la question : les accusés sont-ils coupables de meurtre ? lit le juge, nous répondons : oui. À la seconde question : bénéficient-ils de circonstances atténuantes ? Nous répondons : non. En conséquence, nous condamnons Bob Bévan et Dan Mikel à la prison perpétuelle.

Les accusés accueillent le verdict sans surprise. Ils s'attendaient à la

peine capitale, maximum, la condamnation à mort ayant été supprimée depuis bien longtemps.

Ils jettent au juge, le vrai responsable de ce verdict truqué, monté à l'avance, un regard glacial.

Farwell attend que les jurés soient sortis pour s'adresser aux prisonniers :

— Messieurs... La loi m'autorise à commuer votre peine. Comme... comme vos origines sont assez exceptionnelles, vous méritez certaines attentions, certains égards. Aussi n'irez-vous pas dans une geôle, ou dans un bagne, mais vous retournerez dans votre caisson d'hibernation pour une durée indéterminée.

Un rictus court sur ses lèvres et il ajoute :

— Vous voilà au moins préservés du déshonneur. Gardes, emmenez les condamnés !

La dernière séquence de cette tragi-comédie s'achève au plus grand soulagement de nos amis. Ceux-ci suivent leurs gardiens dans leur cellule, quelque part dans un coin du silo, à vingt mètres sous la glace.

— Ils ont bien arrangé les choses ! vitupère Mikel, vert de rage. Ils nous éliminent d'une façon élégante, quasi officielle, et presque avec des excuses. Quelle hypocrisie ! Tous ces fantoches me dégoûtent et si c'est ça la nouvelle société, je préfère m'hiberner.

— On ne nous demande pas notre avis, observe Bévan avec calme. Reconnaissons que nous avons tué trois hommes.

— À qui la faute ? s'emporte le commandant. Ils n'avaient qu'à nous traiter d'une autre façon quand ils nous ont tirés de notre léthargie. Nous avons fait cette expérience pour savoir comment serait le monde un siècle plus tard. Quelle déception !

Il tourne comme un fauve dans sa cellule. Il sait que de tambouriner sur la porte ne servirait à rien. Mais la perspective de ne plus revoir Véra l'afflige.

— J'aimais Véra, vous comprenez.

— Je vous comprends, Dan. Je me demande ce qu'ils vont faire de Tood et de sa fille. N'auraient-ils pas la bonté de nous recongeler ensemble ? Au fond, que nous vivions en 2113 ou au siècle suivant, que nous importe !

L'idée de Bévan n'est pas mauvaise. Mikel formulera une demande en ce sens auprès de Farwell. Peut-être s'attirera-t-il un refus mais la suggestion peut aussi séduire les dirigeants actuels. Ce volontariat, ce nouveau pacte avec le froid arrangerait leurs affaires.

Un détail le turlupine. Il se gratte le menton.

— Bob... Une nouvelle phase d'hibernation, succédant à la précédente, ne risque-t-elle pas d'engendrer des dégâts irréparables dans notre texture biologique ?

— Non. Pourquoi voulez-vous ? Vous avez bien vous-même subi

plusieurs séances de congélation sans dommage.

— Admettons ! soupire Mikel. Si Tood et Véra partagent notre sort, nous aurons sauvé les meubles. Mais si notre séparation est définitive...

Il jette un sombre regard à son compagnon. Celui-ci lui tape sur l'épaule.

— Dan... Vous ne regrettez pas votre escapade, à Georjua ? Je vous avais mis en garde. Notre condamnation est sévère pour les maigres informations que nous avons recueillies.

— J'ai tenté le coup. J'ai perdu, dit le commandant, fataliste. Je regrette seulement de vous avoir entraîné avec moi.

Les deux prisonniers sombrent lentement dans un noir pessimisme. Ils ne s'interrogent même pas sur leur avenir, en quelle année ils sortiront de leur seconde période d'hibernation.

Ils s'en moquent. Ils savent, en revanche, que la mentalité a terriblement changé depuis 2013.

Ils ont acquis une preuve. Les hommes doivent vivre avec leur époque. Sinon ils ne se comprennent plus.

*

* *

Sans montre, ils évaluent mal le temps. Comme un garde leur a apporté un repas, ils supputent qu'ils sont enfermés depuis une dizaine d'heures. Et comme ils ont sommeil, ils en déduisent qu'il fait nuit !

Le coulisement de la porte les réveille. Ils sursautent, pensent immédiatement qu'on vient les chercher pour les hiberner.

Leur étonnement grandit quand ils aperçoivent Mark Roy devant eux. De toute façon, ils font le rapprochement avec leur condamnation.

L'avocat leur tient un drôle de langage :

— Vous êtes libres.

Mikel sursaute, croyant avoir mal entendu.

— Vous plaisantez !

— Non. Dépêchez-vous avant que les gardes ne reprennent connaissance.

Bévan fronce le sourcil.

— À qui devons-nous cette clémence inattendue ?

— Il ne s'agit pas d'une remise de peine, apprend Roy. Je suis là pour vous faire évader.

— Hein ? bafouille Dan, subjugué. Vous prenez d'énormes risques.

— Je sais. Mais rassurez-vous. J'ai des complices et l'enquête de Farwell se soldera par un échec. Il ne saura jamais que c'est moi.

L'avocat pousse les prisonniers devant lui. Les trois hommes sortent de la cellule. Dans le couloir, deux gardes dorment, assis par terre, la

tête inclinée sur la poitrine, le fusil à rayons sur les genoux.

Instinctivement, Mikel se baisse pour ramasser une arme. Roy l'en empêche.

— Non, laissez ça ! Quand les gardes se réveilleront, ils ne se souviendront de rien. Or, si vous leur dérobez un fusil, ils trouveront la chose louche.

— Vous pensez à tout, Roy, glousse Dan. Mais notre fuite sera vite découverte. L'alerte donnée, notre escapade ne s'achèvera-t-elle pas comme la précédente ?

— Non. Parce que vous quitterez l'Alaska. Vous étiez bien pilote d'astronef ?

— En effet.

— Bon. Vous savez donc piloter un « ionobus ». Ces engins, qui peuvent à la rigueur se satelliser, n'ont guère changé depuis votre époque.

Les trois hommes traversent plusieurs couloirs. Mikel et Bévan se repèrent avec facilité dans les annexes du silo. Ils empruntent un itinéraire voisin de celui utilisé l'autre nuit par Dan, alors qu'il s'échappait pour la première fois.

Beaucoup d'hommes dorment, effondrés sur leurs sièges, comme s'ils étaient drogués. Sur la plate-forme supérieure, au poste de garde, pas un seul agent ne bouge. Ils paraissent figés.

— Paralysants ? suppose Mikel.

— Oui, acquiesce Roy. L'effet s'atténuera dans quelques minutes. C'est pourquoi il faut se dépêcher.

Ils endossent des combinaisons climatisées et ils ouvrent la lourde porte du silo.

Au-dehors règne une température de moins 20. En hâte, ils sautent dans un véhicule à chenilles et se dirigent vers l'aéroport, sur l'ordre de Roy.

Là encore, celui-ci a soigneusement préparé le terrain. Des complices ont paralysé le personnel de nuit et personne n'intercepte le véhicule au contrôle.

L'engin se dirige vers une sorte de long cigare pointé vers le ciel. Des ailes très courtes lui donnent une forme aérodynamique. Le sas, ouvert, accueille les fugitifs.

Mikel s'installe aux commandes de pilotage. Il vérifie très rapidement les instruments et constate que même les tableaux de bord n'ont pas changé depuis 2013.

Dans la cabine, on les attend : Tood et Véra. Les quatre amis se retrouvent avec un plaisir immense mais Mark Roy met un terme aux effusions.

— Je conçois que vous ne viviez pas les uns sans les autres. J'ai donc décidé de vous rassembler, pour le meilleur comme pour le pire.

Car j'aime autant vous prévenir. Vous allez vivre libres, mais dans des conditions très rudes. Vous trouverez votre planète bien bouleversée.

Une grande pâleur envahit le visage du professeur.

— Que s'est-il passé sur la Terre pendant notre hibernation ?

Roy paraît embarrassé. Il baisse les yeux.

— Vous le découvrirez vous-mêmes. Comme j'appartiens à la race de ceux qui ont décidé l'avenir de cette planète, je me sens en partie responsable. Aussi est-ce pour soulager ma conscience que je vous aide. Croyez bien, ce n'était pas cela que nous voulions, au départ.

— Cela ? répète Mikel, sourcil froncé. Cela quoi ?

— Vous verrez bien et vous comprendrez toute la tragédie. Je n'ai pas le courage de vous apprendre la vérité. Je suis sûr que vous me maudirez quand vous saurez.

Dan met les réacteurs en route. D'énormes flammes orangées giclent des tuyères. Le ionobus, dans quelques minutes, sera prêt au décollage.

L'avocat précise encore :

— Dirigez-vous sur New York. Là-bas, atterrissez sur l'aéroport international. Une équipe de mes amis vous attendra.

— Vous ne venez pas avec nous, Roy ? s'étonne Bévan.

— C'est impossible. Si je quittais mon poste, actuellement, Farwell ferait aussitôt le rapprochement avec votre évasion.

— Il s'en doutera, dit Dan avec un sourire. Au procès, vous élevez des critiques contre la société actuelle.

— Exact. Je suis en désaccord avec Farwell. Mais celui-ci n'aura aucune preuve de ma complicité dans votre évasion. Il vous fera sans doute rechercher. À New York, dans la zone 17, vous serez tranquilles.

Roy serre des mains.

— Bonne chance. Nous nous reverrons probablement. Et je pense que vous pardonnerez le mal que nous faisons à votre monde.

Ces paroles énigmatiques, lourdes de conséquences, laissent Tood et ses compagnons rêveurs.

Pressé par le temps, Mark Roy quitte le ionobus, rejoint le véhicule à chenilles et s'éloigne dans la nuit glaciale.

Par un hublot, Véra contemple les lumières de l'aéroport.

— Qu'a-t-il voulu dire ? murmure-t-elle.

— Je crois, dit Mikel, que le moment est mal choisi pour répondre à cette question.

Il se préoccupe du décollage. Le lourd engin, conçu pour deux cents passagers, s'arrache de sa plate-forme et grimpe sur une colonne de flammes.

Parvenu à la limite de la pesanteur, il bascule lentement sur son axe. Les sièges gyroscopiques suivent le mouvement.

Cent kilomètres plus bas, le désert de glace défile sous l'appareil.

Mais bientôt, très rapidement, un tout autre décor s'offre à la vue des fugitifs.

Un décor hallucinant.

*
* *

Les atomes de gaz, solidifiés, se sont cristallisés et forment une sorte d'anneau éblouissant. La vapeur d'eau a disparu de l'atmosphère et elle est retombée en glace sur le sol.

Ainsi, la Terre est recouverte d'une épaisse carapace glacée. Tout est figé, pétrifié. Les villes, encapuchonnées de givre, ressemblent à des paysages polaires. Les rivières gelées restent immobiles.

Tood et ses compagnons, après avoir survolé le Canada, découvrent les États-Unis sous un jour complètement nouveau, stupéfiant. Ils cherchent vainement des traces d'activité, en surface. Pas un train ne circule. Pas une automobile ne roule sur les routes. Pas un avion ne sillonne l'air.

La mort. La mort complète d'un monde brusquement arrêté. L'effroyable tragédie suffoque les rescapés de l'an 2013. Apparemment, Georjua est l'unique survivante du cataclysme.

Pourquoi ? Comment cela est-ce arrivé ?

L'œil rivé aux hublots, Tood et ses compagnons espèrent encore au miracle. Ils croient qu'en descendant plus au sud, les choses s'amélioreront.

Mais non. Partout, la même monotonie glacée étire sa gangue abominable. Les États-Unis, comme les autres pays, sont devenus une gigantesque toundra gelée. Pas la moindre parcelle n'est épargnée. La Terre entière est prisonnière du froid.

Mikel desserre enfin les dents. Il refuse l'horrible cauchemar.

— Dites donc ! s'exclame-t-il. Nous rêvons !

Tood ne s'illusionne pas. Il soupire :

— Non. Roy nous avait prévenus. Je comprends pourquoi il n'avait pas le courage de nous apprendre la vérité. Mais je ne m'attendais quand même pas...

— Qu'a-t-il pu se passer ? hoquette Bévan, très pâle.

Ils imaginent des hypothèses, toutes plus invraisemblables les unes que les autres. L'explication du professeur semble la plus plausible.

— Pendant notre léthargie, dans le silo de Georjua, un cataclysme sans précédent a frappé la planète. Un froid d'une intensité exceptionnelle a sévi.

Mikel désigne la luminosité solaire à travers les hublots.

— Le soleil est toujours là, chauffant le monde avec la même ardeur. Alors, comment le froid serait-il venu ?

— Je l'ignore, dit Tood. Mais il semble régner, en bas, des

températures encore plus basses qu'aux pôles. Les villes, les champs, les arbres, la nature sont ensevelis sous une gangue de glace. Pas un homme n'a dû résister à cet abaissement subi du thermomètre.

Véra ne dramatise pas la situation. Au contraire, elle entrevoit une possibilité d'adaptation. Car elle ne croit pas à la fin de l'humanité.

— Le froid ne s'est peut-être pas manifesté d'un seul coup. S'il est venu progressivement, l'intelligence des hommes a dû trouver la parade. Nos semblables sont peut-être tout simplement blottis dans des habitations souterraines. Les villes de surface n'existent plus. L'activité subsiste seulement sous la terre.

— Nous serons donc devenus des taupes ! compare Dan, les traits creusés. Eh bien ! à ce régime-là, je préfère encore l'hibernation.

Les yeux de Tood brillent. Son visage s'éclaire.

— Dan, vous apportez peut-être la solution. Devant l'imminence du danger, les hommes se sont hibernés en attendant que la situation redevienne normale.

Mikel détruit la suggestion du père de Véra. Il le fait hargneusement car il devine que la vie sera impossible sur une planète glacée.

— D'abord, est-ce que la situation redeviendra normale ? La Terre n'entre-t-elle pas dans un état climatique définitif ? Ensuite, combien seront-ils en vie suspendue ? Il n'y aura pas eu de la place pour tout le monde. Une hibernation collective, à l'échelle planétaire, se prépare longtemps à l'avance.

Ils demeurent un long moment silencieux, observant le monde figé au-dessous d'eux. Ils imaginent des milliards de victimes, brutalement saisies par le froid intense. Car, d'après les estimations de Tood, le thermomètre doit approcher moins 100, peut-être davantage, à la surface de la Terre. Il s'agit donc de températures incompatibles avec la vie humaine.

Pourtant, quelque chose choque, surprend. Bévan soliloque :

— Je ne comprends pas... Je ne comprends pas.

— Qu'est-ce que vous ne comprenez pas, Bob ? soupire Mikel.

— Georjua, miraculeusement épargnée, où la vie est encore possible. Comment l'explique-t-on ?

— Souvenez-vous, dit le professeur. Au moment de notre réveil, Hoss n'a pas répondu quand nous lui demandions si le monde avait changé. Il a simplement précisé que Georjua était « isolée » du reste de la Terre et que les hommes vivaient une époque trouble.

— Moi, je sais ! gronde le commandant, aigri. Ils ont fait les cons !

— Qui, « ils » ?

— Les savants. Ils ont attiré le froid par un truc de leur invention et ils n'ont pu éviter la catastrophe. J'ai toujours prévu que la science amènerait la fin de l'humanité.

— Vous êtes dur pour les savants ! estime le cryobiologiste. Et je

crois, Dan, que vos paroles dépassent votre pensée. En somme, vous défoulez votre rancœur, votre rage, votre déception, contre des irresponsables.

Mikel lève les bras au ciel.

— Vous croyez donc au phénomène naturel ? Dans ce cas, il aurait été prévu de longue date. Et les hommes auraient pris leurs dispositions.

Véra met ses compagnons d'accord.

— À New York, les amis de Roy nous apprendront peut-être la vérité. Car n'en doutez pas, Farwell, ou même Hoss, savent quelque chose. Ils ne disent rien parce qu'ils ont reçu des ordres.

— Des ordres de qui ? profère Dan, ulcéré. On nous cache la réalité comme si nous avions perdu tous nos droits. Jusqu'à preuve du contraire, nous vivons encore sur la Terre !

Il prend le relais du pilotage automatique et il dirige le ionobus vers l'Atlantique. Il survole le lac Michigan gelé et quand il atteint la côte est des États-Unis, il découvre une gigantesque étendue glacée.

Il s'effraie.

— Vous avez vu ! L'Atlantique est une banquise...

Cette situation n'étonne pas Tood.

— Tous les océans, toutes les mers du monde doivent être complètement gelés.

Dan s'estime heureux que le ionobus soit doté de moteurs-fusées. En conséquence, il peut traverser une atmosphère raréfiée. Car l'air se retrouve prisonnier dans des corpuscules de glace...

Le commandant détermine avec exactitude l'emplacement de l'aéroport international. Il amorce sa descente et réduit l'énergie des moteurs.

L'énorme appareil destiné à des vols hautement supersoniques glisse vers la terre par son propre poids. Seules ses rétrofusées équilibrent les effets de la pesanteur.

Il se présente à la verticale au-dessus de l'aéroport. Les détails deviennent nettement plus visibles et accroissent encore l'inquiétude de nos amis.

Les avions et les ionobus, sur les parkings, sont tous enrobés d'une gangue de glace. Il semble que le froid ait sévi brutalement et surpris l'activité.

Les passagers transformés en glaçons attendent un problématique embarquement. Le personnel est demeuré à son poste. Il a été pétrifié sur les lieux mêmes de son travail, dans les bureaux, sur le terrain, dans les véhicules.

Sur le parking extérieur, des milliers de voitures stationnent sous plusieurs centimètres de glace. D'autres sont immobilisées sur les autoroutes d'accès.

Bref, il semble que la Terre se soit brutalement arrêtée, en une fraction de seconde, sous l'effet d'un froid intense. Tout a été gelé instantanément, le décor comme les humains.

Le ionobus en provenance de Georjua se pose sur une aire d'accostage. Aussitôt les hublots se couvrent de givre et la rage de Mikel éclate de nouveau.

— Nous sommes collés ici ! gronde-t-il. Car n'en doutez pas. Nous ne pourrons plus repartir.

Comme le froid commence à pénétrer dans la cabine, malgré les parois isolantes, les quatre passagers s'habillent de combinaisons spatiales trouvées dans les armoires et destinées en principe à un sauvetage en haute altitude.

Ainsi équipés, ils peuvent affronter les températures les plus basses.

Avant que le froid ne bloque les mécanismes, Dan a ouvert le sas. Ils quittent tous les quatre le ionobus et débarquent avec émotion sur cette terre américaine qu'ils n'ont pas foulée depuis 2013.

Mais quelle différence à cette époque ! New York grouillait d'activité. Aujourd'hui, la cité ressemble à une ville morte engloutie sous la glace. Un pâle soleil éclaire un décor lugubre, polaire.

Véra serre soudain le bras de son fiancé.

— Regarde, Dan.

Elle tend la main devant elle. Là-bas, sur le parking d'une compagnie asiatique, quelque chose bouge et s'avance vers eux.

CHAPITRE V

L'engin est de conception inattendue. En tout cas, Tood et ses amis n'en ont jamais vu de semblable, ni en 2013 ni à Georjua depuis leur réveil.

On dirait un globe de verre, transparent, fragile. Il roule sur le sol comme une boule et il y a des hommes à l'intérieur, assis sur des sièges.

En principe, les passagers devraient se trouver une fois la tête en haut, une fois la tête en bas, au gré du roulement. En réalité, ils restent parfaitement à l'horizontale.

Cela n'est pas dû à des sièges gyroscopiques. Mais l'engin se compose de deux enveloppes qui glissent l'une contre l'autre. Seule l'enveloppe extérieure tourne et imprime le mouvement énergétique. La seconde demeure fixe.

La sphère s'oriente en tous sens et se moque des inégalités de terrain. D'ailleurs, ses performances ne s'arrêtent pas là. Elle peut voler.

Elle mesure quatre mètres de diamètre, peut-être davantage. Trois hommes occupent les sièges et ils sont vêtus de combinaisons spatiales.

Parvenue à proximité du ionobus récemment arrivé, la boule s'immobilise. Un panneau coulisse dans son enveloppe extérieure. Les trois passagers descendent et s'approchent de nos amis.

L'un d'eux se présente. Il parle par le truchement de l'émetteur-radio installé sur les scaphandres.

— Je m'appelle Joë Lorn. Roy m'a prévenu de votre arrivée.

Mikel ne tend pas la main, méfiant. Depuis sa condamnation, il ne porte guère dans son cœur les hommes de l'époque actuelle.

Il s'étonne :

— Comment faites-vous pour survivre, à New York ?

Lorn hoche la tête.

— Nous venons de Georjua, la seule oasis vivable sur la Terre.

— Toute la planète est gelée, hein ? grimace Dan.

— Oui. La glace recouvre le monde entier.

— Pourquoi Georjua est-elle épargnée ?

L'ami de Roy hésite. Il répond à moitié :

— Il le fallait.

— Vous voulez dire que c'était voulu ?

Lorn comprend qu'il a trop parlé. Il le regrette presque et suggère :

— Montez.

Il désigne la sphère, précisant :

— Un modèle de véhicule que vous ne connaissez pas. D'ailleurs, vous ignorez bien des choses et c'est beaucoup mieux ainsi.

— Vous trouvez ? riposte le commandant.

Il insiste :

— Puisque vous êtes notre ami, enfin, je le crois, dites-nous au moins en quelle année nous sommes.

— Vous le découvrirez vous-même si vous êtes perspicace. Au fond, le découpage du temps ne signifie rien. Il a été inventé par les hommes.

— Pardon. La Terre tourne sur elle-même en vingt-quatre heures. C'est la base du calendrier.

— Encore une idiotie, apprend Lorn, à laquelle nous devons nous habituer. L'heure est une pure invention.

Ils grimpent dans le véhicule sphérique, s'assoient sur des sièges moelleux. Des panneaux opaques obturent l'enveloppe extérieure et masquent la visibilité. Une lumière étrange jaillit des parois.

Ils ont la sensation que la boule s'élève dans l'espace. L'un des compagnons de Lorn se tient assis devant un clavier de commandes.

Bévan s'extasie :

— C'est bien la première fois depuis notre réveil que nous voyons quelque chose qui n'appartient pas à notre époque.

Il demande, évoquant Joan Graiss, la biologiste de Georjua :

— Vous avez des hématies biconvexes, Lorn ?

Celui-ci retient un frémissement. À travers le hublot de son casque, son visage s'anime, ses yeux s'éclairent.

— Tous les hommes possèdent désormais des hématies biconvexes.

— Comment expliquez-vous cela ?

— Il y a eu une grande révolution biologique à laquelle personne n'a échappé.

— Mutation collective ?

Joë hésite encore. Décidément, les questions l'embarrassent et il ne sait comment y échapper. Il prend une voix plus autoritaire :

— Vous sortez du passé et votre curiosité se comprend. Mais il existe certaines choses qu'il est préférable de passer sous silence. Nous sommes dans une situation extrêmement complexe et nous ne voudrions absolument pas que vous la compliquiez encore. C'est pourquoi nous vous avons amenés ici, dans la zone 17.

— La zone 17 ? répète Mikel.

— Elle correspond approximativement au nord-est des États-Unis. C'est une zone d'action future, et, pour le moment, vous y serez en sécurité.

— En sécurité contre qui ?

— Contre Farwell.

Dan s'en prend à ce personnage antipathique et il ne se gêne pas. Mais il aimerait bien savoir ce qui oppose Farwell et Roy.

Lorn répond vaguement :

— Des idées. Le plan, à son origine, satisfaisait tout le monde. Puis Farwell se laissa tenter et, dès lors, il s'opposa à Roy. À vrai dire, nous ignorons toujours quel clan l'emportera.

— Vous êtes des partisans de Roy ?

— Oui.

— De quel plan parlez-vous ?

Joë hausse les épaules. Il s'est encore aventuré trop loin. Il fait machine arrière.

— Ne posez plus de questions, Mikel.

— C'est un peu fort ! proteste celui-ci. Vous nous aidez ou vous nous combattez ?

— Nous vous aidons dans une certaine mesure. Mais il est vrai que certaines conceptions nous séparent et que nous n'avons aucun point commun.

— À cause de vos hématies biconvexes ?

— Oui, à cause de cela d'abord. Ensuite, parce que vous imaginez la Terre comme elle était en 2013.

— Oh ! siffle Dan. Je le conçois. Le monde a prodigieusement changé. Combien le froid a-t-il fait de victimes ? Des milliards ?

Plus timoré, Tood serre le bras de Mikel et le persuade :

— Ne vous emballez pas, Dan ! La colère est inutile. Nous sommes projetés dans une époque exceptionnelle, où il nous paraît impossible de s'adapter. Notre avenir dépend du bon vouloir de certains hommes. En tout cas, nous n'avons pas le choix.

Lorn soupire :

— Le professeur a raison. Vous surgissez dans une période très trouble et la faute ne vous en incombe pas.

— Alors, remarque doucement Bévan, pourquoi nous avez-vous tirés du sommeil si, justement, notre présence vous gêne ?

— Roy était bien partisan de prolonger votre hibernation. Mais Farwell en a décidé autrement.

— Il possède donc une grosse influence ?

— Assez. Roy a dû se soumettre, provisoirement. Mais il n'a pas renoncé.

Le médecin sourit, ironique.

— À notre hibernation ? Dans ce cas, notre condamnation devrait le réjouir.

— Il ne s'agit pas de ça, dit Lorn, haussant les épaules. Roy vous a fait évader pour lutter contre Farwell. Vous lui serez plus utiles vivants que congelés.

— Il veut que nous soyons ses complices.

— En quelque sorte. Je m'empresse de vous dire que vous avez intérêt à accepter. Seul Roy peut rendre à la Terre son visage d'antan.

Tood sursaute.

— Est-il possible de faire reculer le froid ?

— Sans doute, assure Lorn. Mais cela prendra du temps. Plus d'une génération. C'est pourquoi nous aurions mieux fait de ne jamais vous tirer de votre sommeil léthargique. Maintenant, il est trop tard. Vous êtes vivants. Vous savez la vérité. Enfin presque. La Terre est pétrifiée.

La sphère perd de l'altitude. Un écran montre une immense étendue glacée, désertique. On se croirait au pôle.

— Voici les environs de New York, explique Lorn. Vous saviez qu'en 2013, déjà, le gouvernement avait fait construire des abris antiatomiques, en pleine campagne.

Dan acquiesce :

— Oui. Alors ?

— Nous avons aménagé l'un d'eux. Vous y serez en parfaite sécurité.

Le véhicule atterrit sur un parking vide. Son enveloppe extérieure reprend sa transparence et un puissant dégivrage empêche la formation de la glace sur les parois.

Les passagers quittent leurs sièges. Ils se retrouvent au-dehors par un froid de moins 100, protégés heureusement par leurs combinaisons spatiales.

L'ascenseur conduisant au sas souterrain ne fonctionne évidemment pas, bloqué par le gel intense. Les hommes empruntent l'escalier de secours et s'enfoncent sous la terre.

Les lampes des casques suppléent la défaillance du circuit électrique.

Ils pénètrent dans l'abri. Le sas, remis en état par les soins de Lorn, les isole de l'affreuse température extérieure.

Dans le blockhaus, les thermomètres marquent 23°. L'abri antiatomique est équipé de tout le confort moderne, modèle 2013, et permet sans inconvénient un séjour prolongé. Un générateur fabrique un air entièrement dépollué.

Le premier, Mikel se débarrasse de sa combinaison spatiale. Il respire à pleins poumons et la perspective de vivre comme une taupe ne l'effraie plus. Il a l'habitude. D'ailleurs, quelle autre possibilité se présente à lui ?

Lorn prend congé.

— Nous devons regagner Georjua, explique-t-il. Sinon notre absence attirerait l'attention de Farwell.

Dan reste méfiant.

— Vous êtes sûr que les gardes fédéraux ne viendront pas jusque-là ?

— Non, puisque la région est classée en zone 17. Le programme ne prévoit pas l'occupation de cette zone avant longtemps. Vous savez, le

plan est un projet de longue haleine et nous le savions. Nous espérons simplement qu'il se déroulera selon notre conception à nous.

Lorn va se retirer lorsque Mikel le retient par le bras.

— Un instant. Quand Roy a été expulsé du tribunal, et avant la reprise de la séance, les jurés et les gardes fédéraux ont crié : « vive Ulg ! ». Qui est Ulg ?

Joë répond à côté de la question :

— Mon devoir est aussi de crier « vive Ulg ! ». Je le crie bien fort. Mais vous comprendrez que certains secrets ne doivent pas être divulgués. D'ailleurs, à quoi cela vous avancerait-il ? Il vaut mieux que vous restiez dans l'ignorance.

Il ajoute seulement :

— Ne bougez pas d'ici. Nous reprendrons un jour contact avec vous.

Il fait demi-tour et s'éloigne, suivi de ses compagnons. Le sas se referme derrière lui.

Les trois hommes remontent dans la sphère. Celle-ci décolle sans bruit, légère comme une bulle de savon, et bondit vers le nord, en direction de l'Alaska.

Partout, elle survole des territoires entièrement gelés.

*
* *

Ils passent les uns après les autres au radio-diagnostic médical. Un ordinateur leur dresse un bilan de santé. Ils subissent une auscultation très poussée, des tests, des analyses. Aussitôt, le résultat dépouillé s'inscrit sur une carte perforée.

Après examen de leurs quatre cartes, Bévan se montre satisfait.

— Nous sommes en pleine forme.

Il fait un rapprochement amusant, trahissant même un certain optimisme.

— Le froid conserve, c'est connu ! Et autour de nous, le frigo marche à moins 100.

Ils rient tous les quatre puis Tood redevient sérieux.

— Franchement, Bob, vous redoutiez quelque chose pour notre santé ?

— Je crois que, après les épreuves par où nous sommes passés, un bilan s'imposait. Nous voilà rassurés.

Mikel fouille l'abri antiatomique. Il remarque que rien n'a été négligé pour le confort des locataires et pour leur survie. D'énormes stocks de provisions permettent des années d'existence.

Le blockhaus, en outre, est doté d'installations techniques les plus modernes. Un circuit T.V. intérieur peut repasser une foule d'émissions anciennes, magnétoscopées. Une salle audio-visuelle est prévue pour l'écoute de la musique et une bibliothèque, abondamment

garnie, offre des milliers d'ouvrages.

Un petit central de télécommunications évite l'isolement et assure le contact avec l'extérieur.

Mikel s'assoit devant l'émetteur, manipule des boutons. Il paraît très préoccupé et Bévan l'observe avec indulgence.

— Vous voulez appeler Roy ?

Le commandant hausse les épaules. Il vérifie des cadrans gradués où sautent des aiguilles. Il s'attarde devant une lampe qui ne s'éclaire pas.

— L'antenne est gelée, marmonne-t-il. J'ai bien mis les dégivreurs en action mais je me demande si...

Il s'interrompt, pousse un cri de satisfaction. La minuscule ampoule rouge vient de s'allumer derrière son hublot de verre protecteur.

— Ça y est ! dit-il. L'antenne est dégelée.

Il tourne lentement des boutons, l'oreille braquée vers le haut-parleur. Au début, il n'entend rien. Puis un sifflement aigu déchire le tympan.

Il opère un réglage immédiat. La modulation devient grave et se transforme en un bourdonnement imperceptible.

— Le bazar est en état, apprend-il.

Il se penche sur le micro et lance un appel au monde :

— Ici l'abri antiatomique 14, à la périphérie de New York. S'il y a d'autres survivants, répondez.

Il guette vainement un son lointain, en provenance d'un autre continent. Il ne se décourage pas et répète :

— Ici abri antiatomique 14. New York. M'entendez-vous ?

Au bout de dix minutes, il renonce, déçu. Ses compagnons n'ont pas prononcé une seule parole pendant qu'il appelait avec fébrilité. Mais aucun d'eux n'était convaincu.

D'ailleurs, Tood lui-même n'a jamais eu d'illusion.

— Je comprends votre déception, Dan. Des températures aussi basses ne laissent aucune chance à l'humanité. Pour qu'il y ait des survivants, il faudrait que des hommes aient eu le temps de se réfugier dans des abris comme celui-ci. Or, nous avons constaté en survolant la planète, que le froid a brutalement saisi les Terriens, là où ils se trouvaient. Dans la rue, chez eux, dans leurs autos, à leur travail, partout où leur activité les appelait.

Mikel voûte les épaules. Il se refuse à croire au désastre.

— Vous voulez dire qu'il y a des milliards de morts ?

Il appelle encore, haletant, mais de moins en moins confiant :

— La Terre... M'entendez-vous ? Son regard s'illumine soudain.

— Nous n'y pensions pas. Mais il y a les équipes des stations orbitales et celles de la base internationale lunaire.

Il émet sur une autre fréquence, s'accrochant à un ultime espoir. Son message traverse l'espace.

— Allô !... Les satellites ? La Lune ?

Le même mutisme décevant persiste dans le haut-parleur. Finalement, excédé, Mikel repousse le micro.

— Ils ne répondent pas. Ils sont congelés, eux aussi.

— Vous voyez bien, Dan, dit doucement Tood. Nous sommes les seuls rescapés.

Le commandant sursaute, car son imagination galope. Il se forge toutes sortes d'hypothèses.

— Ceux de Georjua... Pourquoi ne répondent-ils pas, eux ?

Véra pose sa main sur l'épaule de son fiancé.

— Parce qu'ils ne le veulent pas. Parce qu'ils nous ignorent volontairement. Ou tout simplement parce qu'ils n'utilisent pas la même longueur d'ondes...

Mikel soupire :

— C'est idiot. Franchement idiot. Les hommes de Georjua devraient m'entendre.

— S'ils vous entendent, remarque Bévan, ce n'est pas tellement malin de votre part car ils sauront que nous sommes ici. Et ils viendront nous chercher.

Dan a conscience du danger. Il éteint rageusement l'émetteur.

— Vous croyez qu'ils nous trouveront ? Le médecin hoche la tête.

— Je n'en sais rien. En revanche, il serait intéressant de se livrer à une vérification.

— Laquelle ?

— Il y a d'autres abris antiatomiques à proximité du nôtre.

— Je comprends. Vous voulez que nous les visitons. Vous ne comptez quand même pas y découvrir des survivants !

— Certes pas, puisque vos appels-radio sont restés sans effet. Non. Mais il me plairait d'examiner un homme congelé.

Tout heureux de cette nouvelle activité, Mikel se prépare avec enthousiasme. Il n'aime guère rester les bras croisés et il accepte vivement l'offre de Bévan.

Naturellement, il ne s'agit pas d'une longue expédition. Tood et sa fille resteront ici, en contact radio permanent avec les deux explorateurs.

Ceux-ci s'équipent. Ils revêtent les combinaisons spatiales, indispensables pour affronter le terrible froid extérieur. Puis ils quittent l'abri, traversent le sas et se retrouvent au-dehors.

Ils sont obligés d'actionner le système de dégivrage installé sur le hublot de leur casque car une pellicule de glace se formerait.

Ils glissent sur le sol gelé et rétablissent maladroitement leur équilibre. La pesanteur reste identique à ce qu'elle était mais il semble aux deux hommes qu'ils évoluent dans un autre monde.

Une épaisse couche de glace recouvre la terre comme une carapace.

Un pâle soleil inonde l'horizon et dans ce décor polaire, Mikel et Bévan cheminent avec lenteur.

Ils ont repéré l'abri voisin et se dirigent vers la rampe d'accès aux souterrains. New York avait été entourée d'abris antiatomiques en prévision d'une guerre nucléaire.

Sur un parking, ils découvrent un homme dans sa voiture. Le malheureux est assis au volant, raide comme un bout de bois, littéralement gelé. Une mince pellicule de glace adhère à ses vêtements. Ses cils sont givrés abondamment.

Il a les yeux fixes et ressemble à une statue. Mikel essaie vainement d'ouvrir la portière du véhicule, coincée par le gel. Il renonce, grimace, et se détourne de l'affreux spectacle.

Suivi par Bob, il descend dans l'abri n° 15. Celui-ci est conçu sous le même modèle standard que son voisin.

Le sas est demeuré ouvert au moment de la catastrophe. Les deux hommes pénètrent donc sans difficulté dans les salles aménagées.

Comme le gouvernement ne voulait pas conserver des abris vides et inutilisés, certains ont été reconvertis en laboratoires par souci de rentabilité.

Aussi, Mikel et Bévan découvrent-ils des hommes et des femmes, à leurs postes de travail, assis ou début, mais tous figés, immobiles, raidis, paralysés.

La voix de Bob grésille dans les écouteurs de Dan.

— Ils ont été surpris par le froid. Donc, le cataclysme a sévi brutalement, sans laisser aux hommes le temps de se protéger. D'ailleurs, même s'ils en avaient eu le loisir, quelle parade auraient-ils opposée ?

— Ils se seraient retranchés dans les abris antiatomiques, remarque Mikel. Certains, au moins, auraient survécu. Ce froid persistant, d'où vient-il ?

Ils s'arrêtent devant une jeune laborantine en blouse blanche. Elle a été surprise pendant qu'elle marchait. Le froid l'a collée au plancher. Son visage ressemble à de la cire mais il garde toute sa pureté. Ses cheveux noirs poudrés de givre brillent sous la lumière des lampes.

L'électricité ne fonctionnant pas, Bévan et Mikel s'éclairent à l'aide de leurs lampes frontales. La glace forme partout un tapis sur les parois, sur les objets.

— On se croirait dans une crypte, compare le fiancé de Véra. Ou dans un immense congélateur. C'est macabre.

Les silhouettes figées des cadavres projettent des ombres sinistres sur le sol. Mikel reconnaît que l'expédition n'a rien d'attrayant.

Ils découvrent toute l'horreur de la Terre paralysée par le froid. Ils foulent une planète morte. Alors pourquoi une petite portion de l'Alaska échappe-t-elle au phénomène ?

— Bob, supplie Dan avec un frisson. Ne restons pas ici. Ça va me donner des cauchemars.

Le médecin s'attarde auprès de la laborantine immobile. Il la palpe. Le corps est dur comme de la pierre.

— Emmenons cette fille à l'abri 14.

— Vous ne voulez quand même pas la réchauffer !

— Je n'en demande pas tant. Mais j'essaierai. Qui sait s'il n'existe pas encore un souffle de vie dans cet organisme congelé ?

Mikel se baisse. Il attrape la laborantine par les pieds mais il est obligé de casser la glace pour la décoller du sol.

— Vous ne rigolez pas, Bob ? Vous croyez à la survie ?

— C'est possible. Pourtant, je ne m'illusionne guère. Comment un corps aurait-il résisté à des températures aussi basses ?

Ils reviennent à l'abri 14 avec la jeune fille pétrifiée, en la traînant sur la glace.

Ils vont alors découvrir quelque chose de stupéfiant.

*
* *

Allongée sur une couchette, la laborantine ressemble à un cadavre. Son teint pâle, ses yeux fixes, grand ouverts, donnent la conviction qu'elle est morte depuis longtemps.

Depuis combien de temps ?

Difficile à dire, et même pratiquement impossible. Pour le moment, tout un appareillage électrique la relie à un ordinateur. Tood et Bévan guettent vainement une pulsation cardiaque sur le graphique.

Un trait continu, rigide, prouve que le cœur ne bat plus. La respiration est aussi arrêtée. Le tracé électrique établit un diagnostic irréfutable.

Dans un coin, Dan hoche la tête.

— C'est cuit, hein ?

— Bah ! soupire le médecin, déçu.

— Elle ne reviendra pas à la vie puisqu'elle est morte.

Tood se penche sur un autre graphique, celui de l'électro-encéphalogramme. Il tressaille, la sueur aux tempes. Ses doigts fébriles se tendent vers le papier quadrillé.

— Regardez ! hoquette-t-il, livide.

Bévan, Mikel et Véra se précipitent, conscients que le savant vient de constater une anomalie. En fait, l'aiguille de l'électro-encéphalogramme oscille périodiquement et laisse sur le graphique une marque très légèrement ondulatoire, à peine perceptible.

Il faut beaucoup d'attention pour le remarquer. Mais le cryobiologiste est patient, obstiné. Et puis la vue de tous ces Terriens congelés comme de la viande de boucherie l'incite malgré tout à

espérer.

L'hibernation, forcée ou volontaire, n'est-ce pas son vice, sa spécialité, sa passion ? Il voudrait expliquer pourquoi les hommes sont raides comme des bouts de bois et comment le phénomène est arrivé.

— Le tracé..., balbutie-t-il.

Bob fronce les sourcils. Il avait attaché plus d'importance à l'auscultation qu'à l'examen du cerveau. Pour lui, la fille ne peut être que morte.

— Qu'en pensez-vous ? demande Tood, tourné vers le médecin.

— Incontestablement, une activité très faible subsiste dans l'encéphale, comme nous en rencontrons dans les cas comateux.

Dan observe la jeune fille immobile.

— Cela signifierait-il qu'elle est encore vivante ?

— La mort réelle n'intervient que lorsque le tracé encéphalographique est négatif, précise Bévan. Mais ne nous illusionnons pas. Le coma précède presque toujours la mort et rares sont ceux qui sortent de cet état léthargique, après arrêt des pulsations cardiaques.

— Elle a des chances ? insiste Mikel.

— Pratiquement pas. Mettons une chance sur dix mille.

— Le cerveau n'est pas lésé puisqu'il manifeste une activité, même légère, remarque Véra. L'arrêt des pulsations cardiaques ne signifie pas obligatoirement la mort. Bob, vous avez dû être confronté avec ce dilemme au cours de votre carrière.

— Oui, opine le docteur. Le tracé encéphalographique confirme alors si la vie persiste, ou pas. Mais personnellement, je n'ai jamais assisté à des résurrections.

— Vous voulez dire que la mort survient inévitablement dans les heures suivantes ?

— Oui. À moins, évidemment, que l'arrêt du pouls ne provienne d'une crise cardiaque et soit traité dans les secondes qui suivent, par massage ou par excitation électrique. Mais nous entrons là dans le chapitre d'une maladie bien délimitée.

Il tourne autour de la couchette.

— Cette jeune fille, dans l'état comateux où elle se trouve, ne pourra sans doute jamais revenir à la vie. Je le regrette profondément. Voilà six heures que nous l'avons ramenée et son corps ne se réchauffe toujours pas.

— Il faut peut-être davantage, estime Tood. En tout cas, il est dommage que l'abri ne comporte pas un caisson d'hibernation. Le réchauffement trop rapide de l'organisme n'est pas souhaitable.

Bévan constate que la pharmacie de l'abri antiatomique est bien approvisionnée. Il tire une seringue d'une trousse, adapte une aiguille stérile, casse une ampoule d'un produit anticoagulant à forte

concentration, et remplit la seringue.

Dan, observant le médecin, boche la tête.

— Vous avez un doute, Bob.

— Un doute sur quoi ?

— Sur la mort réelle de cette fille.

Le docteur hausse les épaules. Il donne un petit coup de poussoir à son instrument et le liquide gicle par la pointe de l'aiguille.

— Vous savez, compte tenu de mes capacités, je ne vois pas comment je m'y prendrais pour ramener à la vie cette personne plongée dans le coma. Il faudrait que la médecine ait beaucoup évolué depuis 2013 pour réaliser un tel exploit.

— Vous convenez que les progrès de la science peuvent changer les données du problème.

— J'en conviens, évidemment, dans la mesure du raisonnable. Mais si je m'en réfère à ce que j'ai vu, la science n'a pas progressé d'un pouce depuis 2013.

Il désigne les objets qui l'entourent.

— Regardez. Tout cela ne rappelle-t-il pas notre époque ? Même la pharmacie ne m'est pas étrangère. Certes, j'ai constaté l'apparition de nouveaux médicaments mais tous les anciens sont là également.

Mikel grimace.

— Nous ne sommes pas en 2113, hein ?

Bévan ne répond pas. Il s'approche de la couchette où repose le cadavre de la jeune fille, cherche la veine du coude et enfonce l'aiguille dans une chair qui se ramollit peu à peu.

L'anticoagulant se diffuse autour de la zone piquée. Bob attend quelques minutes de façon à ce que le médicament atteigne sa pleine efficacité, puis il plante de nouveau son aiguille dans la veine du coude.

Il aspire lentement avec la pompe et constate avec satisfaction que la seringue se remplit de sang noir. Il part ensuite vers le petit labo d'analyses annexé à la pharmacie.

Tood, qui ne quitte pas des yeux le tracé de l'électro-encéphalogramme, pousse soudain un cri. Bévan ne l'entend pas, car il s'est enfermé dans le labo.

Mais Mikel se précipite, conscient qu'il se passe quelque chose de grave, d'important.

Il rejoint Véra, aussi intriguée que lui.

— Eh bien ! professeur ?

Celui-ci désigne le graphique.

— L'ondulation a cessé. Le stylet ne trace plus qu'un trait continu.

— La fille est morte définitivement ?

— Oui, Dan. Nous l'avons réchauffée trop vite. Peut-être que si nous avions disposé d'un caisson d'hibernation...

Un autre cri, poussé par le médecin, l'interrompt. Bob fait une irruption spectaculaire auprès de ses amis.

Il est pâle et ses mains tremblent légèrement. Il cherche sa respiration, reprend haleine, et avoue, balbutiant d'émotion :

— Elle a des hématies biconcaves !

L'importance de cette révélation n'échappe pas à Véra, à son père et à Mikel. Tous trois sursautent, profondément troublés. Car si la jeune fille découverte dans l'abri 15 possède des globules rouges normaux, cela permet bien des hypothèses.

— Oui, vous avez bien entendu, insiste Bob. J'ai trouvé dans son sang des hématies biconcaves, donc analogues aux nôtres, alors qu'à Georjua, la laborantine avait des globules biconvexes. Cela signifie que deux races d'hommes se côtoient sur la Terre.

Tood réfléchit, sourcils froncés.

— J'ai une vague impression que la partie « congelée » de la planète possède des hommes aux hématies biconvexes et que, seuls, les « vivants » de Georjua ont des hématies biconvexes. C'est affolant !

— Rassurant, vous voulez dire, rectifie Dan. La majorité des Terriens n'auraient donc subi aucune modification biologique. Une infime partie seulement aurait muté. Car n'en doutons plus, il y a eu mutation de l'espèce.

Lancé dans son hypothèse, il ajoute :

— C'est pourquoi, probablement, des hommes ont décidé la ségrégation, et en congelant le reste de l'humanité, ils ont évité l'extension de la dégénérescence. Qui sait, si dans les labos de Georjua, ils ne cherchent pas un remède au mal ?

Le moment d'émotion passé, Bévan retrouve son calme. Son imagination l'emporte moins loin que Mikel. Il raisonne plus froidement.

— Une mutation est irréversible. Nous le savons. Le fait de congeler le reste de l'humanité n'apporte aux mutants qu'une solution provisoire, momentanée. En aucun cas elle ne résout le problème.

Il développe son idée.

— Qu'il y ait mutation, je n'en disconviens pas. Que les mutés se soient rassemblés en un groupuscule pour mieux se serrer les coudes, je l'admets aussi. Mais qu'ils cherchent à protéger le reste des hommes, je n'y crois plus. J'ai plutôt la conviction qu'ils dominent leurs semblables.

Véra apporte un peu de sagesse dans la conversation. Elle se place sur le point sentimental.

— Quel intérêt auraient les mutants en congelant la plus grande partie de la Terre ? Ils n'ont à leur disposition qu'une oasis : Georjua. Est-ce un avenir raisonnable ?

Tood ne sait pas trop quel parti prendre. Il est philosophe mais trop

de mystères subsistent pour que le problème soit éclairci aussi facilement.

La vérité paraît beaucoup plus compliquée.

— Il faudrait avant tout savoir, soupire le cryobiologiste, si tous les hommes des zones congelées possèdent des hématies biconcaves. C'est une opération que nous ne pouvons pas entreprendre. Et il faudrait savoir aussi si tous les « vivants » de Georjua ont des globules rouges biconvexes. Alors nous établirions un véritable rapport des forces. Les hypothèses nous entraînent bien loin.

— Enfin ! proteste Mikel. Il s'est passé quelque chose pendant que nous dormions sous la terre de l'Alaska. Nous retrouvons notre planète complètement pétrifiée, aux mains d'individus qui nous font prendre des vessies pour des lanternes. Parfaitement. Car ils nous font croire que nous sommes en 2113, date à laquelle l'équipe 3 devait nous sortir de l'hibernation.

Il est brusquement attiré par un écran de contrôle surmonté d'un clignoteur. L'image montre une sphère opaque survolant l'abri antiatomique.

— De la visite ! dit Dan. J'espère qu'il s'agit de Roy. Il avait promis que nous nous reverrions.

Nos amis assistent sur l'écran à l'atterrissage de l'engin. Celui-ci devient transparent, grâce à l'escamotage des panneaux protecteurs. Plusieurs hommes descendent et bien vite Mikel les reconnaît.

— Hoss et des gardes fédéraux !

CHAPITRE VI

La lampe rouge clignote, impérative, au-dessus de l'émetteur-radio. Prévenu, Mikel se précipite, hoche la tête et s'installe devant le poste.

Il tourne un gros bouton, opère le contact.

— Un appel extérieur, dit-il.

Derrière lui, Bévan reste inquiet. Trop d'événements se sont déroulés depuis quelques heures et ils ne peuvent qu'apporter des ennuis.

Une voix crache dans le haut-parleur.

— Ici, Mark Roy. C'est vous, Mikel ?

— Oui. Bonjour, Roy. Comment allez-vous ?

— Il ne s'agit pas de ça. Il y a plus urgent. Hoss et des Fédés sont partis pour la zone 17 car ils ont capté des appels en provenance de ce secteur.

Il est dommage que le visage de l'avocat ne s'inscrive pas sur un écran T.V. car il exprimerait sûrement la fureur. Et encore, il ignore des choses bien plus graves !

Mikel joue la carte de la sensibilité.

— Ne m'en voulez pas, Roy. J'ai essayé de contacter le reste de la Terre pour savoir s'il y avait des survivants.

— C'est idiot. Vous auriez dû comprendre...

— J'ai compris, tranche Dan sèchement. Nous sommes les seuls rescapés. La planète n'est qu'une effroyable boule glacée, sans vie.

— Je suis désolé. Mais Lorn vous a prévenu. Vos illusions sont ridicules. En tout cas, votre initiative a mis la puce à l'oreille chez Farwell. Il ignore si les appels étaient de vous mais il y a toutes les chances pour que Hoss lui confirme la nouvelle. Vous avez gaffé lourdement en signalant votre présence. Hoss a des ordres pour vous arrêter.

Mikel part d'un grand éclat de rire.

— Rassurez-vous, Roy. Hoss et ses Fédés sont entre nos mains. Nous les gardons comme otages.

Devant son émetteur, l'avocat s'arrache les cheveux. Il n'apprécie probablement pas les initiatives de ses bouillants « amis ».

Sa voix se durcit.

— Êtes-vous tombé sur la tête, Mikel ?

— Non. Je raisonne très bien.

— On ne le dirait pas. Vous vous fourrez dans de vilains draps alors que nous vous offrons une chance. Sans nouvelle de Hoss, Farwell le fera rechercher et enverra d'autres équipes dans la zone 17.

— Farwell tient tant que ça à Hoss ?

— Évidemment. C'est l'un de ses principaux collaborateurs, avec Pat Cheker. Comment a-t-il fait pour tomber entre vos mains ?

Dan rit encore.

— Excusez-moi, Roy, mais je crois que les hommes à hématies biconvexes ne sont pas très malins, ni méfiants ni rusés. Ils ont donné en plein dans le panneau. Nous leur avons ouvert le sas. Ils sont entrés. Seulement, je les ai bloqués dans la chambre « tampon », en manipulant les mécanismes. J'ai menacé de les laisser là jusqu'à l'asphyxie complète. Ils n'avaient que quelques heures d'oxygène dans la réserve de leurs scaphandres. Ils se sont complètement affolés et, devant leur impuissance, ils se sont rendus.

À Georjua, le partisan d'une autre politique que celle de Farwell pense que tout ça ne sert pas tellement ses ambitions. Il regrette presque d'avoir aidé ces Terriens de 2013. Mais n'a-t-il pas besoin d'eux ?

— Qu'avez-vous fait de Hoss et des Fédés ?

— Ils sont désarmés, consignés dans une pièce, surveillés. Hoss, particulièrement, est fou furieux. Il me couvre d'injures et menace que Farwell me fera payer cher ma rébellion. Comme si j'étais en rébellion contre quelqu'un ! Mon seul but est de comprendre ce qui s'est passé après 2013. Ambition légitime, non ?

— Mikel ! prévient sévèrement l'avocat. Vous mettez toujours les pieds dans le plat. Votre impulsion vous joue constamment des mauvais tours mais vous récidivez.

— Je croyais que vous combattiez Farwell, et Hoss par conséquent.

— C'est mon affaire. Vous n'avez pas à vous en mêler. Si vous devenez des amis gênants, je serai obligé de réviser mon attitude indulgente à votre égard.

— Hoss est un otage précieux, rappelle Dan. Auriez-vous préféré qu'il nous ramène sous bonne garde à Georjua ?

— Il s'agit de rattraper votre bêtise. Farwell ne sait pas exactement où vous êtes et il mettra un certain temps pour retrouver Hoss. Nous espérons que ce délai sera suffisant pour renverser la vapeur.

— Vous êtes décidés à passer à l'action ?

Roy met les choses au point.

— Il ne s'agit pas d'une action violente, Mikel, précise-t-il. Mais d'une action juridique. Farwell ne respecte pas les statuts du Plan et je réunis des preuves pour porter le dossier en haut lieu, à l'échelon supérieur. Farwell sait très bien que si je réussis, il sera limogé. Alors, il me combat par tous les moyens.

— Comment se fait-il qu'il ne se soit jamais débarrassé de vous ?

— Il ne le peut pas car il devrait rendre des comptes. Alors, il m'empêche de réunir les preuves nécessaires au dossier.

— Hum ! tousse Dan. Vous savez, vous intentez une sorte de procès

et cela risque de durer longtemps. C'est un joug entre deux influences. Les hommes d'antan réglaient leurs différends par la guerre.

— Cessez donc de vous référer au passé ! proteste Roy. Le passé est mort. Que les idées de Farwell, ou les miennes, l'emportent, cela ne changera pas grand-chose à votre monde dans l'immédiat.

Roy se présente presque maintenant comme un ennemi. Ce changement d'attitude déplaît à Mikel.

— Je vais vous dire une chose. Nous sommes convaincus que vous et Farwell êtes dans le même sac. Un groupuscule d'hommes nouveaux dirige la Terre. Car nous avons découvert que les « congelés » possèdent des hématies biconcaves, donc analogues aux nôtres. Cela signifie que, entre vous et nous, existe un fossé infranchissable.

Il coupe volontairement l'émission, se dresse de son siège et se tourne vers Bévan.

— Bob, nous n'avons pas d'amis. C'est faux, hypocrite. Chacune des deux parties en présence nous utilise pour influencer l'autre. Ne comptons que sur nous-mêmes.

Le médecin soupire. La situation enchevêtrée l'épouvante un peu car elle débouche sur le néant. Ils sont quatre vivants au milieu d'un monde condamné.

— Franchement, Dan, quelle chance nous reste-t-il ?

— La solution est à Georjua. Pas ici, dit Mikel avec force.

Il sait qu'une tâche démesurée l'attend. Secrètement, au fond de lui-même, son espoir s'éteint. La Terre restera aux mains des hommes aux hématies biconvexes. Peu importe qui l'emportera des deux tendances, celle de Farwell ou celle de Roy.

Alors, pourquoi tenterait-il une action désespérée ? Pourquoi n'attendrait-il pas sagement dans l'abri antiatomique 14 que d'autres règlent pour lui son avenir et celui de ses compagnons ?

*

* *

Hoss et les Fédés sont enfermés dans une chambre. Ils se morfondent. Mais ils ont la conviction que Farwell les tirera de là d'une façon ou d'une autre.

Et quand Mikel entre dans la « cellule », il est accueilli par des sourires ironiques. Pourtant, il pointe un pistolet à rayons sur ses ennemis.

Il gronde :

— Je pourrais vous descendre, si je le voulais.

Hoss ricane.

— Eh bien ! allez-y. Mais vous perdriez vos otages.

— Ne faites pas le malin, Hoss. Je suppose que si je vous interrogeais, vous ne répondriez à aucune de mes questions.

— Évidemment.

— Bon. Je n'insiste pas. Je trouverai la solution moi-même. En tout cas, ne comptez pas sur notre clémence. Nous n'avons pas besoin de tribunal pour condamner les gens !

— Qu'espérez-vous ? Ma disparition inquiète déjà Farwell et il enverra des patrouilles.

Dan hausse les épaules, méprisant.

— Si Farwell tente quelque chose contre nous, il ne vous retrouvera pas vivant, Hoss. Il faut vous mettre ça dans le crâne.

— Vous comptez sur Roy ? glisse le pseudo-chef de l'équipe 3.

— Je ne compte sur personne, dit le commandant, ne dévoilant pas ses batteries.

Il menace l'un des gardes fédéraux, au hasard.

— Toi..., viens avec moi.

Le Fédé obéit, l'œil fixé sur le pistolet à rayons. La peur se lit dans son regard et il comprend que les hommes du passé sont prêts à tout pour sauvegarder leur liberté.

Il suit Mikel. Celui-ci l'oblige à revêtir un scaphandre et les deux hommes quittent l'abri antiatomique. Ils se dirigent vers le véhicule sphérique, posé sur le vaste parking vide de l'abri 14. Lorn et ses amis ont déblayé un large espace devant le blockhaus, de façon à donner l'illusion du vide.

Quand Dan et le Fédé reviennent, un peu plus tard, Bévan fronce les sourcils, intrigué par la manœuvre de son camarade.

— Que mijotez-vous, commandant ?

— Oh ! J'en ai marre de rester cloîtré ici, alors qu'il y a tant à faire. Je suppose, Bob, que l'inaction vous pèse, à vous aussi.

Le docteur acquiesce.

— Oui. Mais qu'espérez-vous ?

— Tood et Véra resteront là et surveilleront les prisonniers pendant que nous irons à Georjua.

Bévan sursaute.

— À Georjua ! Vous êtes fou. Nous serons arrêtés immédiatement.

Dan a son plan. Il sourit, énigmatique. Il reconduit le garde dans sa cellule et, quand il revient, il tient deux uniformes sous le bras.

Il en tend un au médecin.

— Mettez ça, Bob.

— C'est une combinaison de garde fédéral.

— Oui. Ça vous gêne ?

— Non. Mais c'est voyant.

— Justement. Nous passerons mieux inaperçus.

Ils s'équipent et, par-dessus les uniformes pris aux Fédés, ils endossent un scaphandre spatial.

Tood et Véra s'inquiètent. Mikel essaie de les rassurer et explique

qu'ils ne craignent rien tant que Hoss demeurera leur otage.

Il ajoute :

— Je vous confie les prisonniers. C'est très important.

— Ne vous en faites pas, Dan, dit Tood brandissant une arme. Ils ne s'évaderont pas.

Véra embrasse son fiancé, puis Bévan et le commandant quittent définitivement l'abri antiatomique 14. Ils ne savent pas quand ils reviendront mais ils promettent de donner de leurs nouvelles par radio.

Ils montent dans le véhicule sphérique. Mikel s'installe aux commandes et manipule divers boutons sur un clavier. L'engin vibre doucement et s'élève dans les airs.

— Vous savez piloter ça ? s'étonne le docteur.

— Que pensiez-vous que j'étais venu faire ici, avec un Fédé ? Je l'ai contraint à me montrer le fonctionnement de l'appareil. Au fond, le maniement est facile. Il s'agit d'un peu d'expérience.

Par sécurité, Dan obture la grande coupole de verre et un voile opaque intercepte le jour. Simultanément, une lumière artificielle tombe des parois et baigne la cabine.

Un écran s'allume.

— Regardez la Terre, Bob, soupire Mikel. C'est une effroyable boule invivable, semblable à Saturne ou à Uranus.

Ils survolent maintenant New York. Les gratte-ciel, les avenues, les autoroutes sont recouvertes d'une épaisse couche de glace et donnent une image de cauchemar. Partout, les gens pétrifiés ressemblent à des statues.

Il faut beaucoup d'imagination pour retrouver le New York de l'an 2013, celui qui saluait le futur exploit de Tood et de ses compagnons, dans le stadium souterrain.

En ce temps-là, un soleil généreux brillait sur la ville. Des lumières illuminaient les magasins. Une foule compacte grouillait dans les rues. Bref, la grande cité vivait.

Désormais, la statue de la Liberté dresse son flambeau légendaire au bord d'un océan gelé. On pourrait traverser l'Atlantique en traîneau et gagner l'Europe.

Sur les autres continents doit régner la même température effroyable. Le froid intense n'a pas seulement figé l'eau mais il a aussi pétrifié la végétation, tué les animaux, gros et petits, anéanti toute trace de vie biologique.

— Quelle désolation ! se lamente Bévan. Est-ce possible ?

— Hélas ! confirme Dan. Nous ne rêvons pas.

Il réduit son altitude et se dirige vers la périphérie nord de la ville. Malgré le changement radical de décor, il se repère facilement.

Il se pose sur la plate-forme d'accès du stadium géant souterrain.

Deux héli-taxis sont immobilisés dans leur gangue de glace et du parking aérien, on domine la cité, figée dans un froid mortel.

Un silence impressionnant monte des rues. New York ressemble à une maquette, à un paysage en carton-pâte.

Soudain, Dan tend la main vers le ciel.

— Bob, vous avez vu ?

Le docteur écarquille les yeux.

— Quoi donc ?

— Là-bas, au-dessus du gratte-ciel le plus haut... Regardez donc cet hélibus, bourré de passagers...

— Je vois, maintenant. C'est fantastique ! L'hélibus est suspendu en l'air comme si une force le retenait, halète Bévan, stupéfait.

Il ne s'explique guère le phénomène mais il pense que tous les véhicules volant, au moment de la catastrophe, se sont également immobilisés dans le ciel, alors qu'ils auraient dû s'écraser.

Mikel essaie de comprendre.

— Le froid est arrivé d'un coup, en une fraction de seconde, mais, en même temps, un champ de force paralysait l'activité.

— La pesanteur subsiste, constate le docteur en sautant sur place.

— La pesanteur, oui. N'empêche, l'hélibus reste figé en vol, soutenu par une force invisible. Cela exclut l'hypothèse d'un cataclysme naturel.

— Vous voulez dire que les hommes à hématies biconvexes ont transformé la Terre en un immense désert polaire ! Pourquoi ?

— Il faudra bien trouver une explication, gronde Dan. En tout cas, j'espère avoir une réponse au moins à une question. Venez, Bob.

Il entraîne son ami dans le stade. La panne d'électricité consécutive au phénomène plonge les souterrains dans l'obscurité. Les lampes frontales des deux hommes débusquent de la nuit des gradins vides.

Il n'y a personne dans le stade et celui-ci n'en paraît que plus démesuré. Il rappelle à Bévan et à Mikel des souvenirs précis.

Combien d'années se sont écoulées depuis la mémorable soirée où Tood et ses compagnons, présentés à la presse, déclenchaient un triomphe ?

Mais si Dan, en particulier, tient à revoir le stade, ce n'est pas seulement par nostalgie. Il espère enfin élucider une énigme.

Il se perd dans les gradins recouverts de glace. Il se faufille jusqu'à la tribune et braque sa lampe sur le mur du fond. Là, il découvre quelque chose d'extraordinaire.

D'habitude, en temps normal, un gigantesque chronomètre marque les secondes en chiffres flamboyants. Un compteur totalise les minutes, les heures et transcrit automatiquement le jour et la date.

Or, le compteur est arrêté sur le 12 mai 2024, 14 h 48 et 17

secondes !

— Bob ! Bob ! crie Mikel, ému.

Le docteur rejoint son ami et, à son tour, découvre la vérité. 12 mai 2024, date fatidique dans l'histoire de la Terre.

Il s'est passé ce jour-là une catastrophe sans précédent. Des milliards d'hommes se sont brusquement figés. Le froid est arrivé, transformant la planète en monde polaire.

2024 ! Donc, onze ans seulement après le début de l'expérience sur l'hibernation prolongée, à Georjua.

Cette constatation amène des doutes et épaissit le mystère.

— En onze ans, déduit Mikel, la science n'a pu trouver le moyen de congeler toute la planète. Et, pourtant, c'est bien ce qui est arrivé.

Bévan hoche la tête.

— Qui diable a pétrifié la Terre ?

— Pas les Terriens, Bob, affirme Dan. Mais des créatures qui leur ressemblent.

— Vous parlez des hommes aux hématies biconvexes ?

— Oui. Il n'y aurait donc pas eu mutation. Et c'est pour ça, aussi, que Hoss ne tenait pas du tout à nous dire la date exacte de notre réveil.

Le médecin réfléchit. Les choses paraissent se simplifier mais des points noirs subsistent.

— Rien ne prouve, malgré ce calendrier stoppé au 12 mai 2024, que d'autres hommes ne nous aient pas tirés cent ans plus tard de notre hibernation.

— En somme, vous vous croyez bien en 2113 ?

— Je n'affirme rien, rectifie Bévan. Mais nous sommes probablement bien au-delà de 2024. Peut-être en 2075 ou en 2090.

— Pourquoi pas en 2300 ! grimace Dan.

— Pourquoi pas, en effet. Rien ne l'empêche car, dès lors que la Terre est congelée, rien n'autorise à penser qu'elle est congelée depuis des siècles.

— En tout cas, résume Mikel, soucieux, ces hommes à hématies biconvexes viennent d'ailleurs alors qu'ils tentent de nous faire croire qu'ils sont des Terriens issus d'une mutation biologique.

Si des hypothèses semblent plus claires, plus raisonnables, la situation, en revanche, reste très noire. Un fort pessimisme atteint nos deux amis.

— Si nous prévenions Toood ? suggère le médecin.

— Non, dit le commandant. Il a le temps de savoir la vérité. Mais j'étais sûr que, en venant au stadium souterrain, nous lèverions au moins une équivoque.

Effondrés par la réalité, conscients que la planète est aux mains de créatures étrangères, ils remontent à l'extérieur. Ils jettent des regards

désolés sur la ville morte, ensevelie sous la glace.

Ils observent encore l'hélibus suspendu à un fil invisible.

— Pourtant, résume Bévan, s'ils voulaient notre mort, les appareils en vol se seraient écrasés au sol le 12 mai 2024 à 14 h 48.

— Techniquement, dit Mikel, il était peut-être impossible qu'ils s'écrasent, par suite de la nécessité des champs de force. Mais nous aimerions bien savoir depuis quand la Terre est ainsi figée et surtout s'il s'agit d'une situation définitive.

— Les Terriens ne sont plus maîtres de leur destin, remarque Bob sombrement. Pourquoi voudriez-vous que la situation change ?

— Parce que Farwell et sa bande ont une idée dans la tête et que le fait de conquérir une planète entièrement glacée est idiot.

Ils reviennent à la sphère, posée sur la plate-forme extérieure, montent dans le véhicule. Mikel désigne les claviers de commandes.

— Voilà pourquoi ce type d'engin n'a jamais été de conception terrestre.

Il admire encore New York à travers les panneaux transparents et soupire :

— Pourtant, ils nous ressemblent comme deux gouttes d'eau et s'ils n'avaient pas des hématies biconvexes, mais des biconcaves, nous n'aurions jamais découvert leur origine.

Il s'assied, manipule des boutons et la sphère décolle sans bruit. Elle survole un moment la cité morte, puis poursuit sa route vers le nord-ouest.

Le Canada n'est qu'un gigantesque champ de glace. Si l'on découvre toujours les contours de la baie de Hudson, en revanche, il est impossible de différencier l'eau de la baie et les terres. Tout est gelé uniformément.

Ottawa, Winnipeg, Edmonton et des villes plus au nord, comme Fort Liard et Dawson, croulent sous une carapace glacée. Il paraît impossible que la vie subsiste sous des températures aussi basses. La Terre est bel et bien une planète à jamais perdue pour les hommes.

Fairbanks aussi, est figée. Un train qui relie la capitale de l'Alaska à la côte sud est actuellement immobilisé dans la toundra. Les passagers rivés à leurs sièges se conserveront indéfiniment, pendant des siècles. Et, pendant des siècles, l'image de ce train restera la même.

D'un coup, sans transition, la sphère franchit les frontières de l'oasis. À côté du reste, Georjua est un paradis, un bout de territoire épargné miraculeusement. La température encore supportable contraint seulement les hommes à se vêtir chaudement.

Dan se pose la question :

— Ils ont débarqué à Georjua, c'est certain. Pourquoi là et pas ailleurs ?

— À cause de nous ou d'une coïncidence, dit Bob.

— À cause de nous ?

— Je crois. Ils savaient que nous étions hibernés. Ils nous ont tirés de la léthargie pour savoir si nous reconnaissons notre environnement. Souvenez-vous de notre première visite en ville.

— Et Roy, qu'espère-t-il en nous soustrayant à Farwell ?

Bévan hausse les épaules. Il n'est pas dans les confidences de Roy, ni encore moins dans celles de Farwell. Logiquement, sa sympathie irait plus au premier qu'au second mais il s'agit d'une impression probablement faussée. L'un comme l'autre, avec des moyens différents, aspire aux mêmes buts.

Le commandant guide le sphéroïde vers le silo. Il porte son attention aux manœuvres d'atterrissage et il se pose sur l'aéroport en pleine activité.

Tout le personnel possède certainement des hématies biconvexes et il ne s'intéresse guère à l'arrivée de Bévan et de Mikel. Ceux-ci, habillés en Fédés, ne suscitent aucune curiosité.

Évidemment, qui pourrait se douter de la supercherie ?

Nos deux amis profitent donc de leurs uniformes. Ils sautent dans un véhicule à chenilles, type carrément terrestre, et sortent de l'aéroport. Au contrôle, les gardes les laissent passer avec même un petit signe d'intelligence.

Dan pouffe de rire.

— Ils nous prennent pour deux des leurs !

Il conduit le véhicule à chenilles jusqu'au parking proche du silo. Puis les deux hommes gagnent le sas. Ils sont épiés de l'intérieur par des yeux méfiants mais leurs uniformes de Fédés leur ouvrent la porte.

Ils accèdent au silo et ils se dirigent avec facilité. Ils ont navigué dans le secteur pendant de longues journées, alors qu'ils préparaient l'expérience d'hibernation.

Ils connaissent donc le plan du silo et tous ses recoins. Ils constatent que de nouvelles chambres frigorifiques ont été aménagées depuis 2013.

Profitant d'une heure où le personnel – d'ailleurs réduit – est au réfectoire, ils pénètrent dans la zone des nouvelles chambres.

Ils regardent à travers des hublots et découvrent des dizaines d'hommes et de femmes, allongés sur des couchettes, sans doute plongés en vie suspendue.

Ces gens ne bougent pas. Immobiles, raides, ils attendent que quelqu'un vienne les délivrer de leur état léthargique. Leur température rectale ne dépasse probablement pas 20°.

Il existe ainsi plusieurs chambres pleines d'hibernés. Dan se demande s'il ne s'agit pas de créatures à hématies biconvexes, en attente d'être décongelées.

— On dirait une morgue, remarque Bévan avec une grimace.

— Non. C'est plutôt une « réserve », dans laquelle *ils* puisent au fur et à mesure de leurs besoins.

— *Ils* arriveraient donc hibernés de leur planète ?

— Probable.

Soudain, Mikel étouffe un cri. L'œil rivé à l'un des hublots, il observe l'intérieur d'une chambre froide, s'attarde sur un homme endormi et hoquète :

— Bob ! Est-ce que la ressemblance n'est pas frappante ? Regardez donc.

Le médecin scrute à son tour l'intérieur du frigo avec plus d'attention. Il se concentre sur une couchette.

— Vous parlez de l'homme au troisième rang ?

Les lèvres de Mikel se pincent.

— Oui.

— On dirait John Zimmer. Enfin, il lui ressemble étonnamment.

Excité, Dan serre les poings. Son regard devient bouleversant.

— Si c'était lui ?

CHAPITRE VII

Non seulement ils ont reconnu Zimmer mais aussi ses assistants. Ils étaient tous présents le 9 février 2013.

Une grande émotion remue Bévan et Mikel. Un passé vieux seulement de onze ans ressurgit dans leur mémoire.

Onze ans !

Autant dire rien du tout. Une paille. Mais le médecin demeure fidèle à son idée. Il insiste.

— Zimmer et les autres sont peut-être congelés depuis des dizaines d'années.

Dan prend le taureau par les cornes. Il ne voudrait pas laisser passer une aussi belle occasion. C'est le moment ou jamais de montrer de quoi il est capable.

Un plan germe dans sa tête. Il imagine déjà les centaines d'hibernés, revenus à la vie et rangés à ses côtés. Ce nombre représente une force considérable.

Il explique son plan à Bévan. Celui-ci hoche la tête et prend conscience que Dan s'illusionne. Mais il ne le contrarie pas et lui laisse sa chance. D'ailleurs, il faut bien qu'ils tentent quelque chose car à quoi cela servirait d'avoir pénétré dans le silo ?

Ils se glissent vers le réfectoire. Le personnel – en tout une demi-douzaine de personnes – attablé, ne se doute guère d'une présence ennemie dans les lieux.

Dan et Bob, pistolet à rayons au poing, surgissent brusquement, semant la panique, la consternation. Le personnel ne résiste pas, lève les mains et obéit. Il n'a pas le choix.

Le commandant boucle les prisonniers dans une pièce. Puis il se dirige vers le poste de garde, à l'entrée. Il recommence la même scène et l'effet de surprise lui assure une facile victoire. Les Fédés croyaient avoir affaire à des collègues.

Ils n'en reviennent pas. Médusés, ils observent ces deux hommes avec des yeux soupçonneux, sans deviner de qui il s'agit. D'ailleurs, l'image de ces personnages falots, hibernés depuis 2013, a quitté leur esprit. Ils songent davantage à la grande entreprise des Ulgs, au fantastique programme élaboré par le cerveau.

Dans leur vie, le projet amène de grandes perturbations. Mais on leur a rabâché que c'était nécessaire, qu'il n'y avait pas d'autre alternative. Le cerveau a jugé bon de changer radicalement toutes les méthodes en vigueur. Et il juge à la place des Ulgs.

Les Fédés rejoignent le personnel du silo dans une cellule. Ils

acceptent passivement leur sort parce que, depuis leur naissance, ils sont habitués à ce que quelqu'un d'autre réfléchisse, pense, décide à leur place. Pratiquement, toute initiative personnelle est étouffée.

Or, depuis leur arrivée sur la Terre, une nouvelle vie commence. Ils ignorent si elle sera meilleure mais ils sont sûrs qu'ils participent à une formidable révolution.

Ils vivent une expérience fantastique. Progressivement, ils s'intègrent à l'humanité terrestre. Qu'importe quelle tendance l'emportera, celle de Roy ou celle de Farwell. De toute façon, elles se ressemblent. Seul un détail d'exécution les oppose.

En désespoir de cause, le cerveau tranchera. Il étudie actuellement les deux possibilités, chacune des parties faisant valoir ses arguments.

Farwell semble avoir pris une longueur d'avance sur Roy. Est-ce à dire que le premier triomphera ?

Les Fédés, eux, obéissent aux chefs. Ils ne prennent pas parti. Alors, ils se désintéressent un peu du duel entre Farwell et Roy. Mais ils savent que, désormais, ils ne vivront jamais plus comme avant.

Maîtres du silo, Bévan et Mikel s'accordent quelques minutes de réflexion. Ils ne voudraient pas tout gâcher par des actions intempestives, vouées à l'échec. La victoire d'un moment ne doit pas les griser.

Ils ont bloqué toutes les issues, vérifié les fermetures des portes. Ils s'attendent à une riposte de la part des hommes aux hématies biconvexes. Ils ignorent comment elle viendra et, dans ce doute, Dan se montre prudent.

— Ont-ils des moyens ?

— Les moyens de quoi ?

— De nous déloger. En tout cas, ils peuvent refroidir les environs du silo, comme ils ont refroidi la Terre. Nous n'aurions que la ressource des combinaisons spatiales. C'est maigre comme refuge.

— Vous pensez que le froid pénétrera dans le silo ?

— Oui. Il bloquera les mécanismes de ventilation, d'éclairage, de chaufferie. À l'abri 14, c'est différent. Lorn a opéré certaines modifications. Ici, nous n'avons plus le temps.

La déception s'inscrit sur le visage de Bob.

— Alors, votre plan est irréalisable ?

— Non, parce que nous avons Hoss en otage. Et Farwell ne s'attaquera pas à nous tant que nous détiendrons son collaborateur.

Mikel s'installe devant le poste de télécommunications du silo. Il s'accorde sur une certaine longueur d'ondes et appelle l'abri 14, dans la grande banlieue de New York.

Il obtient le contact avec Tood. Il apprend à celui-ci que le 12 mai 2024, à 14 h 48, toute activité a cessé d'un seul coup sur la Terre, sur les satellites artificiels et sur la base lunaire. Des humanoïdes venus

d'une autre galaxie congelaient littéralement notre planète, disposant d'énormes moyens techniques.

Si Tood et Véra sont frappés de stupeur en apprenant la nouvelle, ils supportent encore d'autres surprises. En effet, Mikel leur dit que John Zimmer a été retrouvé dans une chambre froide.

Le cryobiologiste n'en croit pas ses oreilles.

— Est-ce possible, Dan ?

— Oui. Ses assistants sont là aussi, parfaitement conservés, ainsi que des centaines d'autres personnes. Je pense que tous les habitants de Georjua ont été hibernés, donc environ quinze cents hommes ou femmes.

La découverte ouvre un horizon ahurissant. Il faudrait admettre que les habitants actuels de Georjua ne sont pas les vrais habitants, mais des individus de substitution.

— Professeur, halète Mikel. Nous n'avons pas le temps d'épiloguer. Je voudrais ranimer tout ce monde et je vous demande comment procéder.

— Oh ! C'est simple, Dan. Vous stoppez le mécanisme de congélation et vous transportez les hibernés dans la chambre 19. Vous attendez que leur température rectale remonte. Vous contrôlez leur pouls, leur respiration, leur tracé encéphalographique. Si tout va bien, ils devraient revenir à un état d'activité normale.

Pourtant, devant ce programme réjouissant, Edward Tood reste pessimiste. Sa voix devient grave.

— Quand vous aurez réanimé les hibernés, que se passera-t-il ?

— Je n'en sais rien, avoue Mikel.

— Vous êtes seul contre des milliers, remarque Tood.

— Mon ambition est de capturer Farwell. Je l'obligerais alors à capituler.

— Le réchauffement de la Terre est peut-être impossible, même si Farwell le voulait.

— Vous faites allusion à un processus irréversible. J'y ai pensé. Dans ce cas, je n'aurais aucune pitié pour les hommes à hématies biconvexes. Je les exterminerai jusqu'au dernier.

Dans la bouche même de Mikel, ces paroles prennent singulièrement l'allure d'un engagement, d'une promesse solennelle. Mais si cela arrivait, s'il exterminait jusqu'à la dernière les créatures étrangères, comment survivrait-il avec ses compagnons sur un monde glacé ?

Il ne veut même pas penser à cet avenir effroyable, à sa longue agonie.

*

* *

Quelque part, dans Georjua la privilégiée, Farwell attend

impatiemment son rival. Il l'a convoqué de toute urgence et avec nervosité, il marche de long en large dans la pièce.

Enfin, un garde lui annonce l'arrivée de Mark Roy. Les deux hommes se saluent d'un signe de tête mais ils ne se serrent pas la main. Pourtant, en la minute présente, un problème commun les unit.

— Roy..., dit fébrilement Farwell, abandonnons pour quelque temps nos préjugés, nos convictions. Je sais bien que nous voyons le grand changement sous un angle différent. L'avenir nous départagera et le jour où le cerveau sanctionnera nos efforts, l' élu s'inclinera devant l'autre. C'est la loi et nous nous y plierons.

L'avocat s'impatiente. Il est venu seul, sans escorte, faisant confiance au fair-play de son rival. Il sait que l'activité de Georjua renaît grâce à Farwell. Son action, à lui, n'est présente nulle part sur la Terre. Il se bat sur Ulg, à des milliers d'années-lumière. Là-bas, ses collaborateurs tentent de faire aussi bien que Farwell.

Mais celui-ci a la tâche plus facile. Il le comprend et il fait le forcing. Il veut persuader le cerveau que son plan est le seul viable. Celui de Roy est une hérésie. Il exigera dix fois plus de temps.

L'avocat reste imperturbable. Il a accepté la rencontre avec son rival car il devine la gravité des choses.

— Vous semblez affolé.

— Il y a de quoi. Mikel et Bévan sont maîtres du silo. Ils m'ont appris que Hoss était leur otage et que, si je ne me rendais pas, il serait impitoyablement exécuté. Vous croyez qu'ils bluffent ?

— Non, assure Roy. Je connais Mikel. Il est courageux, fier, obstiné. Il veut libérer sa planète de notre joug et il joue toutes ses cartes. J'avoue que je lui ai facilité la tâche.

Farwell serre les poings. Son visage se crispe.

— Vous ?

— Je l'ai aidé à fuir, une fois. Parce que je compte bien mettre cet atout de mon côté. Mais n'en déduisez pas que j'approuve toutes ses initiatives. Il sait désormais que le 12 mai 2024, nous avons pétrifié la Terre. Cette vérité accroît sa rancune contre nous. Il nous maudit. Son idée est de décongeler les quinze cents habitants de Georjua actuellement hibernés dans le silo. Il compte sur cette force pour imposer ses buts. Je considère donc que, à ce stade, il devient dangereux pour notre société.

William Farwell jette à son rival un lourd regard de reproche.

— Cette situation est l'aboutissement de vos activités, Roy. Vous vouliez saper mes propres initiatives. Or, si je le voulais, le silo est à la merci des rayons congélateurs.

— Ne faites pas ça, conseille l'avocat, car vous irriteriez davantage Mikel. Là-bas, dans l'abri 14, à New York, zone 17, Hoss serait mis à mort.

— Vous avez une idée ?

— Oui. Je suppose que vous tenez à Hoss. Or, il s'avère que Mikel aurait davantage confiance en moi qu'en vous. J'ai su préparer un terrain de cordialité entre nous. Si vous m'autorisez à pénétrer dans le silo, je me fais fort de ramener ces dangereux rebelles à la raison.

Le plan de Roy soulève l'incrédulité chez son rival. Ce dernier sourit avec ironie.

— Comment pénétrerez-vous dans le silo ? Mikel a obturé toutes les issues.

— Toutes, vous êtes sûr ?

Mark Roy explique :

— Rappelez-vous. Vous m'aviez confié la construction des chambres froides supplémentaires destinées à l'hibernation des quinze cents habitants de Georjua.

— Exact, acquiesce Farwell. Je vous avais écouté et j'avais différé la mort de ces quinze cents individus inutiles.

— Vous l'avez différée parce que le cerveau vous aurait demandé des comptes. Rien ne prouve que votre conception de la nouvelle société l'emportera. Alors, en attendant la décision suprême, vous n'avez aucun droit de vie ou de mort sur les Terriens.

Les yeux de Farwell flamboient de fierté.

— Georjua, c'est mon œuvre. Vous comprendrez enfin, Roy, que la seule solution possible, raisonnable, est la mienne. Votre nationalisme et votre humanité paraissent périmés, en tout cas fort désuets. Comment le cerveau prendrait-il cet argument en considération ?

Roy hausse les épaules et revient au préoccupant problème posé par Mikel.

— Je connais le silo comme ma poche. Je me fais fort d'y entrer, insiste-t-il.

— Bon, accepte Farwell. Je vous donne carte blanche. Mais si vous me jouez un tour à votre façon, je ne vous le pardonnerai pas. Je serai impitoyable.

Roy se moque de cette menace. Il convoque quelques gardes fédéraux, leur explique ce qu'il attend d'eux et quitte Georjua.

L'épreuve de force est engagée avec les hommes de 2013.

*

* *

Dan va appuyer sur le bouton de décongélation lorsqu'il entend une voix ironique dans son dos.

— Eh bien ! Mikel, ne vous gênez pas. Faites comme chez vous.

La voix se durcit soudain et devient autoritaire.

— Ne touchez pas à ça !

Le commandant obéit machinalement. Il retire son doigt du bouton

et il pivote. Il se trouve nez à nez avec Roy et trois Fédés armés de pistolets à rayons.

Totalement surpris, il lève les mains, le visage grimaçant.

— Comment êtes-vous entrés ?

Roy sourit.

— Cela ne vous intéresse guère de savoir que j'ai participé à l'édification des nouvelles chambres froides, après 2024. Vous connaissez donc mal ce secteur. Pourtant, il existe un corridor secret, une issue de secours si vous voulez. Elle n'était évidemment pas construite de votre temps.

Comme Bévan entend parler, il tombe dans la gueule du loup. Il entre dans la pièce et, avant qu'il ait pu esquisser le moindre geste, deux Fédés se jettent sur lui et le désarment.

Il se désole.

— Excusez-moi, Dan. J'ai cru que vous parliez tout seul.

Mikel hausse les épaules.

— Ne vous en faites pas, Bob, de toute façon, Roy vous aurait eu. Si j'en juge par son attitude, c'est un ami qui a tourné sa veste.

Ennuyé, l'avocat essaie de se disculper.

— Je suis un Ulgor, comme Farwell. Par conséquent, je ne peux renier mes origines.

— Une créature de la planète Ulg ! jette le commandant avec mépris. Voilà pourquoi, au procès, ils criaient tous : « Vive Ulg ! » comme nous, on crierait : « Vive la Terre ! »

Roy montre aux deux hommes l'inanité de leurs efforts. Il leur dit que s'ils avaient décongelé les habitants de Georjua, le froid se serait abattu sur le silo. Farwell n'avait que ce moyen pour contrecarrer les projets des Terriens.

— Et puis, franchement, en admettant que vous ayez ramené les habitants de Georjua à la vie, qu'espériez-vous ?

Bévan répond. Il se jette à l'eau et avoue car il sait bien que son espoir s'effondre :

— Nous espérions nous emparer de Farwell.

Roy ricane.

— C'est bien ce que je pensais. Vous êtes des amis « bouillants » et gênants. Personnellement, je ne vous veux aucun mal. Mais vous comprendrez que les intérêts de ma planète passent en priorité. Je condamne vos initiatives insensées.

Depuis quelques heures, exactement depuis qu'il a compris que la Terre était aux mains de créatures extra-galactiques, Mikel échafaude des hypothèses de plus en plus plausibles. Il imagine tout ce qui a pu arriver.

Et il ne se trompe guère.

— Des Ulgors se sont substitués aux habitants de Georjua, si

parfaitement que nous n'y avons vu que du feu. Oh ! notre appréciation constituait un excellent test. Vous en avez déduit que vous aviez réussi dans votre entreprise.

Il gronde, l'index tendu vers les conquérants.

— Car vous voulez prendre notre place sur la Terre et bénéficier de notre civilisation !

Roy minimise le projet des Ulgors.

— Pour mon compte, seule votre civilisation m'intéresse. Elle est le type même de société parfaitement organisée et rejoint notre idéal.

— Vous n'avez pas votre propre société ?

— Si. Mais nous l'avons totalement ratée. Nous avons tellement accordé de libertés que nous vivons dans une anarchie complète. La mentalité en souffre. Bref, notre communauté nous déçoit et nous ne trouvons pas à la remplacer. Il semblait difficile de faire machine arrière. Quand, un jour, le cerveau a songé à votre propre collectivité, modèle d'organisation.

— Hum ! tousse Mikel. Il y a aussi beaucoup d'erreurs dans la façon de gérer nos affaires.

— À côté des nôtres, elles sont minimales. Alors, nous sommes venus étudier de très près votre genre de vie. Nous vous observons depuis des années et le cerveau est parvenu à cette conclusion : nous adopterions votre type de communauté.

— Qui est le cerveau ? demande Bévan.

— Une machine. Elle pense, décide pour nous. C'est la seule concession que nous avons faite à nos libertés. Car nous n'étions plus capables de nous diriger nous-mêmes. Nous avons construit le cerveau pour qu'il résolve le problème à notre place.

— C'est bien ce que je disais, grommelle Dan. Vous vous substituez à nous, progressivement. D'une autre façon, vous nous colonisez.

— Georjua a été choisie comme terrain d'expérience. Le plan prévoit un élargissement progressif, au fur et à mesure de notre adaptation. À notre grand étonnement, nous nous adaptons très vite. Nous vivons une époque enrichissante.

Bob imagine les horribles projets des Ulgors. Un frisson le parcourt.

— Dans combien de temps la Terre aura-t-elle repris son vrai visage, mais avec des Ulgors à la place des Terriens ?

— Il faudra des générations, dit Roy. Des contingents arriveront d'Ulg et s'intégreront à leur tour. Ce que vous avez vu à Georjua, vous le verrez sur l'ensemble de la planète. Celle-ci a été quadrillée en zones et, lentement, nous étendrons nos pions. Chaque zone se réchauffera et sortira du froid. Nous avons dû congeler la Terre pour nous substituer progressivement à ses habitants.

— Vous n'hibernerez quand même pas des milliards d'hommes et de femmes ! remarque Mikel avec fougue. Car avez-vous calculé le

nombre de chambres froides qu'il vous faudrait ?

— Nous l'avons calculé, affirme Mark Roy sérieusement. Et nous avons évidemment éliminé cette possibilité. Nous ne pouvons pas hiberner les Terriens. D'ailleurs, à quoi cela nous servirait ?

Bévan pâlit. Le plan des Ulgors se précise et, s'il lui restait un espoir, il s'éteint bien vite.

— À mesure de votre progression à travers les zones, à mesure du réchauffement, vous vous débarrasserez des hommes. Ainsi, vous serez maîtres absolus de la planète.

L'avocat ne cache pas la vérité. D'ailleurs, il ne peut guère faire autrement. Bévan et Mikel en savent déjà trop long.

Mais il y a la façon de présenter les choses et Roy paraît expert en la matière.

— Nous avons appris votre langue, vos méthodes, par induction mentale. Le plan, tel que je vous l'ai décrit, est celui que met en route Farwell. Mais il existe un second plan et le cerveau m'en a confié la réalisation. Un jour ou l'autre, il faudra choisir entre les deux. Nous réunissons actuellement de part et d'autre le maximum d'arguments. Le cerveau seul décidera.

Mikel hausse les épaules.

— Bah ! Je ne vois pas la différence. Les deux projets ont pour but la conquête de la Terre et la destruction de ses habitants.

— Vous faites erreur et je compte bien sur vous pour persuader le cerveau. Nous vous emmenons au point zéro. Je voudrais brusquer les choses et devancer Farwell.

— Qu'est-ce que ça vous rapportera si vous réussissez à battre votre rival ? Une promotion ?

Roy se demande si, tout compte fait, cela sert à quelque chose d'informer Bévan et Mikel. Ceux-ci raisonnent en hommes de la Terre. Pas en Ulgors. Alors, pourquoi comprendraient-ils les sentiments de créatures venues d'une autre galaxie ?

Les Ulgors n'ont aucune ambition personnelle puisque le cerveau décide à leur place.

L'avocat ne répond pas et s'adresse aux Fédés :

— Ne leur passez pas les menottes magnétiques, mais surveillez-les.

Les gardes poussent nos amis devant eux, sans ménagement. Ils sortent par l'issue secrète et, en accédant à l'extérieur, Mikel se dit avec regret qu'il vient de manquer sa plus belle occasion.

Avec un peu de chance, il aurait sans doute obligé Farwell à changer son fusil d'épaule. Est-ce mieux de tomber dans l'orbite de Roy ?

Un véhicule sphérique attend près du silo et comme les Fédés de Farwell ne se montrent pas, Roy en déduit qu'il possède une longueur d'avance sur son rival. Il avait naturellement promis à celui-ci de lui livrer Bévan et Mikel.

Farwell sera furieux mais que pourra-t-il tenter lorsque les Terriens du passé seront au point zéro ?

Le sphéroïde décolle et prend la direction du nord, vers le pôle. Il quitte les frontières de l'« oasis » et pénètre dans la zone ultra-froide. Il survole des territoires où règnent des températures effroyables.

— Georjua n'est donc qu'un essai, qu'un test ? conclut Bévan.

Roy soupire :

— Oui. C'est un test d'ailleurs pour les deux plans conçus par le cerveau. Les deux projets cohabitent pour l'instant. Quand l'heure du choix sonnera, l'un d'eux sera définitivement abandonné.

— Vous avez des chances, Roy ?

— J'avoue que la tâche de Farwell est plus facile, nettement. Pour des tas de raisons. Si mon propre plan n'est pas retenu, il faudra que je m'incline.

Dan grimace, très pâle :

— Ça signifie que la Terre sera colonisée et ses habitants détruits ! Vous aurez sur la conscience quatre milliards de morts.

— Ne m'apitoyez pas, Mikel. Vous n'y parviendriez pas. Je n'ai pas choisi le plan que j'étudie actuellement. Le cerveau me l'a imposé. Alors, je le défends parce que c'est mon devoir.

— Vous avez quand même une préférence personnelle pour l'un ou l'autre des deux projets ?

— Non. Aucun Ulgor n'a une préférence. Je vous le répète, nous n'avons pas à décider.

La sphère traverse une grande partie de l'océan Glacial Arctique. Elle passe exactement entre la Terre de Grant et la Terre de Nicolas II

Roy pose alors une drôle de question.

— L'explorateur Peary a bien atteint le pôle Nord le 6 avril 1909 ?

Bévan fouille dans sa mémoire. La date exacte de cet exploit lui échappe, mais il se souvient de l'année.

— Je crois. Pourquoi ?

— Parce que notre point zéro se trouve sous le lieu atteint par Peary.

— Sous le pôle ?

Le véhicule s'abaisse à toute vitesse, happé par une force invisible. Il semble qu'il va s'écraser sur le sol gelé mais sa chute se ralentit brusquement.

Des sortes de lèvres géantes s'ouvrent dans la glace et aspirent l'engin.

*

* *

Par des ascenseurs antigravitationnels, ils gagnent les parties inférieures. Mikel a la conviction que le point zéro est une énorme

base souterraine étrangère enfoncée comme un parasite dans la croûte terrestre.

Dans le dédale des corridors, il ne retrouve rien d'analogue à ce qu'il a connu en 2013. Le décor, le cadre, les structures changent. Les matériaux diffèrent, les formes aussi. Les couloirs ne sont pas carrés, ou rectangulaires, mais cylindriques. Une lumière bleue jaillit des parois, accompagne les visiteurs et s'éteint immédiatement derrière eux.

Dan éprouve aussi une sensation bizarre. Il se sent d'une légèreté incroyable, comme s'il se trouvait en état d'apesanteur. Il ne fournit pratiquement aucun effort. Une odeur indéfinissable persiste dans l'air et agresse les narines. Une odeur comme il n'en a jamais respirée.

Elle assainit, elle purifie, elle semble tonifiante. Elle fait partie intégrante de l'atmosphère.

Ils croisent quelques Ulgors indifférents au passage de Roy. Mais ils sont vêtus autrement. Ils portent des tuniques transparentes et une sorte de casque enserre leur tête. Ils font bon ménage avec leurs confrères habillés comme les Terriens.

Il s'agit donc de créatures encore « pures », qui n'ont eu aucun contact avec l'extérieur et qui, probablement, n'en auront jamais car elles assurent des fonctions subalternes.

Roy et les Fédés emmènent les prisonniers dans une salle assez étroite occupée par une sphère à multiples facettes et qui tourne sur un pivot.

Les facettes très brillantes réfléchissent une lumière rose.

— Voici le relais, dit Roy.

— Le relais ? répète Bévan avec un certain respect.

— Il contacte en permanence Hascha, le cerveau.

— Le cerveau est sur Ulg ?

— Oui.

Le rival de Farwell s'approche de la sphère étincelante et il pose une question :

— M'entendez-vous, Hascha ?

Une voix profonde répond en américain, sans doute après traduction.

— Je vous entends, Roy.

— J'ai à mes côtés les deux Terriens dont je vous avais parlé.

— Mikel et Bévan ?

Le cerveau prouve qu'il possède une mémoire infaillible. Il se montre d'une extrême courtoisie.

— Bonjour, messieurs.

Dan et Bob se regardent, interloqués. C'est la première fois qu'une machine s'adresse à eux dans des termes aussi polis. D'habitude, les ordinateurs sont plus stricts, neutres.

— Hascha, dit Roy, je vous ai amené ces hommes comme argument du plan 2.

— Bien. Je les écouterai quand vous voudrez,

— Je dois les « préparer » et leur expliquer la vérité.

— Eh bien ! faites-le, Roy.

Celui-ci attire Mikel et Bévan dans une pièce contiguë, au mobilier quasi inexistant. Ils s'assoient quand même sur des sièges épousant parfaitement la forme de leurs corps.

Dans un coin, les Fédés restent immobiles, l'œil rivé sur les prisonniers. Ils interviendraient aussitôt si ceux-ci tentaient quelque chose.

Roy explique :

— Je vous ai présentés à Hascha par l'intermédiaire du relais. Il faut que vous sachiez maintenant en quoi consiste le plan 2.

— Le plan 1, c'est celui de Farwell ? fait Bévan.

— Oui. Il condamne irrémédiablement la Terre. Il fera quatre milliards de morts. Est-ce raisonnable ?

— Non, sûrement pas, grimace Mikel.

— Le plan 2, lui, consiste à « copier » la Terre, à l'imiter. Si vous voulez, il veut faire d'Ulg une seconde Terre, exactement comparable à la première, avec une société rigoureusement analogue.

Bévan trouve le projet utopique.

— Est-ce possible ?

— Oui, dit Roy, convaincu. D'ailleurs, un essai a été tenté sur Ulg, sur une petite échelle, alors que Farwell entamait une expérience d'un autre genre à Georjua. Sur Ulg, nous avons reconstitué Georjua.

Il va à un mur, tâte des boutons. Un immense écran s'éclaire, d'abord vide. Une énorme boule lumineuse approche à une allure fantastique, à mesure que Roy manipule les boutons.

La luminosité éclate en gerbes multicolores. Des nuages surgissent à travers un ciel bleu. Puis une vaste étendue glacée occupe tout l'écran.

Au tableau de commandes, l'Ulgor achève ce voyage fantastique, à plusieurs centaines d'années-lumière. L'image montre une ville préfabriquée ensevelie sous la neige.

La disposition des rues, le genre de bâtiments correspond exactement à Georjua. D'ailleurs, Mikel s'y trompe.

— Vous avez filmé la Georjua terrestre.

Roy hausse les épaules. Il déplace un curseur. L'image s'effiloche et une autre vision se matérialise. C'est une ville immense enfermée sous une coupole de verre, au style architectural absolument déconcertant.

— Kachar, la capitale d'Ulg. Vous n'en voyez que la surface. Le sous-sol comporte cinquante niveaux. Nous avons tout centralisé. C'est une politique effroyable d'univers concentrationnaire. Une anarchie hallucinante règne dans ces murs. Votre vie terrestre,

comparativement, est un paradis. Vous avez un tas de petits villages. Vous regardez encore la nature. Nous, c'est fini. Nous sommes englués dans d'immenses cités, alors que notre planète ressemble à la vôtre. Entre les agglomérations, il n'y a rien.

Mikel soupire :

— Vous trouvez donc notre société à votre goût ?

— Oui. Elle est encore pure. Elle respecte la liberté et la personnalité de l'individu. Elle permet l'épanouissement de l'esprit. Nous vous envions et nous avons décidé de vous copier. Plus exactement, c'est le cerveau, Hascha, qui a décidé pour nous.

Dan ne comprend pas tellement les Ulgors, dotés d'une civilisation supérieure à celle des Terriens. Il remarque :

— Savez-vous que votre projet équivaut à une récession, à une dégradation de votre niveau de vie ? Vous courez à une rupture d'équilibre.

— Non. Au contraire. Parce que nous avons atteint un sommet, un plafond, nous considérons que la voie dans laquelle nous nous étions engagés était mauvaise. Toute civilisation, au summum de sa courbe, éprouve sans doute les mêmes difficultés.

— Et vous avez besoin de nous ? soupire Bévan.

— Oui, aussi incroyable que cela puisse paraître. Nous avons besoin de vous pour vous imiter. Et nous avons figé la Terre. Nous l'avons mise en conserve et cela nous permet de l'étudier, de la décortiquer.

Roy met en garde Bévan et Mikel.

— Réfléchissez bien. Le processus est en route. Il est irréversible. Nous choisirons entre les deux moyens à notre disposition. Le plan 1 ou le plan 2. Hascha m'a chargé de défendre le plan 2 et, pour que je triomphe de Farwell, il faudra que vous persuadiez le cerveau.

— Mais comment ? s'emporte Dan. Comment convaincre une machine ?

— Je n'en sais rien, dit Roy avec calme. Je vous laisse vous concerter sur ce problème. Quand vous aurez trouvé, vous m'appellerez et nous irons ensemble dans la salle du relais.

Les Ulgors quittent la pièce. Dan et Bob restent seuls. Mais ils ont beau se creuser les méninges, ils ne voient pas comment ils faciliteront l'adoption du plan 2.

Pourtant, tout l'avenir de la Terre en dépend.

CHAPITRE VIII

Assis à son bureau, au deuxième étage d'un petit immeuble de Georjua, Farwell donne un grand coup de poing sur la table.

Il est tellement dans la peau d'un Terrien qu'il en prend les manies. D'ailleurs, il s'est affublé d'un nom américain parce que l'Alaska, jusqu'à preuve du contraire, fait partie intégrante des États-Unis.

Son visage se crispe. Une grande contrariété le met dans une rage sourde. Il ne se déchaîne pas comme s'il était vraiment né sur cette planète mais il prend le taureau par les cornes.

Depuis que le cerveau lui a confié la réalisation du plan 1, il engage sa responsabilité. Son but est de devancer Roy. Stimulé par ce poste important, il abandonne sa passivité et devient un homme de décision.

Peu importe s'il ressemble de moins en moins à un Ulgor. Au contraire. Il veut que Hascha sache que son projet est viable, sans difficulté. Alors que le plan 2 rencontre des obstacles.

Il se sent en tête de la course. Il ne voudrait pas perdre ce bénéfice. Mais il a besoin d'agir vite.

Il se penche sur l'interphone.

— Cheker ! appelle-t-il. Venez immédiatement.

Son lieutenant entre dans le bureau une minute plus tard. Il trouve son chef bien animé. Il est vrai que depuis la venue sur la Terre, l'activité ne cesse de croître ; l'excitation grandit.

Farwell entre dans le vif du sujet.

— Notre « espion » au point zéro nous signale que Roy est arrivé il y a quelques heures, accompagné de Bévan et de Mikel.

— Le traître ! tranche sèchement Cheker.

— Il n'a pas tenu compte de ma menace. Pourtant, je l'avais prévenu que je me montrerais impitoyable s'il me jouait un mauvais tour. Tant pis pour lui.

— Vous avez décidé quelque chose ?

— Oui. Si nous n'agissons pas immédiatement, Roy persuadera le cerveau avec l'aide de Bévan et de Mikel. Car les deux Terriens n'ont pas d'autre choix. Ou ils acceptent quatre milliards de morts. Ou ils préfèrent qu'Ulgor devienne une sœur jumelle de la Terre.

Cheker ne dramatise pas. Il ne voit pas très bien comment ces deux hommes du passé pourraient favoriser Roy.

Farwell se fait déjà une idée.

— Le cerveau accepte tous les arguments, d'où qu'ils viennent. C'est à Roy et à moi de les présenter. Or, Bévan et Mikel constituent des témoins de poids car ils vont défendre avec acharnement le plan 2.

C'est leur intérêt.

— Comment le défendront-ils ?

— Je ne crois pas que Hascha se laisse attendrir par les sentiments. Mais Bévan et Mikel vont tout mettre en œuvre pour brandir l'étendard de la révolte. Ils vont dire que le plan 1 possède des lacunes et qu'une menace subsiste. Ils citeront Hoss, tenu en otage. Ils affirmeront que Tood et sa fille ne se rendront jamais. Ils inventeront n'importe quoi. Ils diront que Tood a déjà congelé les hommes des abris antiatomiques voisins et qu'il se prépare à décongeler New York.

Pat ricane, pas convaincu du tout.

— Vous exagérez. Tood n'a rien fait de tout cela.

— N'oubliez pas. C'est un spécialiste en cryobiologie. Des hommes traqués sont dangereux, capables de tout. Hascha enregistrera la déposition de Bévan et de Mikel sans émotion mais elle sera un facteur d'obstacle, voire d'insuccès, d'autant que Roy l'appuiera. Le danger constitué par Tood existe. Ne le négligeons pas. S'il parvient à réunir une armée, nous succomberions car nous n'avons que le froid à opposer. Question stratégie militaire, les Terriens nous dépassent et nous le savons. Notre avantage était la surprise.

Cheker se renfrogne lentement et perd son optimisme. Pourtant, il est encore loin du découragement.

— Il y a des solutions.

— Oui, urgentes, confirme Farwell. Il faut d'abord empêcher que Bévan et Mikel préviennent Hascha du danger que représente Tood. Ensuite, il faut s'occuper du professeur et de sa fille, malgré nos effectifs réduits.

— Vous pensez à Hoss ?

— Évidemment. Je sais que Tood l'abattrait sans hésitation. Or, je ne veux pas sacrifier Hoss. En conséquence, j'enverrai des patrouilles pour surveiller la zone 17. Elles nous tiendront au courant. Nous envisagerons une action de ce côté quand le principal obstacle sera éliminé.

— Roy ?

— Oui, Roy, au point zéro, et ses deux complices involontaires.

— Vous croyez donc vraiment que Bévan et Mikel sont un argument valable !

Farwell tourne en rond dans le bureau. Il s'arrête devant son lieutenant et le foudroie du regard :

— Hascha prendra en tous cas cet argument en considération. Roy tentera de gagner un point. Je ne peux pas courir ce risque.

Il donne de brèves instructions à Cheker. Puis les deux hommes se séparent. Quand ils se retrouvent, quelques instants plus tard, ils ont réuni quelques Fédés.

Cheker souhaite bonne chance à son chef. Tandis que le premier

reste à Georjua, le second se dirige vers le point zéro.

Roy et Farwell jouent sincèrement le jeu. Ils ignorent qui des deux l'emportera. Mais depuis que le cerveau leur a octroyé des responsabilités, ils sentent qu'ils ont un énorme rôle à jouer dans leur société future.

Ou les Ulgors ne s'expatrient pas. Ou ils envahissent progressivement la Terre. De toute façon, ils partent gagnants d'un côté comme de l'autre.

La nouvelle communauté est irrémédiablement en marche.

*
* *

Bévan hoche la tête, ennuyé.

— Qu'est-ce qu'on va dire au cerveau ?

— Moi, je sais ce que je vais lui dire ! affirme Mikel. Notre intérêt immédiat consiste à tout faire pour que Hascha se décide pour le plan 2, celui de Roy. Il se peut qu'ainsi la Terre soit un jour rendue à elle-même.

— Dans combien de temps ? soupire Bob.

— Il faudra des générations pour que les Ulgors recopient notre civilisation. Leurs techniciens devront constituer un nouvel environnement : habitations, usines, moyens de transports, bref, tout un contexte. Si nous en jugeons par les résultats obtenus à Georjua, les Ulgors s'adaptent très bien à notre mode de vie. L'induction mentale et le bourrage de cerveau les aident, il est vrai. N'empêche, ils ont réussi une intégration totale et nous avons donné dans le panneau. Pour eux, la meilleure solution est le plan de Farwell.

Bévan grimace.

— Je pense que Hascha l'adoptera. Ce sera la fin de l'humanité, mais pas la mort de la Terre. Des hommes venus d'ailleurs continueront notre œuvre.

Mikel n'accepte pas si vite la défaite. Il a fait le tour de sa cellule et il a compris qu'il était impossible de sortir d'ici.

Il se résigne donc mais avec une idée derrière la tête.

— Si Roy l'emportait, nous limiterions les dégâts. Je ne sais pas si nous parviendrons à influencer le cerveau. En tout cas, il faudra insister sur le fait que Tood reste en liberté et qu'il peut retourner la situation.

— Vous croyez à cette possibilité ?

— Non, avoue Dan, sincère. Mais Hascha l'ignore. Nous avons prouvé par nos actions répétées que nous ne baissions jamais les bras. Si nous parvenons à jeter un doute dans l'esprit du cerveau, nous aurons avancé un pion. Au fond, si les Ulgors ont congelé la Terre, est-ce vraiment pour la copier plus facilement ou pour se protéger d'une

riposte des hommes ?

Un panneau se dématérialise dans une paroi de leur cellule et ils sont tellement convaincus de voir Roy qu'ils ne réalisent pas sur le moment la gravité de leur situation.

Quatre Fédés pénètrent dans leur geôle. Ils sont habillés en gardes fédéraux des États-Unis. Ce qui ne choque ni Bévan ni Mikel. Ceux-ci croient que Roy les envoie chercher pour les conduire à la salle du relais.

Or, Dan possède un sens magnifique de l'orientation. Il a acquis ce don au cours de ses pérégrinations dans l'espace, souvent dans des lieux, pourtant, où les points de repère n'existaient pas.

Ici, dans l'immense base souterraine du pôle, les corridors se ressemblent. Mais Mikel comprend qu'ils ne se dirigent pas vers la salle du relais.

Les Fédés franchissent une porte. La paroi se referme derrière eux et dans une autre cellule, un peu semblable à la leur, ils trouvent un inquiétant personnage.

William Farwell !

Il est là, debout, les jambes écartées, goguenard, ironique, comme s'il venait de jouer un bon tour aux deux Terriens.

Son visage décontracté montre sa satisfaction.

— Messieurs, je suis heureux de vous revoir.

Dan donne un coup de coude dans les côtes de Bévan. Il grogne entre ses dents :

— Aïe ! Ça tourne mal.

— Messieurs, reprend Farwell, exagérément poli, je crois que le cerveau n'entendra pas votre déposition. En revanche, je suis prêt à échanger l'un de vous deux contre Hoss. Lequel se prêterait à cet échange ?

Bob propose spontanément :

— Vous, Mikel. C'est normal.

— Pourquoi ?

— Parce que Véra est votre fiancée.

Farwell ricane. Ses lèvres se retroussent.

— Toujours les sentiments, hein ?

Dan hausse les épaules.

— Il faudra bien vous y habituer si vous prenez notre succession sur la Terre.

Il demande :

— En admettant que vous m'échangiez avec Hoss. Que devient Bévan dans l'histoire ?

— Oh ! Il ne manque pas de place dans les chambres froides. Les congelés ne nous mettent pas des bâtons dans les roues.

Mikel gagne du temps. Il ne sait pas trop pourquoi mais il a la

conviction que les minutes jouent en sa faveur, d'autant plus que le responsable du plan 1 paraît pressé.

Ça se comprend. Le point zéro est d'une neutralité absolue et en aucun cas les deux rivaux ne peuvent y trouver des appuis, à part l'attachement d'un espion.

— Vous êtes bien sûr de vous, Farwell ? lance Dan avec ironie.

— J'ai le droit d'entrer au point zéro et d'en sortir comme bon me semble. Mais je suis surtout sûr que sans votre témoignage, le plan de Roy n'a plus aucune chance d'aboutir. Le cerveau le rejettera et je serai officiellement chargé d'appliquer le plan 1.

— Promu à la tête des destinées des Ulgors, je suppose que vous éliminerez Roy.

— Pas du tout. Roy reconnaîtra son échec et, entre nous, il ne restera aucune rancune. Car nous ne sommes rivaux que momentanément. Rentré dans le rang, Roy deviendra un fidèle serviteur car il possède des capacités.

Farwell fait un signe aux quatre Fédés. Ceux-ci encadrent les Terriens et les conduisent vers d'autres couloirs. Mikel comprend surtout qu'il approche de la sortie et quand il aura quitté le point zéro, il laissera derrière lui ses dernières chances.

La Terre appartiendra définitivement aux Ulgors.

*

* *

La sphère repose dans son alvéole. Dans quelques minutes, elle s'engagera dans la tubulure d'accès et jaillira à l'extérieur.

La chambre de lancement est étroite. Quand Farwell s'y engage, il ne s'attend évidemment pas au piège.

Or, Roy et des Fédés, jusque-là habilement dissimulés dans des armoires d'uniformes, surgissent comme des diables d'une boîte, pistolet à rayons au poing.

— Levez les mains, Farwell ! crie Roy.

Un moment désorienté, Farwell réagit très vite. Il imagine le plan 1 ruiné à cause d'un grossier guet-apens et, comme il ne supporte pas la défaite, il joue son va-tout.

Il hurle un ordre à l'adresse de ses gardes.

— Tirez dans le tas !

Les gardes obéissent. Ils ne prennent pas parti pour un clan ou pour un autre. Ils doivent le respect à leurs chefs et sont des auxiliaires fidèles, consciencieux.

Le premier éclair d'un pistolet à rayons fulgure, verdâtre. Un Fédé du clan de Roy s'écroule, calciné. Son corps noircit et se ratatine.

La riposte ne tarde pas. Les éclairs se succèdent, de part et d'autre, et comme les Ulgors ne possèdent aucune tactique militaire, ils

s'entretenant copieusement.

Il n'en reste bientôt plus un seul debout. Huit cadavres jonchent le sol, dégageant une odeur de chair grillée.

Les deux rivaux se sont tenus à l'écart, observant la bataille. Ils ne veulent prendre aucun risque et, maintenant qu'ils se retrouvent seuls, face à face, ils réfléchissent sérieusement aux conséquences qu'entraînerait leur double mort.

Ils ne sont pas armés et ne cherchent pas à s'emparer d'un pistolet. Mais l'invective vient tout naturellement à leurs lèvres.

Farwell attaque le premier.

— Vous avez abusé de ma confiance, Roy. Vous m'avez trahi. J'avais promis que je ne pardonnerais pas.

L'avocat hausse les épaules.

— Allons, Farwell, soyez beau joueur. Convenez que les scrupules ne vous étouffent pas non plus. Souvenez-vous du procès de Bévan et de Mikel. Déjà, vous posiez votre option pour ces deux Terriens, comme s'ils vous appartenaient.

— Mon plan est meilleur que le vôtre, Roy. Vous n'avez aucune chance auprès du cerveau.

— Alors, pourquoi avez-vous peur du témoignage de Bévan et de Mikel ? Si vous étiez sûr de votre réussite, vous me laisseriez mes atouts.

— Regardez les choses avec évidence. La construction d'une société comme celle des Terriens n'est concevable que si nous prenons possession d'un environnement déjà existant. Votre idée de développer sur Ulg une communauté comme elle existe ici pose des tas d'obstacles. Vous êtes obligé de tout recréer, en imitant. Alors que nous avons le cadre de vie terrestre à notre disposition. Votre solution, en tout cas, est la plus longue, la plus fastidieuse.

— Je n'en disconviens pas, avoue Roy, sincère. Mais elle évite au moins aux Ulgors de s'expatrier. Car savez-vous que si nous appliquons votre plan, nous condamnons Ulg à être un désert ?

— Je le sais, dit Farwell. Nous ne perdons rien au change. La Terre ressemble à Ulg. Alors, pourquoi nous priverions-nous d'une facilité ? Par nationalisme ? Les Ulgors ont perdu la flamme patriotique. Par humanisme ? Vous pensez aux quatre milliards de morts. C'est idiot. Car, après notre intégration totale, la Terre ressemblera exactement à ce qu'elle était.

Un mur d'obstination sépare les deux Ulgors. Aucun d'eux ne veut céder car ils ont reçu chacun une mission importante. Depuis qu'ils endossent des responsabilités, leur caractère se modifie.

Ils découvrent leur propre personnalité.

Pourtant, ils savent bien qu'ils ne peuvent pas demeurer indéfiniment face à face. Ils se jettent leurs griefs au visage mais un

secret désir de conciliation les anime.

Farwell fait le premier pas.

— L'intérêt des Ulgors exige que nous tombions d'accord au moins sur certains points.

— Quels points ?

— Il faudrait que les Terriens se tiennent à l'écart de nos affaires.

Roy lance un coup d'œil à Bévan et à Mikel, immobiles, attentifs à la conversation.

Il concède :

— En admettant. Vous m'ôtez un argument pour convaincre Hascha.

— Avant de soumettre à Hascha mes travaux d'études du plan 1, je vous propose d'attendre que vous ayez trouvé une solution de rechange pour Bévan et Mikel. Ainsi, nous rétablirons un certain équilibre entre nous.

L'avocat se méfie de cette suggestion. Il fronce le sourcil.

— Hum ! Je n'ai pas confiance en votre parole.

— Je n'ai pas confiance en la vôtre non plus, riposte Farwell.

— Est-ce alors un dialogue de sourds ? Il faut s'entendre, dans l'intérêt commun.

Roy désigne les cadavres des Fédés.

— Ils sont morts. Si nous étions comme eux, cela n'arrangerait rien, au contraire. Je ne sais même pas ce qui se passerait.

— Il n'est pas question de nous entretuer, convient Farwell, mais de savoir qui l'emportera devant le cerveau. Si votre plan est adopté, Roy, je serai le premier à vous féliciter.

Les deux Ulgors font assaut de politesses et restent sur leurs positions. Il faudra quand même bien qu'ils décident du sort des deux Terriens, d'une façon ou d'une autre.

Ils ne se tendent pas la main et conservent un regard froid. Chacun hésite, calculant les conséquences d'une décision prématurée.

Roy sent que, s'il cède, il sera en position d'infériorité.

— En somme, Farwell, vous voulez que j'abdique en votre faveur ?

— Nullement, proteste l'autre avec véhémence. Votre rivalité constitue un stimulant, au contraire. Mais je suis responsable du plan 1.

— Et moi du plan 2 !

Pendant que les deux Ulgors se jettent à la face toutes sortes de vilaines choses, Dan s'est insensiblement rapproché de Bob. Tous deux craignent un geste violent de la part de Roy ou de Farwell. Ceux-ci n'ont qu'à se baisser pour ramasser une arme.

Mikel ne veut pas gâcher sa chance par une action vouée à l'échec. Il veut mettre les atouts de son côté et calcule le meilleur moment.

Il souffle à l'oreille de Bévan :

— Vous êtes prêt ?

— Oui, dit le docteur à voix basse.

— Je choisis Farwell...

Le commandant fait un signe. Il se catapulte, les deux jambes projetées en avant. Ses pieds frappent Farwell à hauteur du foie et le rival de Roy se plie en deux sous la douleur.

Il pousse un cri de surprise et de souffrance. Déséquilibré, il tombe lourdement sur le sol. Comme il veut se relever, Dan se précipite sur lui et le ceinture par une prise derrière la tête.

Les deux hommes roulent de nouveau sur le sol.

Roy réagit très vite en voyant Farwell en difficulté. Il se baisse, plonge sa main vers l'un des pistolets à rayons qui traîne par terre.

Bévan intervient.

Sa manchette part comme une balle, frappe le bras de Roy qui hurle. Un coup de pied balance le pistolet au loin.

Une prise de judo appropriée met fin rapidement à la résistance de Roy.

Déjà, Mikel bondit sur une arme et la braque sur les deux Ulgors. Sa voix ne plaisante pas.

— Messieurs, je crois que la situation s'est retournée.

Farwell, mains levées, jette un regard haineux sur Dan. Un rictus tireille sa bouche.

— Que comptez-vous faire ?

Le commandant désigne la sphère.

— Notre fuite est assurée.

Roy hoche la tête et grimace. Il masse son bras douloureux.

— Supposons que vous quittiez le point zéro. Vous iriez dans la zone 17. Et après ?

Bévan, conscient des difficultés, ne se réjouit pas prématurément. Au contraire, il sombre plutôt dans le pessimisme.

— C'est vrai, Dan. Après ?

Mikel s'amuse beaucoup car il sait où il veut arriver.

— Bob... N'avions-nous pas prévu de nous emparer de Farwell et de Roy ? C'est fait. Or, je n'ai pas du tout l'intention d'aller dans la zone 17, bien qu'il me tarde de revoir Véra. Nous resterons au point zéro.

— Au point zéro ? répète Bévan, stupéfait. Vous êtes fou. Nous ferions mieux de fuir pendant qu'il en est temps.

— Oh ! non, susurre Dan avec ironie. Ces messieurs connaissent sûrement un tas de trucs. Nous avons mieux à faire ici qu'à New York.

Son visage s'épanouit brusquement et le médecin se demande s'il prend conscience des réalités.

Il rit spasmodiquement, le pistolet pointé sur les deux Ulgors.

— Passez devant, messieurs. Et je suis prêt à vous brûler la cervelle, croyez-moi, si vous faites les zouaves !

Il tend la main vers le côté opposé à la sphère. C'est le chemin par

où ils sont venus.

*
* *

Mikel pose une question surprenante.

— Vous avez des armes ?

Farwell s'étonne.

— Vous voyez bien que non.

— Je repose ma question autrement : possédez-vous des armes, sur Ulg ?

— Non. Nous avons appris leur maniement sur la Terre.

— Donc, les Ulgors du point zéro sont inoffensifs, conclut Dan, satisfait.

Dans les corridors, ils rencontrent quelques-unes de ces créatures à tuniques transparentes, la tête serrée dans un casque et, comme elles remarquent les pistolets à rayons dans les mains des Terriens, elles comprennent qu'il se passe quelque chose de bizarre.

Elles veulent faire demi-tour. Mais Mikel ne leur en laisse pas le temps. Il appuie plusieurs fois sur la gâchette de son revolver. Les éclairs verdâtres brûlent leurs cibles en dégageant des odeurs de chairs grillées.

Dan ricane, s'adressant à ses deux prisonniers :

— Je ne plaisante jamais, messieurs. Vous voudriez, sans regret, détruire quatre milliards d'individus. Alors, je peux bien, moi, abattre quelques Ulgors !

Roy frémit. Pour la première fois, il se trouve dans l'autre camp, c'est-à-dire avec Farwell. Il réalise que ce n'est pas la meilleure place.

Un doute s'infiltre en lui.

— Que manigancez-vous, Mikel ?

— Oh ! J'ai un projet ambitieux. Terriblement ambitieux. Comment diable parvenez-vous à refroidir la Terre ?

— Un générateur émet des rayons réfrigérants et de minuscules relais satellisés les réfléchissent sur la planète.

— Ils épargnent Georjua, remarque le commandant.

— Je vous l'ai dit. Georjua est un pion que nous comptons déplacer. Une base de départ. Le 12 mai 2024 de votre calendrier, Georjua s'est aussi arrêtée de vivre. Puis nous avons réchauffé progressivement la région et nous nous y sommes installés.

Farwell donne un grand coup de coude dans les côtes de son rival. Il grommelle :

— Roy, vous n'avez pas à expliquer notre plan aux Terriens !

L'avocat hausse les épaules.

— Ces détails n'ont aucune importance.

La voix de Dan se durcit.

— Conduisez-nous au générateur.

Farwell refuse.

— Nous ne pouvons pas.

— Pourquoi ?

— Parce que nous n'avons pas le droit de pénétrer dans la salle du générateur. Seuls les techniciens y ont accès.

Le commandant relève légèrement son pistolet. Il désigne les Ulgors calcinés.

— Vous voulez devenir comme eux, Farwell ?

Celui-ci pâlit de peur. Il prend la tête du cortège et, par divers ascenseurs antigravitationnels, il atteint l'étage inférieur du point zéro, sans doute situé à cinquante mètres sous le pôle Nord.

Il s'immobilise devant une cloison sur laquelle sautent des signes et des lumières. Les signes ressemblent à des lettres entrelacées et correspondent à un code.

— Eh bien ? s'impatiente Dan.

— Les techniciens ne nous laisseront jamais entrer, assure Farwell. Ils ont reçu des ordres.

Mikel ne voit qu'une solution. Il braque son pistolet à rayons sur la paroi et règle l'indice sur la concentration optimale. Il appuie sur la détente.

Le rayon laser gicle, pénètre dans le blindage comme dans du beurre et perce un trou. Il découpe alors une véritable plaque de la grandeur d'un homme.

Le métal fume, fond, sous l'effet de la chaleur effroyable. En quelques minutes, le mur est troué.

— Entrez, messieurs ! ordonne le fiancé de Véra avec ironie.

Les deux Ulgors hésitent mais, devant l'autorité des Terriens, ils se décident. Ils pénètrent dans la salle.

Les techniciens – ils sont trois – se reculent au fond de la pièce, épouvantés. Évidemment, si on leur avait dit que, un jour, de vrais habitants de la Terre s'introduiraient ici, ils ne l'auraient jamais cru car ils croyaient le point zéro inviolable.

Ils reconnaissent les deux grands organisateurs du plan, ceux à qui ils doivent obéissance. Or, pour le moment, Farwell et Roy font plutôt grise mine.

Le générateur, vaste anneau qui ressemble à un cyclotron, produit un bourdonnement continu. Des tableaux de contrôle et de commandes tapissent les murs. Sans doute ce lieu est, avec la salle du relais, le cœur névralgique du point zéro.

Un écran montre la Terre vue d'un satellite. Une carte lumineuse, dans un coin, quadrille la planète en une multitude de zones.

Mikel s'avance vers Farwell, le pistolet pointé.

— Vous sauriez réchauffer notre monde ?

— Non. C'est l'affaire des techniciens. Dan s'adresse alors à ceux-ci :

— Que l'un de vous approche.

Un Ulgor se détache du lot. Il tremble sur ses jambes et ses yeux trahissent la plus grande panique. Sous sa tunique transparente, il doit être couvert de sueur.

Il est pâle et regarde le pistolet de Mikel avec terreur. Or, Farwell lui donne un ordre :

— N'obéissez pas aux Terriens, Ram !

Ce dernier recule, impressionné par la voix sèche du responsable du plan 1.

— Bien, dit-il, soumis.

Bévan surveille discrètement les Ulgors. Il ne perd pas un de leurs gestes mais il se demande comment tout ça va finir. Il croit que Mikel n'a aucune chance.

Pourtant, Dan s'obstine. Il hurle :

— Ram ! si vous ne mettez pas en route le processus de réchauffement, j'abats Farwell !

— Vous n'oseriez pas ! dit celui-ci dans un hoquet.

Il lutte d'influence avec Mikel.

— Ram ! n'obéissez qu'à moi.

Dan n'a qu'une courte hésitation. Il appuie sur la détente de son arme. Le rayon frappe Farwell et ce dernier s'écroule, affreusement brûlé. Il se tord quelques secondes sur le sol et s'immobilise définitivement. Son corps noircit.

La scène rapide frappe tous les spectateurs présents. Même Bévan ne pensait pas que son camarade mettrait sa menace à exécution.

Il ouvre de grands yeux pétrifiés.

— Vous n'auriez pas dû, Dan.

Celui-ci hausse les épaules.

— Je sens que je peux renverser la situation. Alors, je vous en prie, Bob, ne vous apitoyez pas ! Ce n'est pas le moment. Songez plutôt que nous évitons peut-être à la Terre quatre milliards de morts.

Il répète, intentionnellement :

— Quatre milliards.

Puis il regarde le technicien avec insistance.

— Vous voulez que Roy subisse le même sort ?

Roy intervient. Il le fait pour sauver une situation désespérée. Il met toute sa conviction dans la balance.

— Une fois le processus de réchauffement mis en route, il ne peut être interrompu. La Terre se décongèlerait donc tout entière.

— Vous aviez prévu des zones, remarque Bévan.

— Oui. Aussi il existe de multiples possibilités. Nous pourrions, par exemple, réchauffer d'abord la zone 17, ou la zone 25, sans toucher aux autres zones. C'est, du reste, notre plan, celui de Farwell comme

le mien.

Mikel parle sèchement, avec détermination.

— Roy, je ne sais pas si je me fais bien comprendre. Je n'accepte ni votre plan ni encore moins celui de Farwell. Je veux que ma planète se réchauffe, un point c'est tout. Cela exigera combien de temps ?

— Des semaines.

— Le froid est pourtant survenu en quelques secondes.

— Oui, mais la décongélation nécessite des étapes progressives. Or, ne comptez pas que je donne cet ordre aux techniciens.

— Je n'y compte pas, Roy.

Dan appuie une nouvelle fois sur la détente de son arme. Mark Roy rejoint Farwell sur le sol et ce double meurtre provoque une vive protestation chez Bévan.

— Vous avez tué froidement deux hommes, Dan !

— Deux Ulgors, rectifie Mikel sans regret.

— Passe pour Farwell. Il était notre ennemi acharné. Mais Roy nous a tirés d'affaire.

— Vous croyez ? Il fait cause commune avec Farwell. Si son plan est accepté par Hascha, la Terre ne reprendra son vrai visage que dans plusieurs générations. Or, nous serons morts à ce moment-là. Je me demande pourquoi vous avez de l'indulgence, Bob, alors que nous luttons pour le sort de l'humanité.

Le docteur baisse la tête et soupire. Il comprend l'attitude de son compagnon et il l'excuse.

— Vous avez raison. Je devrais penser aux quatre milliards de morts.

Mikel sourit et se tourne vers Ram.

— Comment s'appelaient en réalité Farwell et Roy ?

— Djoc et Sorm.

— Vous leur ferez des funérailles nationales. Quant à vous, Ram, si vous ne voulez pas subir le même sort, mettez donc en route le réchauffement général.

Le technicien s'épouvante.

— Les quatre milliards d'individus qui peuplent la Terre vont reprendre leurs activités et ne se souviendront de rien !

— Vrai, ils ne se souviendront de rien ?

— Oui.

— Eh bien ! je me chargerai de leur rappeler votre passage parmi nous !

Dan braque son arme sur le ventre de Ram.

— Votre mort ne servirait pas vos intérêts.

Ram le comprend, malgré les lourdes conséquences qu'entraîne le réchauffement. Mais il ne désespère pas. Les Ulgors pourront récidiver, dès que la Terre aura repris son activité. Le cerveau

nommera deux nouveaux responsables qui continueront l'œuvre de Djoc et de Sorm.

Il s'agit donc d'un répit, d'une pause, après une série de tests probants. La victoire viendra ensuite, au second round. Car quelle protection les Terriens opposeront-ils au second assaut des rayons réfrigérants ?

Ram paraît plus décontracté, rassuré sur son avenir et celui d'Ulg. Il ne juge pas la situation désespérée.

Aussi il se dirige vers un tableau truffé de boutons. Il explique :

— Chaque bouton correspond à une zone. Celui-là...

Il désigne un contacteur central.

— Celui-là commande le réchauffement général.

Il enclenche la touche. La mort de Farwell et de Roy l'a impressionné et il regarde les deux Terriens avec crainte. Dans un coin, ses deux compagnons techniciens ne bougent pas, paralysés par la peur.

Un écran s'éclaire aussitôt et montre la salle du relais. Une voix parvient en américain.

— Que se passe-t-il ?

— Le processus de réchauffement général est enclenché, dit Ram.

— Qui a donné cet ordre ?

Mikel fait un signe à Bévan. Les deux hommes quittent la salle du générateur et, comme ils se perdent dans le dédale des couloirs, ils obligent un Ulgor à les conduire jusqu'à la tubulure de sortie.

Ils montent dans le véhicule sphérique. Dan s'installe aux commandes et, bientôt, l'engin s'éjecte du point zéro.

Il traverse la croûte glacée du pôle, gicle à l'extérieur, prend de l'altitude. Il évite Georjua et fonce plus au sud.

CHAPITRE IX

La sphère survole New York pétrifiée. Le réchauffement à peine amorcé ne se manifesterait que dans quelques jours.

Alors, la glace fondra lentement. La ville se débarrassera de sa gangue. L'animation agitera de nouveau les rues. Mais il paraît extraordinaire que les gens ne se souviendront pas d'avoir été congelés !

Les Ulgors possèdent une technique, une maîtrise absolue du froid. Ils ont d'énormes possibilités. Comment les Terriens pourraient-ils expliquer certaines de ces performances ?

Dan se dirige vers la périphérie. Il se pose à proximité de l'abri 14 et contacte Tood par l'intermédiaire de la radio de son scaphandre spatial.

— Tout va bien, professeur ?

— Oui, Dan. Nous étions mortellement inquiets sur votre sort.

— Je vous expliquerai. En tout cas, la Terre est en train de se réchauffer.

Mikel et Bévan pénètrent dans l'abri. Ils quittent leurs scaphandres et le commandant se précipite dans les bras de sa fiancée.

Puis les deux héros racontent leurs aventures. Tood et Véra les écoutent avec attention. Quand ils ont terminé, le cryobiologiste ne montre pas un enthousiasme excessif.

Il remarque gravement :

— Si Ram vous a abusés ? S'il n'a pas mis en route le processus général de réchauffement ?

Mikel paraît convaincu.

— Il a appuyé sur le bouton.

— Le bon, ou simplement un bouton qui déclenche un réchauffement partiel ? Comment pouvez-vous le prouver. Dan ?

Le commandant est ébranlé. Il hoche la tête.

— Nous nous en apercevrons très vite.

Il va voir Hoss dans sa cellule et lui lance avec ironie :

— Vous avez perdu la partie, Hoss. J'ai abattu Farwell et Roy. La Terre se réchauffe.

Le bras droit de Farwell reste impassible. Il serre les dents et ne croit pas ce qu'annonce le Terrien.

— En admettant cette vérité, souligne-t-il, le cerveau nommera deux nouveaux responsables du plan.

— Pour une seconde offensive, remarque Mikel, il faudra attendre que la Terre ait repris son activité. Les gens ne se souviendront peut-

être de rien, mais Tood, Bévan et moi, nous connaissons votre existence. Alors, nous agissons très vite. Une bombe atomique pulvérisera le point zéro.

Hoss hausse les épaules, méprisant. Il pense que Dan continue de bluffer et il garde son espoir.

Mikel ne tient pas en place. Il endosse de nouveau son scaphandre. Un doute s'est infiltré en lui depuis que Tood lui a mis la puce à l'oreille.

— Bob... Si le professeur disait vrai ? Si Ram s'était fichu de nous ?

— Comment ça ?

— S'il avait appuyé sur le mauvais bouton, pour donner le change ?

Ils quittent encore tous deux l'abri n° 14 et regagnent le véhicule sphérique. Dan hésite sur la direction qu'il doit prendre. Une grande envie de retourner au pôle Nord le pousse mais Bévan le dissuade.

— Nous sommes sortis une fois du point zéro. Nous n'en sortirions peut-être pas une seconde fois. Réfléchissez-y, Dan.

L'engin décolle et se dirige vers le sud. Partout, il survole des territoires gelés et, quand il atteint Washington, la vision est la même. La glace recouvre tous les États-Unis, du nord au sud et de l'est à l'ouest.

Bévan remarque l'extrême nervosité de son camarade.

— Que feriez-vous au point zéro, Dan ?

— Je demanderais au cerveau si la Terre se réchauffe vraiment.

— Vous avez entendu comme moi, peu avant que nous quittions la salle du générateur. Une voix s'inquiétait en provenance du relais. Ça signifiait que Ram nous avait obéi.

— Hum !

— Allons, ne soyez pas si nerveux. Patientons quelques jours et nous verrons bien !

— Vous comprenez, Bob, je ne peux pas rester inactif dans l'abri 14. Il faut que je m'occupe. Sinon je deviens fou, enfermé comme une taupe !

— À quoi ça vous sert de survoler les États-Unis ?

— À rien. Mais j'ai au moins la sensation de liberté. Tandis que, dans l'abri...

— Vous n'aimez pas la claustrophobie, quoi ! sourit Bévan. On ne dirait pas que vous étiez pilote d'astronef.

Mikel grimace.

— Ce n'était pas pareil.

Ils restent plusieurs heures absents et constatent que la désolation règne partout. Ils ont même poussé une pointe sur la côte du Pacifique. Los Angeles et San Francisco ressemblent à des villes fantômes, enrobées de glace. Il était trois heures de moins en Californie quand le froid s'est abattu sur la Terre. Donc 11 h 48...

Ils regagnent enfin New York.

Une nuit noire s'appesantit sur la ville. La sphère se pose sans visibilité mais le système automatique est infaillible. Or, quand Bévan et Mikel abordent l'abri 14, ils comprennent que quelque chose ne tourne pas rond.

Tood ne répond pas aux appels, ni Véra. Le sas ouvert suscite de lourdes inquiétudes.

Que s'est-il passé ? Hoss aurait-il réussi à se débarrasser du professeur et de sa fille, puis à prendre la fuite ?

Quand Bob et Dan pénètrent dans le blockhaus, ils devinent qu'un froid rigoureux règne à l'intérieur. Leurs bracelets-tests, fixés aux poignets, enregistrent des températures de moins 95 !

D'ailleurs, ils découvrent la vérité.

Tood et Véra sont figés près des armoires à scaphandres. Sans doute essayaient-ils de prendre un vêtement étanche quand ils ont été surpris par le froid.

Ils ont les mains tendues vers la penderie et l'expression de leurs visages prouve qu'ils étaient conscients du danger pressant.

Qui a ouvert le sas pour que le froid pénètre à l'intérieur ?

Une obscurité absolue imprègne l'abri. Il fait noir au-dedans comme au-dehors. Seules les lampes frontales de Bévan et de Mikel trouent les ténèbres.

Le commandant se précipite vers la cellule de Hoss. Il constate avec étonnement que les Umgors sont toujours là, pétrifiés, raides comme des morceaux de bois.

Alors, il s'interroge avec Bob.

— Quelqu'un a ouvert le sas. Est-ce Tood ?

— À qui aurait-il ouvert ?

— Nous n'en savons rien. Mais, en tout cas, il a commis une faute grave. Il faudra qu'il attende le réchauffement général pour se décongeler. Véra aussi.

Soudain, une voix sort de l'ombre, impérative. Elle surprend nos deux amis.

— Ne bougez pas et jetez vos armes ! Nous vous tenons sous le feu de nos pistolets à rayons.

Dan fait signe à Bob d'obéir. Il sent que, s'il tentait un geste, il serait abattu sans pitié. Il décroche sa ceinture et lève les mains.

Quand les deux Terriens sont désarmés, plusieurs lumières s'allument dans le blockhaus. Elles proviennent toutes de lampes frontales et des hommes en scaphandres surgissent.

Mikel en compte six. Il reconnaît Joë Lorn et Pat Cheker. Les quatre autres sont des Fédés. Ils braquent tous des pistolets-lasers.

Lorn explique comment ils ont investi l'abri n° 14.

— Nous sommes arrivés au début de la nuit. J'ai parlé avec Tood et

je lui ai dit que j'étais Mikel.

Il se tourne vers Dan.

— J'ai un peu imité votre voix. Bref, Tood a été abusé. Il a ouvert. Quand il s'est aperçu de son erreur, il était trop tard. Nous avons bloqué le sas dans la position ouverte. Le froid entrait.

— Bravo ! applaudit le commandant, les lèvres pincées. Vous adoptez des ruses terriennes, preuve que vous vous sentez très bien dans notre peau. Je croyais quand même que vous apparteniez chacun à un clan.

— Exact, confirme Cheker. J'étais du plan 1. Lorn du plan 2. Désormais, nous faisons cause commune. Il n'y a plus de plan 1 et 2.

— À cause du réchauffement ? siffle Mikel.

— Oui, dit Lorn sèchement. Ram a mis en route le processus irréversible. Dans quelques semaines, la Terre retrouvera son activité. Alors seulement, nous pourrons récidiver. Vous étiez le seul obstacle à ce second assaut.

— Et vous espérez, naturellement, que le cerveau vous confiera la responsabilité des nouveaux plan 1 et 2 !

— C'est probable, gouaille Cheker. Nous paraissions tout désignés pour poursuivre l'œuvre de Farwell et de Roy.

— Que deviendrons-nous dans l'histoire ? s'informe Bévan, sourcils froncés.

— Vous serez replacés en hibernation, répond Lorn, en attendant que Hascha décide s'il adopte le plan 1 ou 2. S'il adopte le plan 1, tous les Terriens seront progressivement détruits. Des Ulgors peupleront la Terre.

— Vous êtes quand même sûrs, lance Mikel, que lorsque les quatre milliards d'hommes reviendront à eux et retrouveront leurs facultés, ils ne se souviendront de rien ?

— Oui. Des rayons biopsychiques ont bloqué momentanément leurs mémoires au moment même où le froid les paralysait. Vous êtes les seuls, avec Tood et sa fille, à connaître notre existence.

Dan sourit, ironique.

— Purgez-nous le cerveau !

— Nous ne le pouvons pas. Ce qui est acquis dans la mémoire y subsiste. Nous pouvons seulement empêcher d'y accumuler d'autres connaissances par blocage des mécanismes sensoriels.

Cheker s'impatiente.

— Emmenons-les au point zéro. Hascha les attend.

Les Fédés poussent Bévan et Mikel au-dehors. Dans la sphère, pendant le voyage vers le pôle, ils ne cessent pas une seconde de les surveiller.

Quand ils arrivent à la base des Ulgors, Bob et Dan ne s'illusionnent plus. Ils ont cru un moment en la victoire. Maintenant, ils savent très

bien que leurs ennemis ne les lâcheront plus.

Ils dormiront des siècles, congelés. Ou ils mourront, comme les quatre milliards d'hommes de la Terre.

*
* *

Bob et Dan sont hypnotisés par le sphéroïde qui orbite lentement sur son pivot. Immobiles, figés, ils contemplent le relais irisé d'une lumière rose.

Ils savent que Hascha, le cerveau, les voit, les entend, malgré les centaines d'années-lumière qui séparent Ulg de la Terre.

Trois cents années-lumière !

Les Ulgors ont donc franchi la fantastique distance, matérialisant du même coup leur incontestable supériorité scientifique sur les Terriens. Et ils ont accompli ce voyage pour copier, pour s'initier, pour s'intégrer dans une civilisation en arrière de plusieurs siècles.

Ça paraît inconcevable. Un monde parvenu à une haute technique rejette sa propre forme de collectivité et aspire à une société beaucoup plus proche de la nature. N'est-ce pas la décadence volontaire par dégoût de l'ultramodernisme ? N'est-ce pas un retour aux sources et le renoncement au progrès ?

Les individus intelligents s'interrogent. Les psychologues pensent. Le progrès est-il facteur de bonheur ?

Pas forcément. Les peuplades sauvages de jadis jouissaient de la plus totale liberté. Leurs contraintes ont commencé quand d'autres hommes, soi-disant plus savants, sont venus les coloniser.

Plus la technique se développe, plus les individus en deviennent tributaires. Si bien que le revers de la médaille s'avère souvent pire, si on y réfléchit.

Le bonheur, ce n'est pas nécessairement le confort, l'aisance, la sécurité. Parce que, finalement, où s'arrêtent les ambitions ?

Le cercle vicieux s'élargit mais il ne se rompt pas. Il enferme les hommes dans un carcan. La vitesse tue. Le progrès pollue. L'argent forge de mauvaises mentalités et crée la jalousie. La machine asservit car elle exige un entretien permanent.

Mikel et Bévan se penchent sur les problèmes de leur propre civilisation et ils prédisent que, dans plusieurs siècles, les hommes auraient fait comme les Ulgors.

Une voix jaillit du sphéroïde, neutre, sans doute traduite par un ordinateur. Elle provient d'une machine qui commande toute une planète.

— Messieurs, vous avez gagné.

Dan sursaute et se départit de son immobilité. Il ne s'attendait guère à ce langage.

— C'est vous, Hascha ?

— Oui.

— Je vous imagine mal. Très mal. J'ignore comment vous êtes, si vous ressemblez à votre relais.

— Je ressemble à mon relais, précise le cerveau.

Mikel avale sa salive, impressionné. Il voit une sphère énorme, dix ou vingt fois comme celle-là.

— Pourquoi supposez-vous que nous avons gagné alors que, en réalité, nous avons perdu ?

— Vous avez gagné, répète Hascha. Je veille aux destinées d'Ulg, puisque les Ulgors ne sont plus capables de prendre en main leurs responsabilités. Or, il n'est plus possible que j'accepte l'un ou l'autre plan conçu par mes soins.

— Parce que la Terre se réchauffe ?

— Non. Nous pourrions récidiver aussitôt que l'activité aurait reparu sur la planète. Une seconde congélation nous ramènerait au niveau actuel. Si Farwell et Roy sont morts, c'est parce qu'ils n'ont pas su défendre leur plan respectif. Je considère ce double échec comme un avertissement. Mon but est de trouver une nouvelle forme de société mais je ne dois en aucun cas sacrifier les Ulgors.

Les deux Terriens se regardent, interloqués. Ils se demandent si le cerveau n'est pas en train de les attirer avec du miel car, s'ils en croient ces paroles, Hascha désire purement et simplement renoncer à son projet.

Mikel en doute et il essaie d'en savoir davantage. Au contraire, il tente de faire revenir le cerveau sur sa décision.

— Vous êtes en position de force. Tood et sa fille sont congelés. Nous sommes les derniers opposants.

— Je suis une machine, dit Hascha. Je traduis les faits. Je constate l'échec de Farwell et de Roy. Leur double mort prouve qu'une opposition terrienne est toujours possible. Qui sait si d'autres hommes n'étaient pas déjà hibernés, comme vous, avant le 12 mai 2024 de votre calendrier ?

— Nous le saurions, affirme Bévan. Tood est l'un des meilleurs cryobiologistes de la planète.

— Je n'ai confiance qu'en moi, explique le cerveau. Surtout pas en vous. Rien ne prouve votre bonne foi. Ainsi je m'interroge sur les aléas d'une éventuelle colonisation de la Terre par substitution progressive de ses habitants. Le plan de Farwell semblait le meilleur, *a priori*. Il se révèle semé d'embûches. Quatre milliards d'Ulgors auraient remplacé quatre milliards de Terriens. C'est d'accord. Mais ils auraient laissé un désert sur Ulg. Il fallait choisir entre notre monde originel et le vôtre. Farwell avait choisi le vôtre. Roy penchait pour Ulg.

— Roy avait probablement raison, glisse Bob qui avait de la

sympathie pour l'avocat.

— Il n'avait pas plus raison que Farwell, tranche Hascha. Son plan aurait exigé plusieurs générations et le risque de voir les Terriens s'emparer du point zéro existait.

Inquiet sur son avenir. Dan fronce les sourcils.

— Quelle solution envisagez-vous ?

— Je joue la carte de la prudence. Je renonce au plan de Farwell comme à celui de Roy. Le point zéro est, en réalité, un gigantesque astronef englouti dans la glace du pôle. Il s'arrachera bientôt à l'attraction terrestre et il regagnera Ulg.

— Mais votre nouvelle société ? insiste Mikel.

— Je chercherai. Je trouverai un autre moyen. Car les Ulgors m'ont construit pour chercher et pour trouver. L'échec de mes deux plans m'amène à me poser beaucoup de questions. Le projet que je caressais pour Ulg était séduisant car j'avais déduit que votre forme de communauté était idéale. Depuis, j'ai réfléchi. J'ai soupesé le pour, le contre. J'ai analysé votre mode de vie. Au fond, est-ce bien la forme de société idéale ?

Dan grimace.

— Vous savez, je crois que, nous aussi, nous sommes en train de rater notre façon de vivre. Dans quelques siècles, nous serons, comme vous, obligés de chercher une échappatoire. Peut-être serait-il bon de la chercher sur sa propre planète. Car est-ce l'environnement que nous critiquons ? Est-ce les montagnes, les rivières, les mers, le climat ? Ou bien notre mauvaise intégration dans le milieu naturel ? Nous gâchons ce qui existe, ce qui nous entoure et, le plus grave, nous le savons. Mais nous nous enfonçons davantage dans une absurde obstination. Alors, l'intelligence est-elle le commencement de la bêtise ?

Le sphéroïde pivote toujours et irradie sa lumière rose. Il répète les paroles du cerveau.

— Ulg ressemble à la Terre. C'est donc une planète magnifique. Nous avons gaspillé sa beauté. Nous renions sa nature. Plus j'observe votre civilisation, plus je trouve qu'elle ressemble à la nôtre. Mais vous avez plusieurs siècles de retard sur nous, voilà. C'est pour ça que nous vous envions. Une machine ne cherche pas le profit. Elle est pure, neutre. Les Ulgors l'ont compris et ils m'ont construit. Je dois leur forger une autre mentalité. Ils subiront mon influence. Ils deviendront des robots de chair et d'esprit mais ils seront dépossédés de leurs mauvais instincts.

Hascha ajoute, de sa voix dépourvue de sentiments :

— Bévan, Mikel... Vous m'avez montré la vraie voie. Je m'y engagerai résolument. Les plans de Roy et de Farwell étaient idiots. La seule voie est la direction collective par les machines. Parvenues à un stade évolué, les créatures pensantes deviennent incapables d'assurer

le bon fonctionnement de leur société. Alors, elles confient leurs destinées aux ordinateurs.

La voix venue de l'espace s'interrompt. Lorn et Cheker, jusque-là impassibles dans un coin, s'approchent des deux Terriens. Ils sont accompagnés de plusieurs gardes fédéraux.

— Dans quelques instants, vous serez fixés sur votre sort, dit sombrement Lorn. En attendant, vous allez regagner votre cellule.

Les deux prisonniers sont ramenés dans la cabine exiguë qu'ils occupaient avant leur entretien avec Hascha.

Ils savent que leur planète se réchauffe immanquablement, que, bientôt, elle aura son visage habituel. Mais eux, quel destin leur est réservé ?

*
* *

Ils s'attendent au pire. C'est-à-dire à la mort. Ils pensent que Lorn et Cheker les abattront avant de quitter la Terre. Par dépit, par haine, déçus profondément par leur échec.

Car s'il n'y avait pas eu Bévan et Mikel, les Ulgors assuraient le succès de leur plan, celui de Farwell ou de Roy, peu importait.

Dan tourne en rond dans sa cellule. Il comprend que c'est idiot de mourir au moment où Hascha abandonne.

Un doute l'effleure.

— Vous croyez que le cerveau ne reviendra pas sur sa décision ? À mon avis, il sera tenté de récidiver. Quand la planète aura retrouvé la vie, ses habitants ne se souviendront même pas qu'ils ont été congelés pendant... Pendant combien de temps, au fait ?

— Cinq... Dix... Vingt ans... Qu'importe ! dit Bévan.

— Oui, qu'importe, répète le commandant. Les Ulgors possèdent de fantastiques possibilités techniques. Ils nous ont habitués aux prouesses. Leurs rayons réfrigérants suppriment momentanément la mémoire.

— Tood, Véra et nous échappons à cet écueil, remarque Bob.

Mikel soupire.

— Justement, hélas ! Les Ulgors le savent et, comme ils ne veulent laisser aucune trace derrière eux, ils nous supprimeront. Ainsi, personne ne saura que des Extra-Terrestres se sont posés un jour au pôle Nord dans le but de voler notre place. Si leur plan avait réussi, notre planète se serait réveillée apparemment intacte, mais ses habitants auraient tous des hématies biconvexes.

Bévan songe à Tood et à Véra, congelés dans l'abri antiatomique n° 14.

— Au moment du réchauffement, ils s'éveilleront à des milliers de kilomètres du lieu où ils étaient hibernés.

— Ils ne se réveilleront pas, dit sombrement Dan. Ils mourront avec nous parce que leur mémoire se souvient des Ulgors.

Il tape du poing avec rage contre la paroi, arrache un bruit sourd au milieu du silence.

Son dernier espoir s'évanouit. Pourtant, il a lutté jusqu'à l'ultime limite de ses forces. Maintenant, il abandonne, découragé. Ses épaules se voûtent.

Il rêvait d'un tout autre avenir quand il a accepté de s'hiberner pendant cent ans. Il savait que, dans un monde futur, différent du sien, des difficultés d'adaptation surgiraient. Il comptait sur son dynamisme et sur Véra.

Oui, Véra.

Ils étaient presque fiancés. Ils se seraient mariés en 2113, si les lois matrimoniales actuelles étaient reconduites pour un siècle. Leur intégration à la nouvelle société ne les effrayait pas. Au contraire. C'était un avenir enrichissant.

Il aimait Véra et il attendait beaucoup d'elle dans la vie. En 2113, quelle place lui aurait-on réservée dans la communauté ?

Il n'en savait rien. Il plongeait dans l'inconnu. Mais, au réveil, il aurait retrouvé des visages amis et cela aurait atténué le dépaysement.

Tood, sa fille, Bévan.

Brave Bob ! Il a lutté aussi courageusement à ses côtés et, maintenant, il accepte son destin avec flegme, indifférence. Comment ne s'insurge-t-il pas ?

Et puis Dan pense à John Zimmer, à ses assistants qu'il a découverts dans les chambres froides du silo. Il les revoit, penchés sur lui au moment où il donnait son bras pour la première injection de sympathicolytique, le 9 février 2013.

Depuis, il s'est passé des choses. Des tas de choses.

Il croit que la Terre se réchauffera, car le processus est irréversible et ne peut plus être entravé. Mais les Ulgors lanceront une seconde attaque. Comme la première fois, la planète s'arrêtera de vivre en quelques secondes. Elle redeviendra un monde mort, congelé, livré au froid.

Il n'y aura pas toujours un Mikel et un Bévan pour contrecarrer les projets de Hascha. Dan imagine Lorn et Cheker succédant à Roy et à Farwell. Hoss s'intégrera dans l'équipe.

Alors, une fois encore, il sera bien difficile de faire un pronostic et de savoir qui l'emportera, de Lorn ou de Cheker. Les événements reviendront au même point qu'ils étaient le 12 mai 2024. Ou, plutôt, un détail aura changé.

Un tout petit détail, anodin, apparemment sans importance. Le compartiment des hibernés, dans le silo de Georjua, sera vide.

Oui, il n'y aura personne dans le blockhaus d'hibernation. Tood,

Véra, Mikel et Bévan seront morts depuis longtemps.

Mais, au fond, que représente la vie de quatre personnes sur une population de quatre milliards d'individus ?

Une paille, un grain de poussière.

Rien qu'un grain de poussière...

*

* *

Figés devant la sphère de cristal à la lumière rose, Lorn et Cheker écoutent Hascha. Leurs visages impénétrables ne trahissent aucun sentiment. Ils se sont dépouillés de leurs vêtements terrestres et ils ont endossé les uniformes translucides des Ulgors.

Un casque enserre leurs têtes. Ils ont abandonné leurs préjugés et ils ont remis leurs responsabilités au cerveau. Désormais sans pouvoir, ils attendent le verdict de la machine.

Ils ont soumis leurs dernières suggestions.

Hascha parle enfin.

— Déjà, la surface des grands océans dégèle. Certaines rivières, au débit tumultueux, reprennent possession de leurs lits. Des terres s'engorgent d'eau.

» Nous contrôlons le réchauffement. Il faut qu'il s'effectue avec progressivité, selon des normes. Un réchauffement trop rapide entraînerait la mort des habitants congelés. Leur mémoire n'aura rien enregistré du phénomène.

» En ce qui concerne Tood, sa fille, Bévan et Mikel, je vous autorise à appliquer le plan prévu. C'est le meilleur.

— Que faisons-nous de Djoc et de Sorm ? demande Cheker.

— Récupérez leurs cendres. Ils ont droit à certains égards. Ils seront les martyrs de notre science car, sur la Terre, les célébrités figurent à l'honneur. Alors, nous honorerons Djoc et Sorm.

— Et Hoss, dans la zone 17 ?

— Ramenez-le au point zéro. Il se décongèlera. Effacez toute trace de notre passage à Georjua, comme ailleurs.

Hascha conclut :

— Maintenant, l'ère de la machine ouvre l'avenir pour les Ulgors. Nous savons où est notre voie.

Lorn et Cheker se regardent. Peut-être leurs yeux s'imprègnent-ils une dernière fois d'images nostalgiques mais, très rapidement, ils éliminent de leur esprit les séquelles de leur randonnée sur la Terre.

Ils convoquent quelques gardes à tuniques transparentes. La troupe conserve encore des pistolets-lasers de type terrestre et elle se dirige vers la cellule des prisonniers.

Quand Bévan et Mikel voient les Ulgors aux visages graves, ils savent que le moment de leur condamnation est arrivé.

Lorn leur dit simplement :

— Suivez-moi.

Ils sont emmenés vers une destination inconnue.

*

* *

Ils montent dans une sphère, quittent le point zéro et mettent le cap au sud.

Volontairement, les Ulgors n'obturent pas l'enveloppe extérieure et, à travers la paroi transparente, les passagers observent la Terre.

En fait, le réchauffement n'est marqué nulle part. La glace recouvre encore le sol, les villes, fige les rivières.

Un doute secoue Mikel.

— Hum ! tousse-t-il. Ils ont repris le contrôle du froid.

— Vous croyez ? dit Bévan, très pâle.

— J'en suis sûr. Ram n'a pas appuyé sur le bon bouton ou, alors, le processus n'est pas irréversible. Il peut être stoppé.

Lorn apporte un démenti formel. Il y met tellement de conviction que les deux hommes en sont impressionnés.

— Permettez-moi de vous confirmer une chose : il est impossible d'arrêter le réchauffement, pour des raisons scientifiques qui seraient trop longues à vous exposer. Sachez simplement que, en stoppant le processus, nous ferions quatre milliards de morts.

Dan s'insurge. Il ne comprend pas les scrupules des Ulgors.

— Vous refusez de faire quatre milliards de victimes d'un coup, mais vous envisagez de détruire l'humanité par fractions, progressivement. Est-ce sérieux ?

— Très sérieux, affirme Cheker. Les quatre milliards de morts simultanés ne serviraient pas nos intérêts. Le plan Farwell prévoyait une intégration par paliers dans votre société.

— Le plan Roy épargnait tous les Terriens, glisse Joë Lorn avec une certaine nostalgie. Il aurait à la fois répondu à nos vœux et préservé l'intégrité totale de cette planète.

Cheker grimace. Il élude la possibilité d'une reprise de rivalité entre les deux plans.

— Je pense qu'il est stupide de plaider l'un et l'autre des projets puisque Hascha a définitivement tranché. Enterrons le passé, voulez-vous, Lorn ?

Celui-ci acquiesce.

— Le cerveau juge que nous avons échoué. Nous n'avons pas à donner un avis sur cette décision. Après tout, Hascha réfléchit à notre place. Nous l'avons construit pour ça.

Bévan sourit. Il assiste à l'échec des Ulgors et à la prise de possession des esprits par une machine. L'ère des ordinateurs, capables

de penser à la place des hommes, est-elle souhaitable ? Ne constitue-t-elle pas le plus effroyable danger en dépersonnalisant l'individu, en le noyant dans l'anonymat et en paralysant son action ?

Il aurait voulu dire aux Ulgors que, pour eux, le plan de Roy était le meilleur. Il aurait, à longue échéance, donné une impulsion nouvelle à Ulg, cette planète ressemblant à la Terre. Alors que, désormais, Hascha va s'attacher à la modification d'un comportement, d'un caractère, d'une mentalité de tout un peuple. Il va créer des milliards de serviteurs fidèles, obéissants.

Des êtres intelligents qui s'abandonnent aux machines ne peuvent plus progresser socialement. Ils arrivent au stade où ils ont perdu la force de lutter. Et cette attitude représente le commencement du déclin.

Est-ce un tel destin qui attend la Terre dans plusieurs siècles ? C'est certain si l'homme ne veille pas au grain, s'il ne protège pas son avenir, s'il confie ses décisions à des robots dépourvus de sentiments.

Oui, Bévan assiste à la fin d'un type de civilisation particulièrement évoluée, parvenue dans une impasse et qui, pour s'en sortir, a édifié Hascha.

Mais Hascha ne voit pas le bonheur des Ulgors. Son concept, à lui, consiste à mettre sur pied un autre genre d'organisation collective où les initiatives étouffées et les ambitions annihilées ne pourront nuire au développement d'une société à direction unique. L'instauration d'un régime dictatorial par la machine menace désormais Ulg.

Survolant le Canada et ses plaines immenses, Lorn abaisse l'altitude de la sphère. Celle-ci rase le sol et s'immobilise quelques secondes au-dessus d'un lac.

— Regardez si nous mentons ! dit l'ancien lieutenant de Roy.

Bob et Dan dirigent leurs yeux au-dessous d'eux. Ils s'aperçoivent que la glace du lac fond lentement. De larges fissures fendillent la carapace gelée. Sur les côtes est et ouest, des icebergs flottent. Mais les humains restent encore pétrifiés dans les villes. Leur décongélation n'interviendra qu'en dernier. Aucune partie de leur organisme ne sera lésée.

Ils se réveilleront à l'endroit où ils se sont endormis. Et comme ils ne se souviendront de rien, ils auront la conviction qu'il ne s'est jamais rien passé.

Le véhicule sphérique arrive à Georjua. Bévan et Mikel notent une grande animation dans la cité-champignon, autour de l'aéroport et du silo. Les Ulgors ont troqué leurs vêtements terrestres contre des tuniques transparentes. Ils portent tous des casques.

Ils s'activent à différentes tâches. Mais un sentiment domine et trahit une hâte fébrile.

— Ils déménagent ! constate Dan.

— Ils en ont l'air, confirme Bob. Ainsi, la Terre se réchaufferait bel et bien et les Ulgors n'y pourraient rien. Ils vont redonner à Georjua son visage d'antan.

Le rapide survol de la cité scientifique a permis de se faire une idée plus précise. Par exemple, des Ulgors remplaçaient l'horloge-calendrier au sommet du monument commémoratif inauguré par le président des États-Unis en 1992.

Il va de soi que, par déduction, tous les éphémérides des habitations, des bureaux, des laboratoires, reprendront leur place et marqueront la date du 12 mai 2024. Les pendules indiqueront 14 h 48 et 17 secondes, heure G.M.T.

En somme, tout redeviendra comme avant. Le froid ne persistera plus et ne sera même pas un souvenir puisque la mémoire de l'homme ne l'a pas enregistré.

Que subsistera-t-il du passage des Ulgors ? Sûrement rien. Et c'est bien cela qui chagrine Mikel.

— L'humanité aura frôlé un danger sans précédent. Elle reste sous une menace certaine. Et elle l'ignorera ! Qui diable pourrait lui apprendre la vérité ?

— Nous, Dan, dit Bévan sombrement. Nous seuls, avec Tood et Véra. Parce que nous avons vécu les événements et que nous les avons gravés dans notre subconscient. Les Ulgors le savent et ils ne permettront pas que nous avertissions nos semblables.

— Ils vont nous supprimer, hein ? grimace le commandant.

— Probablement. Quel autre sort nous réserveraient-ils ?

En attendant d'être fixés, ils montent dans un véhicule à chenilles et se dirigent vers le silo. Là aussi, des créatures à tuniques transparentes s'affairent. Les environs du blockhaus ressemblent à une ruche. Un va-et-vient incessant se produit.

Dans un couloir, ils croisent un Ulgor poussant un chariot avec un homme dessus.

Dan reconnaît l'homme inanimé, au visage pâle.

— C'est Hoss ! sursaute-t-il.

Bob se retourne et hoche la tête.

— Oui, c'est lui. Ils ont dû le ramener de la zone 17 et ils l'emmènent au point zéro, dans une chambre de décongélation.

Mikel s'inquiète.

— Qu'ont-ils fait de Tood et de Véra ?

Lorn pose sa main sur l'épaule du commandant.

— Suivez-moi, invite-t-il.

Dan obéit, intrigué. L'ancien bras droit de Roy le conduit au caisson d'hibernation. Par un hublot, il voit deux corps allongés sur des couchettes et disposés d'une façon qui rappelle rigoureusement celle du 9 février 2013.

Les yeux de Mikel se dilatent.

— Le professeur et sa fille !

— Oui, ils sont là, confirme Joë Lorn. Nous les avons ramenés avec Hoss. Ils occupent la place qu'ils avaient le 12 mai 2024. Tout rentre dans l'ordre.

Il n'en dit pas davantage. Des gardes entourent le Terrien et le conduisent dans un laboratoire. Là, ils l'obligent à s'allonger sur une couchette.

Bévan est à côté, allongé lui aussi.

— Qu'avez-vous vu, Dan ?

— Tood et Véra. Ils sont congelés dans le caisson. Tout laisse supposer que nous les rejoindrons. Deux places nous attendent, là-bas.

Des Fédés les maintiennent et les empêchent de quitter leurs couchettes. S'ils pensaient à quelque chose, ce n'est pas à leur réintégration dans le silo.

Lorn prépare une seringue. Le docteur fronce les sourcils.

— Sympathicolytique ? devine-t-il.

— Oui, opine le lieutenant de Roy. Nous utilisons votre méthode pour vous hiberner et j'avoue qu'elle vaut la nôtre. Elle est seulement plus compliquée. Mais nous étions déjà habitués aux exigences terrestres.

Il brandit la seringue et ajoute :

— Le maniement de cet objet, inconnu chez nous, ne nous a posé par exemple aucun problème. Nous nous serions adaptés très vite. D'ailleurs, je reconnais que le test de Georjua était une réussite. La substitution était tellement parfaite que vous ne l'avez pas remarquée, au début. Ne nous preniez-vous pas pour de vrais Terriens ?

— Si, avoue Mikel. Mes doutes ont commencé quand j'ai su que vous possédiez des hématies biconvexes.

Il se laisse injecter le sympathicolytique. Il ne peut faire autrement. Mais il ne croyait guère à une seconde hibernation, ou plus exactement à la continuité de la première.

La continuité...

Oui, tout continuera comme avant. La Terre aura subi un arrêt provisoire et ses habitants n'en sauront jamais rien !

— Lorn..., prévient Dan, déjà vaseux. Vous nous replacez en congélation. Nous sommes en 2024. Le temps où la Terre est restée figée ne compte pas sur le calendrier. Donc, dans quatre-vingt-neuf ans, nous devrions normalement revenir à la vie normale.

L'Ulgor acquiesce.

— Exact. C'est ce que vous avez voulu, décidé et commencé en 2013.

— Bon. Mais ne pensez-vous pas que, en 2113, quand l'équipe 3 nous décongèlera, notre mémoire conservera encore les souvenirs de

notre équipée actuelle ? Nous serons alors en mesure de raconter ce qui s'est passé en 2024.

Lorn sourit, ironique.

— Vous le pourrez, en effet. Rien ne peut effacer les souvenirs de votre mémoire. Seulement, les hommes de 2113 ne vous croiront pas. Vous n'apporterez aucune preuve, sinon une sorte de rêve imaginé par votre cerveau pendant son long sommeil.

Il insiste.

— Un rêve, Mikel.

— Sans doute. Mais nous aurons rêvé tous les quatre la même chose.

— Un rêve collectif. Ça existe, conclut Lorn. Les savants de l'époque l'attribueront à votre siècle d'hibernation. Et si vous insistez dans vos détails, ils vous prendront pour des fous.

Pour des fous !

Un vertige saisit Mikel. Le sympathicolytique opère son effet et commence un blocage progressif du système neuro-végétatif. Bévan subit un sort analogue.

Ils perçoivent des voix étouffées. Ils imaginent les Ulgors, démontant les chambres froides qu'ils avaient installées pour recevoir les quinze cents habitants de Georjua.

Que subsistera-t-il du passage des maîtres du froid ?

Un grand trou dans les glaces du pôle Nord, quand l'astronef géant se sera arraché à la Terre. Un trou béant, inexplicable.

Des fous...

Est-ce possible que, lorsqu'ils se réveilleront, dans quatre-vingt-dix ans, ils seront enfermés dans un hôpital psychiatrique ?

Ils n'en savent rien. Mais même s'ils sont reconnus indemnes de lésions mentales, grâce à des diagnostics précis, ils auront beaucoup de difficulté pour convaincre leurs semblables.

Au fond, l'esprit a pas mal le temps de rêver en un siècle de sommeil. Ceux qui rêvent ne sont pas forcément fous.

Un engourdissement irrésistible envahit leur organisme. Les visages des Ulgors penchés sur eux deviennent flous et ils sombrent dans l'inconscience.

*

* *

Le calendrier du labo indique 13 mai 2024. Une pendule marque 18 heures.

John Zimmer, comme il le fait chaque jour depuis onze ans, observe les quatre hibernés par l'un des hublots du caisson.

Il contrôle divers appareils et note que l'expérience se déroule parfaitement. Il n'y a pas eu le moindre incident depuis le début.

Il soupire, hoche la tête, le regard voilé de regrets.

— J'aurais pu être avec eux...

Un assistant surprend son propos.

— Allons, patron, que feraient-ils si vous n'étiez pas là ? Ils ont besoin de vous.

— Quand je passerai le relais à l'équipe 2...

— Vous avez encore des années devant vous, tranche le jeune collaborateur. Ne vous vieillissez pas avant l'âge.

Zimmer tend le doigt vers le blockhaus. Il voit Tood, Véra, Mikel et Bévan, immobiles sur leurs couchettes, raidis par le froid.

— Eux, ils ne vieillissent pas. Mais moi...

Il hausse les épaules, vérifie une dernière fois la bonne marche des instruments et va dans son bureau. Il quitte sa blouse blanche, la range dans une penderie et endosse des vêtements plus chauds.

Il rentrera chez lui, dînera, regardera la télévision et se couchera tranquillement.

Au-dehors, la température est de 7°.

— Bonsoir, patron, saluent les assistants. À demain.

L'un d'eux écoute un transistor. La voix d'un speaker annonce :

— L'enquête se poursuit au sujet de la jeune laborantine découverte morte dans l'abri antiatomique n° 14, à la périphérie de New York. Jusqu'à présent, aucune explication n'a été trouvée concernant cette mort mystérieuse. Il semble cependant que l'hypothèse d'un arrêt cardiaque se confirme...

Zimmer n'attache aucune importance à cette nouvelle. Il quitte le silo.

La route menant à Georjua est dégagée. Il prend son automobile et roule lentement vers la cité.

Il pense sérieusement à l'équipe 2 qui lui succédera. Il veut en choisir personnellement tous les membres. Quand Tood se réveillera, dans quatre-vingt-neuf ans, il ne sera plus, lui, John Zimmer, qu'un squelette aux os blanchis, enterré dans le petit cimetière de la ville.

En tout cas, du dedans comme du dehors, l'expérience en cours vaut la peine d'être vécue. Elle matérialise un vieux rêve de l'homme : celui de défier le temps.

Là-bas, au bout de la route, les premières maisons apparaissent dans l'éclatante blancheur polaire.

FIN

ANTICIPATION-FICTION



M.-A. RAYJEAN

Hibernés pour cent ans, ils disent adieu au monde d'aujourd'hui. L'équipe 3 du bloc de décongélation les tire de leur long sommeil léthargique. Mais est-ce réellement l'équipe 3 ?

Ils en doutent. Alors d'où viennent ces hommes qui leur ressemblent ? La Terre a-t-elle changé en un siècle ?

Oh ! oui, elle a changé. Terriblement changé. Ce n'est plus qu'une planète refroidie, recouverte de glace. Il semble que la civilisation se soit arrêtée d'un seul coup, surprenant les Humains.

Car les quatre milliards d'habitants sont là, figés, statues pétrifiées dans un environnement bouleversé par un froid de moins cent degrés.

Pourtant, en Alaska, quelque chose bouge, s'anime. Il existe une oasis miraculeusement épargnée, un minuscule îlot de vie...